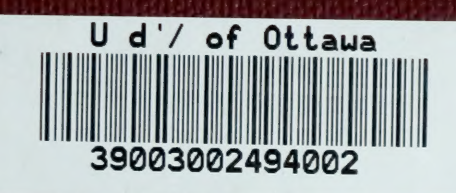

U d'/ of Ottawa
39003002494002



au nom de la Terre Lorraine
à M. G. de Pawlowski:
respectueusement
et hommage

Lo-Ginestoy



LA TERRE LATINE

Mars 1914

Un Mot sur notre Enquête

Ainsi que nous l'avons exposé dans les précédents numéros de La Terre Latine, *notre enquête sur « le vers libre » a pour but essentiel de rechercher d'une façon aussi complète qu'impartiale, quelle évolution a pu se produire dans les esprits sur cette question de métrique, âprement discutée depuis longtemps, mais non encore épuisée. Les très nombreuses et intéressantes réponses qui nous sont parvenues et dont beaucoup émanent d'hommes de lettres illustres ou notoires, prouvent suffisamment que loin d'être tardive, notre consultation, vient bien à son heure et révèle quelque lassitude découragée chez les partisans du vers amorphe.*

Les opinions les plus intéressantes ont été réparties suivant leurs origines respectives en trois groupes:

1° *Littérateurs;*

2° *Revues;*

3° *Comité de direction de* La Terre Latine.

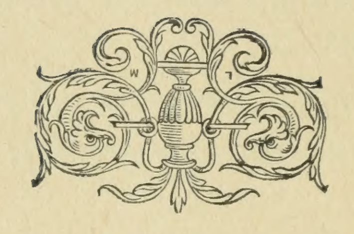
Nous avons cru bon, d'autre part, d'en faire précéder la publication, d'un article qu'Henry Muchart, l'un des nôtres, a consacré à la question du verlibrisme et qui reflète dans son ensemble l'opinion de La Terre Latine.

Le lecteur n'aura du reste, pour les opinions détaillées de chacun des membres du Comité de direction de la Revue, qu'à se reporter à la rubrique spéciale qui leur est réservée.

Il était essentiel aussi de mettre en relief, avec le plus de netteté possible, les résultats de l'enquête et les conclusions qui s'en dégagent. C'est à Henry Noëll, un des nôtres aussi, qu'a été confiée cette tâche délicate.

Nous n'avons en terminant qu'un seul regret à formuler, celui de n'avoir pas reçu de réponses de deux ou trois des promoteurs, naguère les plus fervents, du verslibrisme. Par contre, nous sommes heureux d'adresser nos plus sincères remerciements à tous ceux qui — partisans ou adversaires du vers libre — ont collaboré à notre œuvre avec un empressement dont La Terre Latine *peut , à juste titre, s'enorgueillir.*

LA TERRE LATINE.





LE VERS AMORPHE

> Voilà que les poètes se remettent à faire des vers. Quelle nouveauté ! Gustave TÉRY.
>
> (*Le Journal*, 1er mars 1914).

Tant pis! je commence par une définition. Par opposition au vers à forme fixe, on appelle vers libre celui qui fut employé par La Fontaine, par Quinault et par Molière; ce n'est pas de celui-là que je m'inquiète, car, tout le monde admet que les vers de cette qualité sont délicieux et l'on sait, depuis la belle étude qu'en a faite M. Auguste Dorchain, qu'ils sont soumis, dans la succession de leurs rythmes pairs ou impairs, à de secrètes lois rigoureuses, que les classiques ont toujours respectées, d'instinct, quoiqu'elles n'eussent pas été encore formulées au XVIIe siècle.

Le débat ne peut s'engager qu'à propos du vers libre actuel, c'est-à-dire du vers amorphe, à moitié libéré de rime fixe et de la césure, affranchi de toute règle quant à la succession des rythmes et comportant parfois des groupements de plus de douze syllabes.

M. Léo Claretie, dans sa jolie réponse à l'enquête de la *Terre Latine,* prouve que cette nouvelle prosodie fut inventée par des hommes de grand talent, belges, américains, grecs ou russes que leur hérédité préparait mal au respect de notre métrique traditionnelle. De grands poètes français, tels que M. Henri de Régnier et M. Henry Bataille, firent alliance avec les novateurs étrangers, et leur illustre exemple entraîna d'abord la plupart des jeunes dans la réforme.

Aujourd'hui, un mouvement de réaction très net commence, me semble-t-il, à se dessiner contre le vers amorphe, et nous

avons vu successivement Moréas, M. Henri de Régnier et enfin M. Emile Verhaeren revenir au vers régulier. D'autres défections sont prochaines; je le désire et je l'espère, car quelques-uns des partisans de la prosodie nouvelle n'ont guère besoin, pour devenir de grands poètes, que d'être touchés de la grâce et de rentrer à leur tour dans le giron de l'école néo-parnassienne.

Le talent, en effet, ne leur manque pas; personne, je pense, n'a la prétention naïve de contester leur don poétique et la controverse sur le vers amorphe demeure purement technique, se réduit à un simple problème prosodique. Ce problème, c'est l'éluder, par un détour élégant, que de le ramener à des questions de personnes, de comparer la médiocrité de certains vers parnassiens à la beauté de certains vers libres et d'affirmer, par exemple, que tel poème irrégulier de M. Henri de Régnier vaut mieux que les œuvres complètes d'un impeccable rimeur... je retiens un nom au bout de ma plume. Il ne s'agit donc pas de dénigrer ou d'exalter les partisans ou les adversaires du vers amorphe; mais de considérer, en soi, la valeur de la métrique discutée et de se demander si fut heureuse l'invention d'une nouvelle lyre, dotée sans doute de plus de cordes, mais de molles cordes détendues.

Je n'aime pas le vers amorphe, d'abord parce que son aspect est antipathique et déplaisant. Ce n'est pas là un argument, je le sais bien, mais c'est une impression que d'autres ressentent comme moi et qui n'est pas négligeable.

La prose sans prétention, qui marche pour avancer et non pour faire admirer sa démarche, la bonne prose positive et utilitaire représente assez bien la foule diverse et quotidienne qui emplit les rues de son va-et-vient et vaque à ses travaux ou à ses plaisirs, belle d'indépendance, de liberté et d'activité sans contrainte.

Les vers réguliers, un peu lents, processionnels et majestueux, font au contraire l'effet d'un cortège ordonné, défilant

en rangs égaux, avec des musiques, des pas de parade, des frémissements de panaches, des piaffements de chevaux et toute l'allégresse des grands galas.

Quant aux vers amorphes, ils me semblent navrants comme un cortège triste et mou qui se débande, comme une manifestation de sans-travail.

Si l'on préfère, ils donnent l'idée d'une prétention qui n'aboutit pas, d'une attente déçue, d'un feu d'artifice mouillé, d'une fête ratée.

De la prose, le vers amorphe n'a pas la facile souplesse; de la poésie, il n'a pas la grande allure ordonnée, il est sans joie ni sécurité.

Parfois, le rythme bien scandé y est apparent, et, comme la symétrie nous réjouit, comme nous aimons instinctivement les cadences égales qui ont toujours réglé les plaisirs des hommes dans la musique, les vers ou la danse, nous attendons invinciblement le retour de la mesure, par l'effet d'un penchant naturel, qui est lié, j'imagine, à l'automatisme de la mémoire et à des phénomènes physiologiques que je ne me charge pas d'expliquer.

Puis, quand notre plaisir commence à naître, la cadence tout à coup se dérobe; on commence par exciter chez nous le désir inconscient de symétrie rythmique et, quand on l'a bien exaspéré, on se refuse à le satisfaire. C'est comme un jeu cruel de coquetterie décevante.

Et, alors, l'esprit troublé par le raffinement de ce supplice chinois, les tempes battantes, l'oreille obsédée par des sautes brusques de rythme et par des rimes en désordre, on sent l'attention s'engourdir, le cerveau se vider; on n'a plus qu'une impression confuse et chaotique de hâte, de fuite, d'écoulement, on n'entend plus que des mots qui empêchent d'entendre la pensée et l'on s'abandonne sans comprendre aux molles ondes torrentielles des strophes interminables.

Car, cela est significatif, l'emploi du vers amorphe incite le

poète au délayage, sans retenue, au verbiage débordé, de même qu'aux incessantes répétitions de mots, comme si ces répétitions étaient indispensables pour servir de points de repère, où se fixe un instant l'attention défaillante.

Voilà certes bien des défauts, mais ce ne serait encore rien, si le vers libre se différenciait de la prose par de nouvelles ressources rythmiques. Pour avoir le droit d'être poète, il faut d'abord légitimer cette prétention.

Car, enfin, cela semble, d'abord, un jeu étrangement puéril que de faire des vers, de tarabiscoter la phrase, de rechercher des rimes ou des assonances, de couper l'idée en morceaux et de la livrer ainsi, dépecée typographiquement en lignes inégales. Pourquoi, grands dieux! ce vain travail, s'il n'en doit pas résulter une beauté originale que la prose n'aurait pas?

Cette beauté nouvelle, ce charme propre de la poésie, le vers régulier nous les donne, justifiant par là son droit à l'existence; mais le vers amorphe au contraire — et c'est sa tare indélébile — n'ajoute rien aux qualités rythmiques d'une belle prose comme celle de Bossuet, de Pascal, de La Bruyère, de Flaubert ou de Barrès. Alors, à quoi sert-il?

Le vers régulier, ai-je dit, a une valeur expressive qui lui est propre et qui tient à sa texture même. En voici, je pense, la raison:

Dans la prose, le mouvement rythmique de la période suit le sens, l'accompagne, le dessine dans ses inflexions, s'y superpose exactement et donne lieu, d'ailleurs, à de beaux effets de musique verbale.

Mais l'alexandrin régulier offre d'autres ressources imprévues, parce que, dans le vers, ce qui est donné, *avant le sens,* c'est le rythme. Pour mieux dire, le dessin du rythme préexiste aux mots qui le composeront; le cadre de l'alexandrin s'impose à la pensée qu'il encadrera et, ainsi, l'oreille, habituée à la fixité de la mesure, la suit toujours inflexiblement, en dépit des détours du sens et de la ponctuation.

De là, naissent des effets extrêmement curieux et expressifs. Voici, par exemple, trois vers, pris, presque au hasard, dans l'œuvre de Hérédia.

Il s'agit d'un dieu Terme, qui dit :

Jadis, cher aux marins, au bec d'une galère
Je me dressais joyeux, ivre de la colère
Ecumante ou du rire éblouissant des flots.

Si c'était de la prose, il faudrait prononcer sans arrêter la voix : ivre de la colère écumante — ou du rire éblouissant des flots, et l'on n'aurait pas la joie de goûter deux admirables beautés rythmiques.

L'oreille, en effet, nous avertit, qu'après le mot colère, le vers est fini : elle nous impose donc une assez longue pause dans la diction ; mais, d'autre part, le sens exige que le substantif colère ne soit pas séparé de son épithète « écumante » ; il y a donc un effort pour concilier le sens avec le rythme, pour les accorder et les superposer tant bien que mal, et l'on est obligé de s'arrêter après « colère », mais en tenant la note, pour ainsi dire, en prolongeant le son et en se hâtant de rattraper, au bout de l'autre vers, l'épithète « écumante ». Ainsi, l'impression d'écume, de déferlement, de jeux de vagues, qui se fuient, se poursuivent, se rattrapent et s'enlacent, est merveilleusement évoquée par les inflexions auxquelles le vers assouplit la voix.

De même, un léger arrêt, moins long, est marqué par la césure entre rire et éblouissant, amenant encore un effet analogue de déferlement, mais plus bref, d'amplitude moindre, à vagues plus courtes, comme il convient ici à l'expression, non plus d'une vaste mer en délire, mais de l'allégresse à peine agitée des flots clairs.

Que deviendraient ces miraculeuses finesses, dans le vers amorphe ? Elles s'évanouiraient évidemment.

Il semble, après cela, que la prosodie régulière n'ait pas à craindre d'être supplantée par sa rivale. Elle est d'ailleurs devenue si souple, la métrique néo-parnassienne ! Tout en conser-

vant, sans en abuser, l'enjambement cher aux romantiques, elle autorise aujourd'hui l'alexandrin à deux césures que Hugo avait pressenti sans oser l'inaugurer; elle ne proscrit pas l'assonance, qui a bien son charme; elle est toute neuve, alerte et jeune, au moment même où le vers amorphe commence à vieillir.

Est-ce à dire que la tentative de réforme prosodique doive tristement échouer, sans rien laisser après elle? Je ne le crois pas.

Entre ces deux grands territoires, la prose d'un côté, et, de l'autre, le vers régulier, aux confins des deux, sur leurs frontières, rien n'empêche de neutraliser une zone, où il serait loisible aux raffinés de cultiver les fleurs délicates des poèmes en prose ou des proses rythmées.

L'essentiel est qu'une confusion de mots n'entraîne pas une confusion d'idées.

Peut-être, faut-il reconnaître que la méprise des novateurs provient d'une erreur initiale de vocabulaire. Ayant la hantise du vers, obsédés par un désir inavoué d'imitation maladroite, ils ont, à mon sens, méconnu les règles véritables et la beauté particulière du genre inédit qu'ils apportaient.

Ils ne sont pas allés jusqu'au bout de leur théorie, ils ont visé au trompe-l'œil typographique, en nous présentant leur prose sous la forme déplaisante d'un troupeau de lignes en désordre, tandis qu'un préjugé inexplicable et tenace les empêchait de libérer cette prose de rimes ou d'assonances, dont la survivance ne se justifiait plus et qui devenaient là des tares, non des parures.

Ils ont été, en un mot, des révolutionnaires timides et mal affranchis, qui traînent encore à leurs chevilles les deux bouts de la chaîne rompue.

On peut dire, il est vrai, que les rimes ou les assonances sont plus nécessaires que jamais dans le vers amorphe, parce qu'on a plus besoin que jamais d'en souligner ainsi les arabesques et d'en marquer le rythme fuyant.

Mais l'objection n'est que spécieuse, voici pourquoi :

D'abord, le vers amorphe est assez souple et maniable, pour que l'on puisse, sans se fatiguer beaucoup, en dessiner les mètres, par le simple jeu du sens et de la ponctuation.

De plus, on oublie trop que les répétitions de sons choquent naturellement l'oreille et qu'il n'y a donc pas lieu de les rechercher. « Evitez les consonances », disent tous les professeurs de style. Le vers régulier a bien des rimes, vont répliquer les vers-libristes. — Sans doute, mais l'exception se justifie et se limite. — En effet, la fixité des mètres traditionnels, leur discipline, leur rigueur, leur défilé de syllabes scandant le pas nous mettent dans un état d'esprit inaccoutumé, nous font désirer alors, par analogie, la similitude des sons et nous forcent à rechercher les rimes, parce qu'elles apportent un *nouvel élément de symétrie* qui s'ajoute aux autres et les parachève. Les rimes, avec leur tic-tac régulier, y font l'effet d'un battement de métronome qui martèle les cadences égales.

Dans le vers amorphe, au contraire, qui est asymétrique comme la prose, la symétrie des consonances est un contre-sens, elle y est inopportune et obsédante, comme le serait le tic-tac d'un métronome, si l'on s'ingéniait à ne pas jouer en mesure.

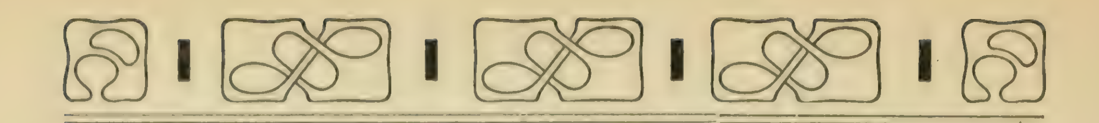
Ainsi, pour être logiques, les vers-libristes devraient se contenter d'harmoniser avec art de précieuses phrases musicales non rimées, appeler leurs œuvres des proses rythmées et les écrire bravement comme de la prose, en usant tout au plus de quelques tirets, pour en accentuer discrètement le rythme.

Ils y viendront sans doute, à la suite de l'un d'entre eux et non des moindres : l'intelligent critique M. Gaston Picard, à qui j'emprunte cette formule définitive : « Défendre le vers libre, c'est nier le vers » (1).

HENRY MUCHART.

---

(1) Voici la phrase textuelle de M. Picard : « Au reste, je donnerai une « défense du vers libre et une négation de toute espèce de vers. »



Vers ou Prose ? Cruelle énigme



J'ai éprouvé une joie profonde et maligne à écrire ce petit article de documentation pour démontrer que le vers libre était l'invention de quelque typographe facétieux qui s'amusa un jour à composer en vers, une copie écrite en pose. Il m'attirera probablement les foudres des plus farouches vers-libristes, parce que, mieux que toute discussion. il prouvera brutalement le vide, et l'inexistence de cette lèpre de la poésie, « le vers amorphe ». Qu'importe, calmes et attentifs, nous laisserons contre nous tonner les défenseurs de cette prosodie barbare, sans nous départir un seul instant de notre belle humeur et de notre scepticisme raisonné.

Je tiens surtout à affirmer que toutes mes citations sont identiques aux originaux et que dans aucune d'elles je n'ai retranché ni ajouté une expression, un mot, une virgule.

Et voici bien simplement exposé mon petit jeu :

1° Je prends des vers libres et je les écris TYPOGRAPHIQUEMENT en prose :

Allons, allons et hallali ! C'est l'hiver bien connu qui s'amène ; oh ! les tournants des grandes routes, et sans petit Chaperon rouge qui chemine !... Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois montant en donquichottesques rails vers les patrouilles des nuées en déroute que le vent malmène sur les transatlantiques bercails !...

(Jules Laforgue. — *Poésies complètes.*)

Le bon charbon écharpe bonne de bien-être est le dieu bienveillant des foyers réchauffants au cœur des plaines blanches dans les maisons tièdes. Et les dimanches où le ciel pleut les bonnes gens, couchés en rond devant le charbon de la terre en jouant à des jeux, se dorlotent

au bon charbon dieu bienveillant des foyers réchauffants au cœur des plaines blanches.

Jean Le Roy (*Les Horizons*).

La mère de la concierge et la concierge laisseront tout passer si tu es un homme tu m'accompagneras ce soir il suffirait qu'un type maintint la porte cochère pendant que l'autre monterait Trois becs de gaz allumés la patronne est poitrinaire quand tu auras fini nous jouerons une partie de jaquet un chef d'orchestre qui a mal à la gorge quand tu viendras à Tunis je te ferai fumer du Kief.

(La ponctuation a été supprimée par l'auteur).

Guillaume Appollinaire (*La Phalange*).

Qui niera que ces vers libres ne sont autre chose que de la prose?

2° Je prends de belles proses de l'exquise Mme Colette, au talent si naturel et si frais, de la fine et mélancolique Mme Gérard d'Houville, du célèbre et distingué auteur Paul Reboux, et je les écris *typographiquement* en vers libres:

Je revois des prés
des bois profonds
que la première poussée des bourgeons
embrume d'un vert insaisissable
des ruisseaux froids, des sources perdues bues par le sable
Aussitôt que nées
des primevères de Pâques, des jeannettes
Jaunes au cœur safrané
et des violettes, des violettes, des violettes, etc...

(Mme Colette: *Les Vrilles de la Vigne.*)

Mon amie voici les mois sombres.
Il n'y a presque plus de fleurs dans les jardins noirs
Et celles qui y respirent encore
Sont celles-là destinées
aux tombes
Les corbeilles dépeuplées .....
Au milieu des gazons froids,
ont un air morne et funéraire
La terre,
La terre sombre
de nouveau se montre
dans sa nudité souveraine, etc...

(Mme Gérard d'Houville: *Invitation à la Vie.*)

Elle le repoussa
de toute la force de ses paumes; elle serra
les genoux, pas un cri ne sortait
de leur bouche, ils combattaient
dans un silence tragique
coupé par des soupirs et des halètements;
enfin il la renversa, assourdit ses plaintes
sous un furieux baiser et parvint à la vaincre
Comme un mâle sauvage qui mord en possédant.

(Paul Reboux: *La Maison de danses.*)

Je constate que ces belles proses font des vers libres.

3° Enfin, je choisis de la prose et des vers libres (dont j'affirme l'absolue authenticité, quitte à donner plus tard l'origine des citations) de trois auteurs dont je tais les noms.

J'écris les vers libres en prose et recopie textuellement la prose:

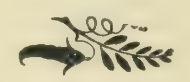
Immobilité totale. Totale obscurité. Silence. Rigide nuit. Attente. Finale destinée, peut-être? Mais non. La voie invisible se mirifie aux multicolores signaux du chemin de fer! Et nous savons toute la dynamique promesse du suprême ébranlement et de tonnerre sur le pont rigide quand passera, fracas et foudre, le rapide de minuit, etc...

O mois si tristes! O mornes mois! Mois des arbres squelettiques, mois sans corolles, mois sans oiseaux, mois des morts, mois sans soleils et des ombres, mois des brumes, mois des parfums de pourriture, mois dans lequel passe comme la plainte longue du vent... Novembre, te revoici donc! mois de la terre nue! etc...

Midi n'a pas encore sonné à la Bourse, la rue est déserte, elle est nue, elle dort, elle craint le soleil d'août et les douze coups de l'heure, les plus lourds de tout un jour. Pourtant la voilà qui secoue sa torpeur, elle s'éveille. Midi sonne, toutes les pendules battent à la fois, toutes les portes s'ouvrent tout à coup et dégorgent de la foule des hommes et des femmes, etc...

Je mets au défi quiconque de me dire: Voici les vers, voici la prose.

Jo GINESTOU.





RÉPONSES A L'ENQUÊTE

Opinions des Littérateurs

Opinions de MM Alavail, H. Allorge, G. Auriol, Henry Bataille, P. Bartoin, Beaurepaire Froment, A. Bausil, Lya Berger, A. Beury, Numa Blés, Jules Bois, T. Botrel, Saint Georges de Bouhélier, J.-R. de Brousse, Paul Brulat, A. Bruneau, G. Bussy, J. Cahn, Léo Claretie, P. Camo, E. Cottinet, A. Coutet, H. Daverne, G. Docquois, Paul Dolfus, A. Dorchain, J. Douffiagues, E. Dousset, Ph. Dufour, E. Dulac, H. Duvernois, L. Extern, F. Fabié, G. Fourest, H. Falk, R. Fauchois, Fatier, P. Fons, M. Formont, Amélie Frayssinet, Fraticelli, Fromenteau, P. de la Garrigue, J. Galzy, Ernest Gaubert, Gauthier Villars (Willy), P. Géraldy, P. Grasset, F. Gregh, C. Guéret, Edmond Haraucourt, F. Hérold, P. Jalabert, J. Kerhor, M. Labarre, G. Laynevèze, M. Lebarbier, J. Lebrau, Séb.-Ch. Leconte, Georges Leconte, A. Leroux, Jeanne Leuba, J. Loinais, L. Marsolleau, Maurière, F. Mazade, H. Mazel, Merlet, P. Mille, Molle, G. Montoya, P. Mortier, Moreau, G. Normandy, d'Orgeix, G. de Pawlowski, G. Périn, G. Picard, M. C Poinsot, A. Praviel, Jean Rameau, Paul Reboux, C. Regismanset, Henri de Régnier, Jean Richepin, L. Riotor, P. Saillac, F. Saisset, A. Saint-Paul, A. Séché, Laurent Tailhade, A. de Talmours, Gustave Téry, Thournier, M. de Toledo, Georges Trouillot, Pierre Valdagne, Jean Viollis.

Paul Alavail

Le vers libre de Francis Jammes, où se délecte l'esprit subtil du poète, est parfois puéril, quelquefois prétentieux. Les poèmes en prose de Paul Fort ne sont pas toujours des poèmes. Il faut cependant reconnaître que les lumineuses envolées d'Emile Verhaeren sont harmonieuses et puissantes, lorsqu'il évoque, dans ses poignantes Villes tentaculaires, « *la rue en or, la rue en rouge* » *étincelante dans le soir, parmi les clameurs de haine et de mort, la rue où palpite l'angoisse de*

la vie, et qu'il décrit avec sa géniale maîtrise la farouche agonie des cloches:

Tapant et haletant, le tocsin bat
Comme un cœur dans un combat,
Quand tout à coup, pareille aux voix asphyxiées,
Telle cloche qui âprement tintait
Dans sa tourelle incendiée
Se tait...

Ce sont là de très beaux vers.

Henri Allorge

Il y a deux sortes de vers libre: celui de La Fontaine, qui est un merveilleux instrument, d'une parfaite souplesse, et celui de nos modernes « vers-libristes ». L'éloge du premier n'est plus à faire. Le second est une forme spéciale, un peu périmée déjà, qu'il ne faut pas proscrire, mais qui doit rester à sa place entre la prose et le vers classique (ou classique libéré). J'admettrais le vers libre pour des traductions, des rêveries destinées à être mises en musique, et les œuvres où il s'agit d'exprimer certains « effets » d'ailleurs discutables, d'un art un peu morbide, certaines nuances subtiles.

Le principal mérite du vers libre, peut-on dire, c'est qu'il fait ressortir, par contraste, la beauté du vers régulier. De même, l'abondance et la complexité (soyons polis) des peintures modernes, ont certainement contribué (et comment!) à augmenter jusqu'à la folie la valeur marchande des anciens chefs-d'œuvre. C'est que, maintenant. il y a beaurcoup, énormément de peintres, et d'hommes de lettres, mais très peu d'artistes, de poètes et d'écrivains dignes de ce nom.

George Auriol

Bien qu'ils croient généralement le contraire, les Français n'aiment pas la liberté, et c'est pourquoi, sans doute, le vers libre a suscité parmi nous tant d'histoires.

Des gens à qui toute poésie est étrangère se sont groupés comme pour former une société protectrice des pégases, — des gens qui, probablement, n'ont lu ni Villon, ni Ronsard, ni Vigny, ni Banville, et qui prennent pour un pître le délicieux Ponchon.

Villon, Ronsard et Banville, qui se sont conformés à la règle, sont d'admirables poètes; la prose même de Banville est écrite avec les roseaux de la syrinx. Quant à Verhaeren et Paul Fort, ces francs-tireurs joyeux et truculents, je pense qu'ils n'ont pas, eux non plus, acheté leur cithare à la baraque à treize?

La vérité, c'est qu'il n'est pas de poésie sans lyrisme et fantaisie, sans la musique et le rythme.

Le vers, c'est le verbe qui chante et qui danse, en exprimant une idée, en peignant les mouvements de l'âme, en glorifiant la Déesse, ou en célébrant les miracles de la nature.

Alors... peu importe que la muse revête ou non l'uniforme traditionnel. Il suffit qu'elle ait la voix juste, tire du néant des images, et marche devant nous, harmonieusement.

Donc, — parallèlement au vers régulier coulant de source franche — vive le vers libre qui, plus qu'aucun autre laisse la pensée se dérouler sans contrainte.

Vive le vers libre, à condition qu'il chante bellement ce qu'il a conçu et sache danser sur la musique qu'il a faite.

Danse hiératique ou légère, ardente ou sacrée — car les ligueurs ci-dessus nommés, voudront bien entendre qu'il ne saurait être, ici, question de polka, pas plus pour Régnier que pour Le Cardonnel ou Klingsor, ce gentil folâtre.

Et que le diable emporte les dompteurs de limaces régulières, comme les aligneurs de scolopendres libres!

Il ne faut pas être exclusif.

Henry Bataille. Interview de Paul Sentenac.

La « Terre Latine » attachait une double importance à l'opinion de M. Henry Bataille sur le vers libre. D'abord parce que M. Henry Bataille est de notre pays et qu'il garde au coin pittoresque de l'Aude, berceau de sa famille, une profonde vénération. Ensuite parce que l'auteur du « Beau Voyage » écrit des vers de plus en plus affranchis, et alors que les Moréas, les Henri de Régnier, sont revenus aux règles classiques, demeure fidèle au vers libéré.

M. Henry Bataille, considérant que le sujet de l'enquête entreprise par la « Terre Latine » présentait un grand interêt, a tenu à répondre sous forme d'interview. Le cabinet de travail, dans le nouvel appartement qu'occupe le dramaturge à l'avenue du Bois, est décoré suivant le style moderne ; les tentures et les coussins y juxtaposent des couleurs vives. Mlle Yvonne de Bray, la gracieuse et émouvante interprète du « Phalène », parle, de sa voix chantante, dans un téléphone.

Cetie évocation, que l'on pourrait croire superflue, du cadre au milieu de quoi M. Henry Bataille me parle d'art poétique, montre mieux le goût du poète pour toutes les tentatives de notre époque.

Je suis partisan a priori, *m'a déclaré M. Henry Bataille, de toute innovation. Il est bien rare qu'à travers les tâtonnements d'une théorie nouvelle, on ne trouve pas, au point de départ, une idée digne d'attention. C'est ainsi que le futurisme, bien que ses réalisations soient imparfaites, a le mérite de réagir contre l'immobilité dans la peinture. L'évolution demeure une loi aussi vraie dans le domaine des arts que*

dans la société. L'artiste doit non seulement être de son temps, mais encore il doit devancer ses contemporains. « On périt de ne pas oser », a dit Théodore de Banville. Et, elles sont bien vaines les barrières que l'on essaie d'élever, aujourd'hui peut-être plus que jamais, contre le progrès du véritable intuitif, en les fondant sur la morale ou le respect du passé.

Le vers libre entraîne donc toute ma sympathie, pour cette première raison qu'il est moderne. Il veut réagir heureusement contre la monotonie solennelle de l'alexandrin classique et cette impression du déjà-vu ou du déjà-entendu que laisse inévitablement la répétition surannée des rimes et des rythmes conformes aux règles de la versification régulière.

Il s'ensuit que le vers libéré, affranchi de ces éléments communs et usés, est le seul moule qui n'étouffe pas, dans sa rigidité, la personnalité du poète, mais au contraire lui laisse toute sa franchise et toute sa pureté. Le vers libre a plus de variété et de souplesse, il peut mieux rendre les mouvements de la sensibilité, les cris de l'âme; il recueille, seul, l'inspiration avec fidélité. Je serais tenté de découvrir des analogies entre les vers-libristes et les impressionnistes. Un tableau de Claude Monet, par exemple, peut ne pas nous satisfaire tout à fait par ce qu'il conserve encore d'inachevé, mais en revanche il nous séduit par la spontanéité de son ensemble, la vérité de l'impression et l'intensité de la couleur.

Mais surtout la poésie qui chante la vie actuelle ne peut s'enclore que dans le vers libéré. Il est des mots, apportés à la langue moderne par le progrès scientifique, — compartiment, locomotive, électricité — qui ne peuvent prendre place dans un alexandrin, sans le rendre aussitôt ridicule. A vrai dire, le vers libre n'était pas nécessaire pour ressusciter l'antiquité païenne, il y avait pour cela le vers d'André Chénier. Mais le vers libre s'impose lorsqu'il s'agit d'exprimer les sentiments de l'homme du vingtième siècle, d'évoquer les faits de notre existence quotidienne, de décrire les objets familiers. J'ai écrit un poème, La voix au Téléphone, *en vers libres, et je n'aurais pu le concevoir sous une autre forme.*

Sur la scène, le vers libre a donné des résultats indéniables. Il faut chercher la cause de la décadence du drame en vers dans la difficulté insurmontable qu'on éprouve à faire parler dans cette langue trop compassée les personnages de notre époque. Aussi, j'ai employé le vers libre, qui se plie aux exigences de la situation, cotoie la réalité pour se hausser jusqu'au lyrisme dans les moments d'exaltation, quand j'ai voulu mettre à la scène, dans Le Songe d'un soir d'amour, *la souffrance du poète, — cerveau moderne, — obsédé par l'image de l'absente aimée, plus réelle aux yeux de l'amant que la femme présente.*

On peut imaginer, pour certains sujets, un style de comédie, qui n'est ni le vers ni la prose, mais une musique intermédiaire.

Pour conclure, aussi bien dans le domaine du poème qu'en matière de théâtre, je garde au vers libre une confiance absolue.

Pierre Bartoin

Le vers libre n'est ni un enfant légitime, ni un enfant naturel, ni un enfant.. incestueux (!) de la prose et du vers!

Qu'est-il alors?

Un avorton?

Je le crois sincèrement.

Beaurepaire-Froment

Je ne suis nullement effrayé par cette forme prosodique. Je goûte aussi bien les vers libres que les vers classiques. J'estime qu'il n'est pas plus aisé de faire de beaux *vers libres que des vers classiques. La technique prosodique du vers libre me paraît au contraire plus difficile, moins aisée que celle du vers classique.*

Albert Bausil

Je n'ai pas de prévention contre le vers libre.

Je conçois que la forme évolue avec les idées, je conçois qu'une notation plus intime des sensations demande une musique verbale différente.

Mais jusqu'ici les poèmes qui m'ont ému sont des poèmes de forme classique ou régulière. J'aime mieux Racine que Gustave Kahn et Mme de Noailles que Viélé-Griffin. J'ai pleuré l'autre jour en relisant Sagesse...

J'attends le poème en vers libres qui me produira cet effet.

Lya Berger, Secrétaire de la Société des Poètes Français.

Je n'admets, en fait de vers libre, *que celui dont la* Terre Latine *entend ne point parler dans son enquête.*

Le vers sans rime, ni césure, ni rythme, ne mérite pas le nom de vers.

Pour la vue comme pour l'oreille, cette prose abâtardie n'offre qu'un ensemble dépourvu d'harmonie, et c'est l'harmonie qui constitue la poésie.

Plus qu'aucune autre, notre langue française, où l'accent tonique est si peu sensible, a besoin de respecter les lois prosodiques.

André Beury

Seule, l'extrême jeunesse, — chez les peuples comme chez les individus, — prend au sérieux la liberté et s'imagine pouvoir agir sans s'astreindre à des règles et à des devoirs. Ce sont là des idées de poète qui ne correspondent nullement à la logique et à la raison.

Le vers libre est né du désir qu'a tout homme de faire autre chose que ses devanciers. Et c'est très bien. J'aime qu'un jeune entre dans la vie l'injure à la bouche, affirmant ainsi qu'il existe et que sa venue est nécessaire. Il sera assez tôt détrompé et assagi.

Alors, il s'apercevra, — s'il a vraiment du talent, — que les règles de la prosodie ne gênent nullement le développement de la pensée, et tout en conservant un souvenir et peut-être une préférence pour les tâtonnements de sa jeunesse, il donnera aux vers jaillis de son cerveau et de son cœur la forme immuable sans laquelle la poésie ne peut exister.

Numa Blès

Vous me demandez, cher Confrère, mon opinion sur le « Vers libre ».

Voici.

Dans son admirable « Traité de Poésie ». *Théodore de Banville a dit (Chapitre IV.* Licences poétiques) : Il n'y en a pas ! *Et plus loin:* « Il est difficile de faire entrer dans un vers ce qu'on voulait y mettre et comme on voulait l'y mettre ». *Victor Hugo dit, je ne sais plus où, mais je sais qu'il le dit, la même chose, plus ou moins d'une autre façon.*

Les faiseurs de « vers libres » tournent cette difficulté. Ils n'en sont pas moins quelquefois de véritables poètes et ont, pour se défendre, l'exemple de Baudelaire et de Verlaine, qui firent des « vers libres » fort beaux. — mais ce ne sont pas ceux qui les ont fait impérissables.

De nos jours, les « vers-libristes », — *permettez-moi ce mauvais néologisme, — sévissent comme il y a quelque temps les décadents, les symbolistes, etc., et comme parmi ces derniers il y a chez les « vers-libristes », je le répète, des poètes.*

N'en prenons que deux: Paul Géraldy et Georges Fourest. (Ne parlons pas de Gustave Fivé, décadent, symboliste, vers-libriste, diffus, et dont « la lampe charbonne » *vraiment.)*

« Finale », *de Géraldy, est une page de vrai poète, tout comme* « Piano » *et tant d'autres, et j'ai lu son* « Toi et Moi » *avec une joie attentive et une émotion soutenue. Mais pourquoi Géraldy ne traduit-il*

pas dans la forme définitive, immortelle, qui est la nôtre, depuis Malherbe, si vous voulez, jusqu'à Victor Hugo, les inspirations poétiques qui soufflent dans son cerveau, puisqu'il peut, puisqu'il sait le faire?

Et Georges Fourest, poète, lui, plus humoriste certes, qui nous donne son « Carnaval des chefs-d'œuvre », — *un chef-d'œuvre d'invention de parodiste homme de lettres, — n'écrit-il pas ses fantaisies, ses autres fantaisies, dans cette forme?*

J'aime le « vers libre » parce que j'aime tous les vers, et Géraldy et Fourest m'excuseront de me permettre de jouer au critique, et ils comprendront bien que je suis « un poeta minor » *épris des* « poetæ majores », *quand ils sauront que j'ai leurs œuvres en édition princeps et reliées avec soin.*

*Mais, tout de même, malgré ma réelle admiration pour eux, je pense, comme Théodore de Banville, qu'*il n'y a pas de « licences poétiques ».

Jules Bois

Mon cher Confrère,

Que puis-je vous écrire de nouveau sur le « vers libre » après notre conversation d'hier? Je vous répéterai que j'ai écrit autrefois un drame ésotérique intitulé La Porte Héroïque du Ciel *et un livre de poèmes lyriques,* Prière, *dans cette forme, qui aujourd'hui semble à peu près abandonnée.*

Je ne la renie pas; mais, dans L'Humanité divine *et dans* La Furie, *je suis revenu au vers traditionnel, qui m'apparaît de plus en plus comme le vers français par excellence. J'ai cru pendant quelque temps au « vers libéré ». Maintenant j'hésite et je doute, car le vers libéré est le plus souvent un vers faux, un vers qui, remis au point, gagne à se corriger et à respecter toutes les difficultés qu'imposa Banville, que conservait Hugo. Dans la préface de* L'Humanité divine, *j'ai insisté sur l'avantage que nous avions à perfectionner l'instrument au lieu de le laisser par paresse redevenir barbare.*

« Loin de s'affranchir des difficultés prosodiques, le poète ne doit » pas les craindre. Il ne doit pas non plus les rechercher, de peur de » tomber dans le puérilisme et la jonglerie. Cependant, il n'est pas » douteux que l'idée gagne en beauté à accepter des règles sévères et » logiques, qui obligent à ne pas improviser et à poursuivre la perfec- » tion. Notre prosodie de l'heure présente s'affine, plus délicate, plus » sensible au frisson intérieur, qu'elle traduit avec une exactitude » accrue. Au lieu d'évoluer vers le relâchement, elle s'achemine vers » un art de plus en plus conscient et complexe. Ecoutez sonner le beau

» vers moderne. C'est une musique orchestrée savamment. La césure » est moins monotone, mieux adaptée au mouvement. La rime n'est » plus nécessairement et inutilement riche ou baroque comme chez » Hugo et Banville, ni nécessairement et négligemment pauvre comme » chez Racine et Musset. Elle se surveille, s'épure, évite l'adjectif, la » redite, la banalité autant que le charlatanisme. Un esclavage? non; » je crois plutôt une coquetterie. Certaines lois loyalement subies » sont-elles tout à coup abrogées? C'est par un scrupule aux antipodes » de la paresse, c'est pour un effet prémédité, résultat d'une difficulté » supérieure vaincue... Ainsi plus la métrique est intelligente et méti- » culeuse, plus le vers est en droit d'espérer l'immortalité. »

Quant au « vers libre » (j'entends bien entendu par là le « vers-librisme révolutionnaire »), je ne suis pas sûr du tout que cette tentative ait été un échec complet.

La poésie s'est enrichie d'un moyen nouveau d'expression, qui tient du vers et de la prose. Mais il eût été insensé que cette acquisition récente et encore inorganique voulût se substituer au legs des siècles que consacrèrent tant de chefs-d'œuvre.

Vous m'avez répliqué que le terme de « vers libre » avait été bien mal choisi pour désigner cette forme hybride. Vous avez raison. Le vrai vers libre, c'est celui de La Fontaine, dans les « fables », les « contes » et « Psyché », c'est celui de Corneille dans sa magnifique traduction de l'Imitation, laquelle démontre que la variété des rythmes peut manifester les plus hautes idées, les sentiments les plus nobles et les plus purs. Musset s'en est servi dans Silvia *avec une grâce incomparable.*

Ce vers libre, authentique, traditionnel, n'a guère été employé par les modernes. Je m'en suis pour ma part servi dans un poème dramatique qui n'a pas encore été joué, L'Amazone domptée. *Je crois qu'au théâtre il a sa place indiquée, à cause de sa souplesse qui rompt la monotonie de l'alexandrin.*

Quant à l'autre vers libre, au révolutionnaire, je maintiens qu'il a aussi sa raison d'être, mais à condition qu'il se présente, tel qu'il est, sans équivoque, sans artifice, et surtout sans la prétention de se substituer aux formes actuelles et à celles du passé. C'est un instrument, nouveau, spécial, du lyrisme éternel. Son esthétique, que réalisèrent, chacun à sa manière, plusieurs poètes d'aujourd'hui, parmi lesquels MM. Henri de Régnier, Henry Bataille et Gustave Kahn, rappelle celle de cet hermaphrodite qui, au Louvre et en d'autres musées, révèle une beauté insolite, laquelle tient de l'homme et de la femme et fait pressentir ainsi un être mystérieux, à peu près inconnu. Lui, aussi, le vers libre révolutionnaire, tient de la prose et du vers, et, rare, un peu troublant, languide, nous aide à comprendre, selon la formule d'Ham-

let, modifiée pour la circonstance, « qu'il est dans la nature et dans l'art beaucoup plus de beautés savoureuses et diverses que n'en indiquent les manuels des esthéticiens ».

Théodore Botrel

Je suis trop traditionnaliste pour ne pas désapprouver le vers libre: nos vieux maîtres ont tâtonné, travaillé, peiné durant des siècles pour asseoir solidement, les règles sévères de notre prosodie. Respectons-les, ces règles (autant, du moins, que nous le pouvons) et redisons, avec Richepin: « La loi du rimeur, c'est la Rime! »

Saint-Georges de Bouhélier

Je réponds très tardivement à l'aimable demande que vous m'avez adressée de vous apporter mon opinion sur le vers libre. Mais c'est qu'à la vérité, maintes fois déjà, je l'ai exprimée, et qu'en art il ne me paraît pas possible d'émettre des règles intolérantes, le talent se chargeant tour à tour de rajeunir les vieux procédés des maîtres anciens ou de donner à l'apparente fantaisie dont à leur égard usent les nouveaux venus l'ordre et la rigueur classiques. Vous le voyez, je ne réprouve aucun système et ne saurai jeter sur aucune forme d'art une condamnation de principe.

J.-R. de Brousse

Le vers libre faisait fureur à Paris au moment où nous étions, mes amis de Toulouse et moi, à l'âge des enthousiasmes et des hardiesses. Malgré cela, je ne l'ai jamais adopté, — non toutefois sans l'avoir essayé un jour dans un petit poème. Cette forme ne me parut pas satisfaisante et j'en demeurai là.

Je crois avoir l'oreille sensible à la mesure et à l'harmonie du vers, — du vers régulier; en revanche, je n'ai jamais goûté le moindre plaisir musical à la lecture de vers libres, comme ceux de P. Viélé-Griffin par exemple. Je m'en suis souvent accusé et je crois encore que cela ne provient que de ma faute seule. Cependant j'ai toujours goûté les Odelettes *d'Henri de Régnier; mais sont-elles vraiment en vers libres? Leurs vers n'ont-ils pas une harmonie qui a quelque chose de classique?*

Peut-être y a-t-il lieu de remarquer au passage que tous les poètes toulousains de ma génération, mes camarades et mes amis, ont peut-être pensé comme moi à propos du vers libre. Delbousquet, Magre, Muchart, Marc Lafargue, Armand Praviel, Jean Viollis ne l'ont jamais employé. Peut-être leur oreille, restée latine, repoussait-elle instinctivement les imperceptibles fluidités du génie anglo-saxon et avait-

elle besoin de l'harmonie ancienne, saine et robuste, dont les souplesses sont infinies.

Je ne nie du reste pas que les désarticulations du vers libre n'aient pu contribuer à donner peut-être quelque souplesse nouvelle au vers habituel, un peu figé par le Parnasse. Mais cette souplesse, Verlaine, Rimbaud et Mallarmé ne l'avaient-ils pas déjà donnée à la prosodie française quand le vers libre parut?

Paul Brulat

Non, je ne suis pas du tout partisan du vers libre.

Alfred Bruneau

Je crois qu'il peut y avoir autant de beauté dans un vers libre que de laideur dans un vers régulier, et réciproquement.

C'est donc, à mon avis du moins, la beauté qui seule importe et qui doit guider nos préférences.

Georges Bussy

Mon opinion sur le vers livre?... C'est une poésie sans âme, dont l'abondance semble masquer l'insuffisance d'une inspiration difficile à s'astreindre à la métrique du vers régulier.

Je préfère au vers libre une belle prose harmonieuse et claire, qui du moins a le courage de ce qu'elle est.

Joseph Cahn (*Paris Journal*, 23 janvier).

A « LA TERRE LATINE »,

Le vers libre, c'est de la prose. Nul aujourd'hui ne pourra soutenir le contraire. Déjà, en 1892, il y a 22 ans, Sully-Prudhomme, prenant au sérieux les tentatives des réformistes du vers, institua au sujet du vers libre, un large débat qu'il poursuivit consciencieusement, artistiquement et scientifiquement. Il sera loisible à quiconque voudra tenter de réfuter ses arguments inattaquables, de lire ou de relire sa brochure: Réflexion sur l'art des vers, *réimprimée d'ailleurs dans son* Testament poétique. *Je tiens que les plus farouches vers-libristes reconnaîtront que le Maître a touché à toutes les faces du problème, qu'il ne s'est dérobé à aucune explication, et que sa conclusion naturelle en faveur du vers traditionnel est la seule qui puisse être acceptée. Comment en serait-il autrement? A qui fera-t-on croire que la forme poétique de La Fontaine, de Victor Hugo, de Banville et de Sully-Prudhomme, ne soit pas assez riche en rythmes pour exprimer toutes les pensées, pour*

peindre tous les tableaux et tous les mouvements, aussi complexes et aussi emportés qu'ils soient? A qui donc est apparue la nécessité de revenir sur une question qui ne se pose plus?

Je n'ignore pas que M. Marcel Sembat, dans une conférence qu'il fit au Théâtre Antoine, recommanda aux poètes de faire des œuvres obscures en un langage et en une forme étranges. Mais chacun sait que M. Marcel Sembat est un de nos pince-sans-rire les plus appréciés.

Ce qu'il faut dire aux jeunes hommes, c'est qu'on ne s'improvise pas poète en fumant une cigarette dans un cénacle quelconque, en déblatérant contre les Maîtres incontestés de notre vieille et riche littérature, en griffonnant quelques réclames dans des courriers mondains et théâtraux, et encore moins en prônant des gens aimables certes, mais dépourvus de talent. Ce qu'on doit leur répéter, c'est qu'avant de songer à écrire, il faut apprendre à penser. Il est nécessaire de se pencher curieusement sur la technique de nos prédécesseurs, et de reconnaître ainsi le fil mystérieux et souverain qui relie les œuvres du passé à celles de notre temps. Croire qu'une forme nouvelle est nécessaire à notre vie moderne, c'est ignorer l'histoire de la littérature; chaque génération qui monte essaie, pour se faire remarquer, d'apporter à défaut d'idées neuves, une technique différente; mais comme elle s'aperçoit vite que le travail des ans n'est pas un vain mot! Comme elle se rend compte soudain que la métrique française traditionnelle est merveilleusement adaptée à l'oreille française! N'est-ce pas Louis Bourny qui me disait un jour: « C'est singulier: chaque fois qu'un vers-libriste exprime une belle ou forte idée, c'est en un vers régulier qu'il l'enferme ».

Parbleu! cela va de soi. Une belle pensée a besoin d'être mûrie; elle obsède l'esprit, elle travaille obscurément, et quand elle jaillit enfin à la lumière, c'est dans la forme traditionnelle et classique qu'elle apparaît. Si tous les prétendus affranchis de la littérature ne se contentaient pas trop facilement de leurs essais, s'ils ne considéraient pas comme un sacrilège de retoucher la page qu'ils ont jetée sur le papier, il n'y aurait pas, il n'y aurait jamais eu de question du vers libre. S'il devait se faire quelque jour une révolution dans notre manière d'écrire, elle ne se produirait pas en quelques années, sous la poussée de quelques écrivains; elle serait l'œuvre lente et méthodique des siècles à venir. Mais même alors, j'en suis sûr, tous les poètes seraient d'accord pour déclarer: « Le vers libre, c'est de la prose ».

Léo Claretie

Vous me demandez mon opinion sur le vers libre. Elle n'est pas bonne.

Je constate seulement que les premiers champions du vers-librisme s'appelaient Marie Krysinska, une Polonaise; Jean Moréas, un Grec; Charles Morice, un Suisse; René Ghil, un Belge; Maurice Mæterlinck, un Belge; Rondenbach, un Belge; Louis Dumur, un Russe; Th. de Wyzewa, un Polonais; Stuart Merril, un Ecossais; Gustave Kahn, un Oriental. Ce ne sont pas les Français qui ont commencé. Pourquoi? Parce que la langue française n'a pas d'accent tonique comme l'allemand, l'italien ou le grec. La prosodie étrangère s'appuie sur des syllabes longues ou brèves, fortes ou faibles; la prosodie française est déterminée par la mesure, la cadence, le nombre de pieds et la rime. Ce sont des systèmes entièrement opposés.

Baïf, au XVI[e] *siècle, avait déjà tenté des essais de vers dont la construction reposait sur l'accent tonique, à la façon des vers latins, Baïf et Jodelle firent quelques vers baïfins sans aucun succès.*

Les étrangers ont l'oreille plus sensible que la nôtre au son fort ou faible des syllabes. Aussi leur est-il plus facile de concevoir le vers libre; ils savent le cadencer, le rythmer par l'alternance des temps forts et des temps faibles qu'ils entendent, eux, mais que nous n'entendons pas, nous autres, Français. La question du vers libre se ramène à une question de musique.

Je ne puis que vous indiquer très brièvement cet aperçu. Mais vous me demandez mon avis: je ne crois pas au vers libre en France, où il reste d'ailleurs d'autres libertés à conquérir.

Pierre Camo

Mon opinion sur le vers libre? Je n'oserais dire qu'elle est bien arrêtée. L'essentiel, en poésie, c'est d'avoir le don; pour les règles, chacun les fait siennes, et les applique selon son inspiration et son goût. Je ne connais pas de poètes plus ennuyeux à lire que la plupart des parnassiens, et pourtant, ils observent tous strictement les règles. J'ai lu souvent, au contraire, des vers libres qui m'ont charmé. Le tout est d'être poète et de savoir les écrire. Il ne faut donc pas condamner le vers libre.

Emile Cottinet

S'il me paraît impossible de refuser droit de cité au vers libre dans la Littérature française, je pense qu'il ne faut voir en lui qu'un instrument nouveau *parmi l'immense orchestre poétique.*

La Musique, brisant toutes les entraves anciennes, s'accommode aujourd'hui du mélange savant de tous les rythmes connus et de beaucoup d'autres nouvellement acquis, où les mesures à 5 et 7 temps se

multiplient, où des dissonnances jamais entendues pimentent la saveur des harmonies traditionnelles.

La jeune Peinture demande à la Ligne et à la Couleur des combinaisons imprévues, des simplifications audacieuses que ne connurent point les Maîtres d'autrefois, ni même ceux d'hier.

Pourquoi refuser à la Poésie ce qu'on accorde à ses deux sœurs? Mais, pourquoi, par contre, vouloir la dépouiller des trésors lentement et péniblement acquis par elle à travers les siècles?

Le vers libre s'adapte admirablement à certaines sensations subtiles. Par son indécision même, il prépare, il met en valeur les grands élans lyriques. Victor Hugo, écrivant 50 *ans plus tard, eût peut-être coupé par des récits ou « récitatifs » en vers libres les admirables « phrases » qui, à chaque instant, surgissent de sa Lyre inspirée. Son génie peut se passer de cette opposition. Mais combien, chez les Parnassiens les plus notoires, elle nous eût évité de verbiage fastidieux, de lourdes transitions, d'inutiles acrobaties! Il me semble que l'alexandrin, surgissant par bouquets dans un parterre de vers libres, doit y prendre une valeur singulière.*

Mais n'est pas vers-libriste qui veut, et la création de rythmes nouveaux exige une attention soutenue, un tact prestigieux, le sens du choix dans l'entrecroisement des mètres, et surtout cette intuition musicale qui ne s'acquiert pas. De là, dans trop de poèmes récents, d'extraordinaires cacophonies: bouillies de voyelles, chaos de consonnes qui rendent certains vers imprononçables.

Pour moi, le vers libre idéal ne diffèrera guère de celui de La Fontaine, qui sut admirablement adapter ses rythmes aux mouvements de sa pensée. S'y ajouteront naturellement les jolis vers impairs de 9, 11 *et* 13 *pieds que Scarron pressentit et qu'employait, avant Verlaine, Marceline Desbordes-Valmore. S'y ajouteront encore les vers de* 14 *et* 15 *pieds dont le beau poète Mazade sut tirer de si précieux effets. Je ne discute même pas l'inutilité de quelques règles absurdes: prohibition de certains hiatus parfaitement harmonieux, défense de faire rimer un singulier avec un pluriel, interdiction de l'assonnance, parfois si suggestive, etc., etc.*

En résumé, j'estime que le poète « complet » peut user de toutes les ressources que lui a léguées la Tradition, mais en y ajoutant toutes celles qu'exigent des sensations nouvelles. Le grand vers romantique sonnera dans ses épopées; en de somptueuses musiques parnassiennes il évoquera les pures visions plastiques, les lignes souveraines, tandis que des poèmes aux rythmes flottants, aux assonnances lointaines, reflèteront le ciel mouvant de ses rêves.

Alex Coutet

Le vers libre, je le déteste. Trop souvent il m'est apparu comme un aveu de faiblesse, la faiblesse de ceux qui ne savent plier leurs expressions aux exigences de la prosodie; trop souvent il m'est apparu comme un défaut de talent, le talent d'allier la fantaisie des idées à la régulière beauté de la forme.

André Daverne

Il n'y a pas de véritable œuvre d'art sans une discipline rigoureuse de la forme. Cette nécessité est particulièrement impérieuse pour le vers, dont elle est la seule raison d'être. C'est dire qu'à mon avis, l'expression même de vers libre *est un non-sens. Un* vers *n'est pas* libre. *Un vers est un vers. Dès l'instant où il prétend se libérer, il se classe dans une sorte particulière de prose, la prose rythmée et assonancée, et ce ne sont pas les artifices de typographie qui y changeront quelque chose. J'ajoute que le vers libre ne peut être que de la mauvaise prose, et il l'est dans la mesure même où il persiste à vouloir être un vers. En réalité, le vers libre est un produit hybride de la versification et de la prose, et, comme tous les hybrides, il est voué à la stérilité.*

Quant à l'objection tirée des prétendues entraves qu'apporteraient les règles traditionnelles de la versification à l'expression de la pensée poétique, elle me paraît absolument dénuée de valeur. Ces règles ne sont des entraves que pour les impuissants; elles n'ont jamais arrêté un Hugo. La vérité est que, trop souvent, aujourd'hui, on ne sait plus ou on ne veut plus travailler.

Je suis, pour me résumer, l'irréconciliable ennemi du vers libre, comme je le suis de l'anarchie, dont il est une des expressions littéraires.

Georges Docquois

Mendès disait: « Eh! je connais toutes les raisons qu'on donne pour défendre le vers « libéré ». Pas une qui soit bonne! »

Et il ajoutait, jovialement oblitératif: « Le vers libéré? Chose infirme et informe et infime! »

Et il pensait « infâme ». mais ne le disait pas!

Je n'ai pas assez d'autorité pour rédiger un verdict de cette juste cruauté.

Mais on peut toujours essayer de raisonner.

J'essaierai donc.

Quels sont les éléments du vers français?

Une cadence sensible et connue, la rime et le balancement harmonieux des mots.

Le vers libre serait le vers affranchi de la rime et de la cadence connue.

Qu'on supprime les coupes habituelles pour d'autres, nouvelles et changeantes, on supprime la cadence; car la cadence, en poésie comme en musique, est, avant tout, le retour d'une pause attendue par l'oreille. Qu'on supprime, ensuite, la rime, rien ne marque plus la finale; et le rythme, déjà détruit, achève de disparaître.

Il reste donc aux vers libres, comme à la prose, le balancement des sons et des phrases. Comme ils ont perdu ce qui faisait leur différence d'avec elle, je ne vois plus et ne comprends plus en quoi ils s'en distinguent: le vers libre est de la prose harmonieuse.

Paul Dolfus.

Je connais des vers libres qui sont charmants et des vers réguliers qui sont totalement dépourvus de poésie. Inversement, j'ai lu des vers pleins de lyrisme bien que coulés dans le moule le plus sévère, et des vers ridicules quoique dédaigneux de toute règle.

Conclusion: ne faites pas de vers si vous n'êtes pas poète. Si vous l'êtes, cela se verra toujours, dans l'une ou l'autre école.

Auguste Dorchain.

J'espère que de l'enquête qu'entreprend votre belle revue La Terre Latine, *le pseudo-vers libre sortira définitivement condamné, et qu'il y apparaîtra ce que véritablement il est: une prose découpée en lignes inégales, avec un tel arbitraire que si l'on dictait à vingt personnes une page de ces alinéas amorphes en ne s'arrêtant qu'aux arrêts normaux du sens, il n'y en aurait pas une seule dont les alignements coïncideraient avec ceux adoptés par le poète.*

*J'aurais voulu vous envoyer une véritable réponse, mais je pars tout à l'heure pour un voyage en Roumanie et en Hongrie, voyage de conférences consacrées aux poètes. Si j'y cite des vers libres, c'en seront de vrais, ceux d'*Amphithryon, *de* Psyché *ou des* Fables.

Et puis, je ne pourrais, en vous répondant, que redire ce que j'ai écrit déjà dans un gros livre.

Nous nous faisons un plaisir et un devoir de reproduire ici quelques-unes des pages que l'éminent critique consacre au vers libre dans son beau livre l'*Art des vers:*

« *Pythagore disait, il y a vingt-cinq siècles, que tout dans l'univers était nombre, et depuis vingt-cinq siècles la science n'a point fait un*

pas qui n'ait confirmé cette divination dans tous les ordres de la connaissance, qui n'ait montré partout le nombre, introduisant dans les choses cette alternance du mouvement qui est le rythme, ce rythme qui est à son tour le générateur de l'harmonie. Pour nous, à chaque page de ces études, nous avons vu à quel point tout était nombre dans la métrique, dans notre métrique française...

» Et voilà qu'au moment de clore ce livre, en étudiant la forme poétique, la plus affranchie en apparence de toute contrainte, nous retrouvons plus évidente que jamais cette présence du nombre; plus certaine que jamais cette loi du moindre effort, plus impérieuse que jamais encore que plus cachée cette nécessité de la discipline, hors de laquelle en aucun pays et en aucun siècle, n'a existé la toute puissante formule incantatoire, l'incomparable instrument de beauté qu'on appelle le vers. Vous imaginez-vous l'œuvre d'Homère ou celle de Virgile, non pas fixée en ces hexamètres dont le rythme régulier nous ravit encore, mais tracée en lignes inégales dont la loi rythmique échapperait à nos oreilles? Et pouvez-vous supposer Polyeucte *ou* Phèdre, Les Iambes *de Chénier,* Le Lac *de Lamartine,* Le Booz Endormi *de Victor Hugo,* Le Kaïn *de Leconte de Lisle écrits en alinéas amorphes, que les auteurs nous auraient demandé de reconnaître par un acte de foi gratuite des vers? Mais l'absurde pensée de les ainsi écrire ne leur serait point venue à ces hommes qui, par le verbe le plus efficace, avaient à nous transmettre la plus intense, la plus complète, la plus lumineuse expression du génie de leur temps, de leur pays, de leur race et de leur propre cœur dilaté. Ils savent trop que, selon la belle expression de Lamartine, il faut couler pour cela*

les divines statues
Dans le moule des vers de rythmes revêtues.

Joseph Douffiagues.

Dans le « Petit traité de versification française » de Théodore de Banville, se trouve un chapitre qui me paraît être la chose la plus claire et la plus nette qui ait jamais été écrite. Ce chapitre est le suivant:

« Licences poétiques. — *Il n'y en a pas.* »

Messieurs les adeptes du vers libre me font l'effet de poètes qui, au rebours des disciples de Banville, écriraient leurs vers selon un « Petit traité » dont le principal chapitre édicterait ceci:

« Règles de versification. — *Il n'y en a pas.* »

C'est évidemment très commode, tellement commode que je me demande pourquoi d'arriérés poètes s'obstinent à vouloir surcharger leurs

vers de rimes et de césures et à vouloir les alourdir d'un rythme, quand il est si facile de se passer de rythme, de rime et de césure.

P.-S. — *Je me demande aussi pourquoi il y a encore des gens qui s'obstinent à faire des vers alors qu'il est si facile d'écrire en prose et encore plus facile de ne pas écrire du tout.*

Emile Dousset, secrétaire général des « Loups » :

Mon opinion sur le vers libre, la voici. Entre des mains d'artistes comme Mallarmé, Moréas, Gustave Kahn, Henri de Régnier ou Verhaeren, le vers libre est un bijou chatoyant ou une page de musique adorable. Aux mains de certains de nos poètes que trompe un lyrisme débordant, le vers libre cache des faiblesses d'invention, d'inspiration ou une insuffisance de travail. D'où je tire la conclusion suivante et que vous connaissez: tant vaut l'ouvrier, tant vaut l'œuvre. Personnellement, je préfère le vers régulier, le vers martelé, sonore, nourri, musclé, le vers qui dit quelque chose et qui se termine par une rime riche, pleine, au vers libre, malheureusement, et malgré tout désarticulé, à balancement difficile; mais j'aime tous les vers pourvu qu'ils soient beaux.

Philippe Dufour

Le vers amorphe, dit vers libre, usurpe ce nom; il n'est pas libre, il est déréglé: donc, inharmonique; donc, absurde; donc, nul.

Quel véritable artiste oserait soutenir qu'un pantin, contorsionné par des soubresauts que lui impose une saccade quelconque, a des mouvements plus beaux et vraiment plus libres que ceux d'un homme robuste, aux gestes équilibrés et réfléchis?

D'où provient le monstre amorphe? D'une épidémie d'aberration esthétique, dont fut affligée la France, il y a une trentaine d'années, et qui sévit encore. Plus de tradition, plus de discipline, plus de lois inhérentes à la nature même de chaque art: tel fut le dogme révolutionnaire et rétrograde avec lequel les novateurs, des étrangers pour la plupart, prétendirent régénérer notre poésie, qu'ils précipitèrent de l'eurhythmie à l'incohérence.

Le 1er *mai* 1889, *je causais avec Leconte de Lisle, dans son cabinet de travail du boulevard Saint-Michel. Nous nous entretenions de la folie destructive qui faisait rage contre la métrique et l'harmonieuse clarté du génie français. Et Leconte de Lisle me dit cette parole: — « Jusqu'à mon pauvre vieil ami Stéphane Mallarmé qui s'est laissé dévoyer ! »*

Mallarmé, le mystifié, fut un des sophistes les plus pernicieux qui

aient contribué à l'adoption du vers libre. Soit par dilettantisme, soit par extravagance, il en vint à formuler cette divagation:

« Le poète d'un tact aigu, qui considère l'alexandrin toujours comme » le joyau définitif... y touche comme pudiquement ou se joue à l'en- » tour, il en octroie de voisins accords, avant de le donner superbe » et nu: laissant son doigté défaillir contre la onzième syllabe ou se » propager jusqu'à la treizième. »

Encadrer l'alexandrin de vers de onze et de treize!... Autant vaut dire que, pour mieux faire valoir la haute taille, le galbe, l'allure héroïque de ses grenadiers, Napoléon aurait dû les faire défiler un par un, entourés de boîteux, de culs-de-jatte et de béquillards! Ou encore, pour rehausser la valeur expressive d'une seule phrase, en faire mieux ressortir la mélodie exceptionnelle, un musicien doit l'accompagner d'accords faux, de notes discordantes, de mesures incomplètes!

Tout le facile et grossier mécanisme du vers libre tient dans l'arbitraire de ce « doigté » qui, par extension, s'allongea chez certains jusqu'à la dix-septième syllabe, alors qu'il est démontré que l'émission naturelle de la voix humaine ne peut se soutenir mélodieusement au-delà de la douzième, précisément celle où se limite notre alexandrin.

En vain, les vers-libristes se vantent-ils d'assouplir, d'élargir le vers français, en le disloquant à tout rompre! En vain affirment-ils lui insuffler une vie nouvelle, en le délayant dans une phraséologie indisciplinée qui est la négation directe de son essence, de sa force et de sa durée! Leur procédé n'engendre que bégaîment, corruption et décadence.

Un fait demeure. Pas une page écrite en vers amorphes ne peut-être retenue par cœur. Le plus fanatique admirateur des plus fameux vers-libristes est impuissant à réciter un seul de leurs morceaux élastiques, biscornus, flasques. Et ceci est fatal, car le vers, instrument mnémonique par excellence, à la condition inéluctable d'être harmonieusement ordonné, perd cette vertu vivante dans les vers libres, toujours désordonnés. Du moment qu'on peut les étirer ou les raccourcir à volonté, comme de la pâte de guimauve, ils sont mort-nés: il leur manque la mathématique du rythme, mathématique absolue, en dehors de laquelle rien n'existe vraiment.

Pourquoi tous les grands cycles poétiques, Parnassiens, Romantisme, Classiques, Pléiade, ont-ils créé des chefs-d'œuvre durables, quoique de sentiment et de facture variés? C'est que ces chefs-d'œuvre reposent tous sur une métrique directrice qui, en laissant à chaque poète la liberté de frapper ses vers selon sa technique personnelle et son tempérament, les a toujours ramenés à des lois persistantes, en concor-

dance avec le principe essentiel de son art, principe dont le vers amorphe a fait table rase: l'harmonie continue et concourante des mots et des cadences, par des coupes différentes, mais définies.

Depuis plus d'un quart de siècle que les vers-libristes dénaturent la poésie, en même temps qu'ils falsifient la prose, quel chef-d'œuvre durable peuvent-ils montrer?

« Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus. »

Comment prendre au sérieux le vers libre, même après que l'ont essayé deux ou trois vrais poètes?

Vulgaire, d'emblée accessible aux médiocres, aux inconscients, à tous les intrus qui encombrent le temple, il s'étale et traîne sans honneur, sans art et sans gloire.

Antipoétique, antimusical, antifrançais, traître à tout et à tous, il porte avec infatuation et cynisme les stigmates de la déchéance.

Il est souverainement méprisable.

Edouard Dulac, critique littéraire à l'*Autorité.*

Le vers libre? *Connais pas.*

Je vois bien ce que peut être, dans telles ou telles conditions déterminées, le vers libéré, — *libéré, par exemple, de la césure régulière, de la rime riche ou de la rime alternée, ou même de la rime tout court, etc... Cela, ce sont* des *libertés, cela existe, l'on en peut disputer; mais* la *liberté, kekcekça?*

Vers libre? Soit. Mais libre jusqu'où? Voilà ce que je veux que l'on précise! Faute de quoi, dire: vers libre, cela revient à dire: cercle carré. La liberté, si j'ose définir cette abstraction, c'est la négation de toute règle. Le vers, c'est, essentiellement, fatalement, la soumission à une règle. Alors? Il faudrait pourtant s'entendre.

Et j'entends bien que les partisans du vers libre admettent, certes, une règle; ce qu'ils n'admettent point, c'est qu'elle soit préétablie et fixe. Ils préfèrent l'abandonner, ces parfaits démocrates de la Poésie, au libre choix, c'est-à-dire au caprice de chacun. Ce sont des individualistes, voilà tout.

Eh bien! leur essai d'un nouveau quatre-vingt-neuf me paraît aussi absurde et d'ailleurs aussi vain que l'autre. Je m'accommode fort bien, quant à moi, de la Bastille traditionnelle qu'ils prétendent renverser pour en édifier, à côté, d'innombrables caricatures. Sans doute, je demande que l'on introduise dans l'antique bâtisse tout le « confort moderne » compatible avec son architecture. Mais, pour Dieu, qu'on me laisse à l'ombre des vieux murs: ils m'apparaissent comme le plus utile des remparts contre la barbarie.

Il y a des disciplines nécessaires. Et l'anarchie vers-libriste ne prévaudra point contre cette nécessité reconnue par l'expérience, admise par le simple bon sens.

Les théories subversives de M. Gustave Kahn et celles, plus récemment exprimées. de M. Marcel Sembat ne m'ont pas plus convaincu que ne m'ont séduit les exemples tentés par de vrais artistes imprudents amis de la gageure et prodigués par tant de Tartempions!

Et puis, s'il faut tout dire, je n'ai pu encore me résoudre à prendre au sérieux cette folle émeute du vers-librisme, qui voudrait se donner les grands airs d'une révolution. Je sais trop bien que l'amour de la mesure et de l'harmonie qui furent et demeurent l'essence même de la poésie française, je sais, dis-je, que le goût, notre goût français, en aura facilement et promptement raison.

Henri Duvernois

Je suis pour les romans qui sont des romans, pour les nouvelles qui sont des nouvelles et pour les vers qui sont des vers. Il m'arrive, cependant, d'admirer de hautains penseurs qui essaient de faire entrer leurs conceptions dans le cadre du roman ou les philosophes qui se plient à la nouvelle, ou même les ambitieux prosateurs qui essaient de récolter les avantages de la poésie en esquivant ses difficultés. Mais j'en reviens à Balzac, à Flaubert, à Maupassant, à Mérimée, à Racine et à Victor Hugo.

Il y a eu des œuvres intéressantes, artistes et sensibles écrites en vers libre. Ce n'est pas une raison pour être partisan du vers libre. On peut admirer un paysage sans avoir envie d'y bâtir une école.

Louis Extern

Je supporte pieusement le vers classique.

J'admets toutes les licences qui donnent au vers plus de souplesse, plus de grâce, plus de douceur, plus de musique.

Mais je hais toutes celles qui tendent à supprimer les deux premières qualités du vers, « la musique et la rime ».

François Fabié

Pour moi, le vers libre n'est pas un vers; c'est même la négation du vers: il est à la prosodie, que les Maîtres ont mis huit siècles à nous faire, ce que l'Anarchie est à l'Etat.

Il est bien entendu que je parle là du vers libre *tel que l'inventèrent, il y a trente ans, quelques métèques des Lettres françaises, et pas du*

vers libre digne de ce nom, qui, avec La Fontaine, nous a donné d'incomparables chefs-d'œuvre.

Le vers libre contemporain, le vers anarchique, n'est qu'un moyen de dire plus vite et plus facilement — mais de dire beaucoup plus mal — ce que l'on a, ou que l'on croit avoir à dire ; c'est le retour aux premiers balbutiements de la poésie, à l'enfance de l'art; il supprime l'effort — et par là il est bien de notre temps — mais il supprime aussi la beauté et, je le crains, la durée.

Henri Falk.

Le vers libre est, à mon avis, un « genre poétique » charmant. A condition, d'abord, qu'il ne marque pas l'impuissance d'écrire des vers réguliers.

A condition, ensuite, que le « vers-libriste » soit doué d'un sens très spécial, et très rare, du rythme.

Qui dit vers libre ne dit pas vers libéré, bien au contraire.

L'harmonie du vers libre est assujettie à des lois subtiles et complexes, et il ne suffit pas de découper de la prose en tranches inégales et assonancées — le sens fût-il obscur, l'épithète fût-elle choisie, — pour avoir composé un poème en vers libres.

Quand je vous aurai dit qu'il y a beaucoup de bons poètes en vers réguliers, mais qu'il n'y en a pas en vers libres (car l'on ne peut être, là, qu'exécrable ou excellent), je vous prierai — et m'y voici — d'agréer mes sentiments bien cordiaux et confraternels.

Jean Fatier

Le vers libre n'existe pas.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire attentivement les œuvres de ceux qui, jadis, lui firent des politesses. Tous reviennent au vers romantique, et certains même sont des champions farouches du vers classique !

Alors !...

René Fauchois

Mon opinion sur le vers libre? Vous me la demandez avec tant de bonne grâce confraternelle que je ne saurais vous la refuser.

Quand j'ai lu dix pages de vers libres, je ne suis pas fixé encore sur la valeur de leur écrivain, mais dix alexandrins suffisent à révéler un poète ou un grimaud.

On ne peut pas se cacher derrière un vers régulier.

Sa forme exige d'être remplie.

Elle dénonce implacablement l'inexpérience ou la bassesse de cœur de qui l'emploie.

Qui n'a rien à dire, ou des niaiseries, est immédiatement trahi par elle.

Je ne vois pas que le vers régulier ait gêné jamais l'inspiration des grands artistes qui l'ont employé.

Et pourtant, que de tempéraments, opposés même les uns aux autres, se sont confiés à lui, de Ronsard à Mallarmé!

L'alexandrin, le grand vers français, quoi qu'en disent les vers-libristes, a bien mérité de la poésie.

Il n'a contrarié ni le génie de Racine, ni celui de Hugo, ni celui de Verlaine.

Il ne contrariera pas davantage, demain, le génie d'un grand poète nouveau.

Les vers-libristes prétendent figée sa forme, et incapable de s'assouplir, et de rendre, avec toutes leurs nuances, les sentiments et les idées complexes que leur inspire la vie moderne.

Je leur répondrai:

1° *Qu'ils ne savent pas leur métier, s'ils croient vraiment cela, et qu'ils ont mal lu les maîtres.*

2° *Qu'ils s'abusent fort quant à la complexité de leurs sentiments et de leurs idées, et que la lecture de leurs poèmes révèle, au contraire, une naïveté qui serait touchante si tant de vanité ne s'y mêlait trop souvent, parmi l'incohérence du vocabulaire et la négation de toute syntaxe.*

Leur prétendue complexité s'appelle de son véritable nom: désordre.

3° *Que les idées et les sentiments inexprimables dans la forme traditionnelle du vers français* ne sont pas poétiques. *C'est une vérité à laquelle trop peu de jeunes poètes accordent leur attention, qu'il y a une matière poétique, et une autre qui ne l'est pas, qui ne le sera jamais.*

Cette proposition mériterait, sans doute, quelque développement; mais j'outrepasserais les limites dans lesquelles doit se maintenir ma réponse, si je le tentais, à présent.

Au surplus, ceux qui peuvent comprendre ont déjà compris. Et il est vain de parler pour les sourds et pour les imbéciles.

4° *Enfin que les qualités qu'ils vantent dans leur vers libre sont celles de la bonne prose, simplement.*

Flaubert aurait pu écrire:

C'était à Mégara.
Faubourg de Carthage,
Dans les jardins d'Hamilcar...

ou

> Nous étions à l'étude,
> Quand le Proviseur entra,
> Suivi d'un nouveau habillé en bourgeois,
> Et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre.
> Ceux qui dormaient se réveillèrent,
> Et chacun se leva comme surpris dans son travail.

et intituler Salambô *et* Madame Bovary, *poèmes.*

Maintenant, mon cher confrère, croyez que je goûte pleinement et à leur haute valeur cette magnifique Tragédie d'Elektre et Oreste *de Suarès, qeu le Théâtre-Français devrait bien mettre à son répertoire, le* Phocas *de Viélé-Griffin, les poèmes en vers libres de Henri de Régnier, ceux de Henry Bataille et ceux de Paul Géraldy, malgré leur forme, et que celle-ci ne m'autorisera jamais à les confondre avec le balbutiement de M. Duhamel, par exemple, qui n'a de nom dans aucune langue humaine.*

Au fond, nous chicanons toujours sur ce qui est le moins important; c'est le travers de nos français: monarchie, république, empire, vers régulier, vers libre!

En disputant, nous oublions la liberté et la poésie, l'essentiel.

Pierre Fons

Le vers libre s'est si manifestement affirmé en de nobles et belles œuvres depuis bientôt trente ans qu'il n'y a plus lieu, me semble-t-il, de dénier son droit à l'existence; nous n'en voulons pour témoignage que les maîtrises diverses des grands symbolistes, soit les odes polymorphes fortement cadencées par lesquelles MM. de Régnier et Verhaeren ont prolongé la tradition d'un La Fontaine, sinon de la Psyché de Corneille, soit les couplets, peut-être trop fluides pour nos oreilles latines, mais si souvent délicieusement aériens, de M. Francis Viélé-Griffin, soit les laisses plaintivement désaccordées d'un Laforgue, soit enfin les orchestrations indéniablement puissantes de M. René Ghil. Toutefois, admiratifs pour de telles œuvres, soyons sévères pour ceux de leurs pâles copistes qui nous servent, sous le prétexte de vers libres, maints fallacieux et indigestes macaronis, car le vers libre, cet instrument si délicat que l'on peut seulement manier sans doute après avoir approfondi la technique du vers régulier, offre une tentation trop facile; certes beaucoup qui n'avaient ni science ni âme commettaient des alexandrins; mais encore davantage l'apparente malléabilité du vers sans prosodie déterminée provoquera funestement les prosateurs

novices en mal de se croire poètes. Consolons-nous-en du moins en pensant que la Muse éternelle reconnaîtra bien les siens.

Maxime Formont

Mon opinion, puisque vous voulez bien me la demander, est très nette:

Le vers libre n'est pas un vers.

Le vers n'existe que par le rythme. Dans les deux langues classiques, c'est la quantité qui produit le rythme. Il n'en saurait être ainsi en français: la valeur prosodique des syllabes n'y apparaît pas de façon assez sensible, pour qu'il puisse résulter de la combinaison des longues et des brèves un véritable système de versification.

Reste l'accent tonique. Je n'ignore point que plus il y a d'accents dans un vers, plus celui-ci est riche et nuancé. Mais l'accent ne fait pas le vers à lui seul, — en français surtout, — à cause de sa faiblesse relative et de sa position invariable à la fin des mots.

Si donc le rythme ne procède essentiellement ni de l'accent prosodique, ni de l'accent tonique, il reste que ce soit du nombre des syllabes. La rime en français s'ajoute au rythme pour le compléter musicalement, elle est surtout, comme l'a démontré Banville, une incomparable évocatrice, parce qu'elle met, en quelque sorte, l'image ou l'idée principale en vedette, — au moins chez les bons poètes. Mais, enfin, elle peut disparaître sans que le vers soit détruit, puisqu'un vers isolé demeure quand même un vers:

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles...
Mon Dieu, vous m'avez fait puissant et solitaire.
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

Théoriquement, la rime n'est donc que de seconde nécessité. Les Italiens ont fait des verri sciolti, *c'est-à-dire des hendéca, syllabes non rimées, qui sont admirables:* Les Tombeaux *de Foscolo,* L'Amour et la Mort *de Léopardi,* Le Cinq mai *de Manzoni, etc. Chez nous, la rime est obligatoire pour enchaîner musicalement les vers, parce que notre accentuation, moins chantante que l'accentuation italienne, ne satisfait pas, à elle seule, ce besoin qu'éprouve l'oreille d'une harmonie continue.*

Voilà pourquoi je refuse de considérer comme vers ceux qui s'affranchissent du Nombre et de la Rime. Je leur accorde d'être parfois de la très belle prose dont on a eu bien tort de déranger la typographie. Ils me font aussi l'effet d'une traduction juxtalinéaire de Shelley ou de Swinburne. Enfin, ils peuvent excellemment servir à faire la blague de la poésie: les chefs-d'œuvre de Franc-Nohain l'ont démontré.

Georges Fourest.

Ce que je pense d'un vers sans rime, sans césure et sans rythme? Eh bien! mais, mon cher confrère, que pensez-vous vous-même d'une maison à qui manquent simplement le toit, les murs et les fondations? Après tout, ce serait peut-être très bien!

Jean Fraticelli

Ce que je pense du vers libre?

C'est Apollon estropié, amputé par un médecin ignorant.

Le vers libre *est un aveu d'impuissance prosodique et poétique: on* fait du vers libre *parce qu'on se juge capable d'écrire un bon vers, mais incapable d'en écrire deux!...*

Amélie Frayssinet

Vous m'avez demandé de vous donner mon opinion sur le vers libre; eh bien je vous avoue simplement que je ne l'aime pas: il me fait l'effet d'un chanteur qui a des trous dans la voix.

Marcel Fromenteau

I. Pourquoi se créa ce mouvement?

Tout simplement, parce qu'en poésie on a voulu tenter du nouveau. Mais quelque chose d'entièrement nouveau. Oh! naturellement, on y est arrivé! mais en sortant de la question, puisque ce n'était plus de la poésie qu'on nous a apporté. Si vous voulez bâtir une maison originale, comme on n'en a jamais vue, construisez une armoire, une locomotive, par exemple, et dites: c'est une maison. On avouera évidemment que c'est une maison très originale; mais on dira aussi que vous êtes fou.

Lorsqu'on a voulu du nouveau, *avait-on raison? — Je ne crois pas. Il n'était guère possible de trouver quelque chose se différenciant des quatre grands mouvements de la littérature française; parce que, fatalement, on retombait, légèrement, peut-être, mais on retombait dans du déjà vu.*

Je ne définirai pas chacune des écoles poétiques de notre histoire littéraire: Classicisme, Romantisme, Parnassisme, Symbolisme, mais je vais, en peu de mots, montrer leurs tendances.

Les classiques *subordonnèrent la sensibilité à la raison. — Vers froids et excessivement réguliers, mais monotones.*

Les Romantiques *prirent exactement le contre-pied de leurs prédécesseurs. — La sensibilité d'abord. — Le Moi. — Vers assouplis.*

Les Parnassiens *réussirent le contraire. Suppression du moi. Pas de sensibilité. — Vers plastiques.*

Les Symbolistes *tentèrent également le contraire, le contraire des Parnassiens. Comme fond, ils revinrent au romantisme; mais à un romantisme moins exubérant, moins criard. Le moi ne s'étale plus, puisque le symbole apparaît. Le vers devient plus musical, plus fluide, ses césures se déplacent au gré d'uns harmonie véritable.*

Après cela, que pouvait-on vraiment essayer, sans retourner un tant soit peu dans l'un de ces quatre genres? Rien.

C'est alors que naquit le vers libre, qui est un contre-sens absolu de la poésie; car il y a, c'est entendu, la poésie et la prose. M. Jourdain l'a dit avant moi. La poésie, c'est la poésie; la prose, c'est la prose. Le vers libre, ce n'est rien du tout.

Un morceau de musique se décompose en un certain nombre de mesures, toutes de la même durée, *qui vont former le rythme. — Un poème; en un certain nombre de vers,* tous de la même durée, *qui ont le même but. Si dans un morceau de musique à trois temps, par exemple, vous glissez des mesures où se trouveront indifféremment cinq croches: deux noires, trois blanches, etc..., vous ferez hurler votre auditoire. En poésie, ce doit être, et c'est la même chose. Les vers-libristes martyrisent l'oreille de ceux qui les écoutent.*

Le vers libre, donc, à l'origine, a existé par cette nécessité de créer un genre inconnu. Il fut entretenu, par la suite, et actuellement par l'impuissance de quelques écrivains. Certains jeunes, cependant, aujourd'hui, nous apportent, alternativement des vers réguliers et des vers libres. Ils réussissent très bien les premiers; s'ils se risquent aux seconds, c'est pour tenter de parfaire ce genre. Beaucoup de ces littérateurs sont mes amis, je tairai leurs noms. Mais s'ils savaient comme leur première manière dépasse de beaucoup la seconde, ils quitteraient ce mode qui ne vaut vraiment aucune attention d'un écrivain de talent.

II. Alors, que faire?

Faites ce que vous voudrez; mais faites des vers! Qu'ils soient classiques, romantiques, parnassiens ou symbolistes; qu'ils soient tout à la fois, mais que ce soient des vers.

Je déteste cordialement les vers classiques, mais je les préfère encore aux vers libres.

Ce qui devrait exister: Le Romantisme — où, bien que nous nous en défendions, nous revenons tous, — le Romantisme, mais mélangé de Parnassisme ou de Symbolisme, suivant la personnalité du poète.

Pierre de la Garrigue.

Si, comme l'a écrit Diderot, il faut définir les termes avant de discuter, la définition de chacun des deux termes de l'expression « vers libre » accuse toute l'impropriété de celle-ci. Il ne saurait exister de vers libre.

Pourquoi donc ceux qui, tout en y déployant fréquemment un talent que malgré tout j'admire, s'adonnent à ce genre, ne l'appellent-ils point Prose rimée, *ou* rythmée, *par exemple? Du coup, la querelle perdrait énormément de son acuité et ce simple changement de nom vaudrait à ces écrivains de nombreux suffrages de la part d'un public que leur titre actuel effarouche et indispose. Qu'importe après tout de se dire prosateur, si la poésie inspire l'œuvre et la vivifie?*

Sous le bénéfice de cette observation, dépourvue d'hostilité envers ce que l'on nomme le vers libre, mon improbation va plutôt aux licences démesurées que s'octroient bien des poètes, qui se posent pourtant comme ses adversaires déclarés: licences d'hiatus, de quantité syllabique, d'absence systématique de césure, licences même et surtout de rimes. Corneille, Molière, Racine, Chénier, Hugo, Lamartine et Musset, pour ne citer que ceux-là ont trop glorieusement établi les règles du mètre pour que nous approuvions un dérèglement qui, poussé par lui-même jusqu'au pire abus, détruirait la belle unité de la poésie française.

Sans doute, heureuse trouvaille, certain disloquement *de l'alexandrin produit parfois une délicate harmonie. Mais, est-ce motif pour proscrire ou même critiquer l'antique césure? S'imagine-t-on, cadencés suivant le mode nouveau, les chefs-d'œuvre de notre langue? Quant aux autres libertés dont un court poème peut ne point se trop ressentir, mais qui, dans les ouvrages de longue haleine, donnent une impression pénible, il semble qu'elles dérivent, sinon de la faiblesse, du moins de la hâte de l'auteur. Peignez l'âme ou le cœur, ô poètes, chantez ou l'homme ou la nature, ou la vie ou la mort, mais n'oubliez point que, sans l'étude et sans l'effort, vous ne donnerez point à vos contemporains, moins encore à la postérité, la pleine mesure de votre talent, voire de votre génie.*

J. Galzy

Vous voulez bien me demander ce que je pense du vers libre; mais pour vous répondre, il faudrait savoir de quelle espèce de vers libre il est question: et il y en a tant!

Si ce n'est qu'une façon de m'interroger sur la valeur actuelle *de la prosodie classique, je me permettrai de vous renvoyer à de meilleurs*

juges que moi. Pour parler sur ces questions d'une manière profitable, il faut sans aucun doute être bien plus philologue que poète ou, si vous préférez, autant poète que philologue. Savoir exactement à quel état de prononciation se rapportaient les fameuses règles, décider ensuite si elles peuvent et doivent s'appliquer à une langue que près de trois siècles d'évolution ont transformée, appartiendrait bien plus qu'à moi, soit à M. Brunot, qui est le guide le plus autorisé en matière de phonétique, soit à M. Rémy de Gourmont, qui joint une érudition sûre à une des intelligences les plus remarquables de notre temps. Pourtant un petit travail, à la portée de tous, ne manquerait peut-être pas d'intérêt : ce serait une statistique qui, en l'occurrence, pourrait être très probante. Il suffirait de donner la liste des grands *poètes des 25 ou 30 dernières années et de savoir combien d'entre eux ont strictement respecté la prosodie classique et combien d'autres l'ont modifiée ou abandonnée.*

Il en résulterait je crois bien, cette constatation : tous les grands poètes ont eu besoin de se faire un vers à eux, soit qu'ils aient rusé avec les règles, soit qu'ils les aient rejetées ou tout simplement rajeunies.

Et, sans parler de contemporains, vous verriez même, Monsieur, qu'à y regarder de près, Racine n'a pas très exactement suivi les préceptes de Boileau, car les accents secondaires de ses alexandrins sont des plus révolutionnaires, et je n'ai pas besoin de vous dire que Malherbe eût impitoyablement honni Hugo.

Je pense donc qu'il faut en prendre son parti (c'est d'ailleurs une résignation qui n'a rien d'amer) et qu'il nous faut bien humblement reconnaître qu'il n'y a pas de règle pour le génie.

Ernest Gaubert

Les prosodies sont comme les morales. Elles changent ou du moins elles évoluent. J'admire les vers libres d'un Verhaeren, d'un H. de Régnier et d'un Viélé-Griffin. Le vers du dix-septième siècle ne s'adaptait guère au lyrisme. Les romantiques ont dû l'assouplir pour s'en servir. D'ailleurs le tempérament français n'est pas vraiment lyrique et le vers classique lui suffira. L'esprit français est trop précis, trop clarifié et trop « clarificateur », comme on dit au pays des vignes, pour accepter le vers libre. Je ne sais pas s'il faut l'en louer ! Ce qui compte en poésie, c'est le rythme.

Henry Gauthier-Villars (Willy).

Un jeune critique écrivait récemment dans une grande revue : « Il n'est plus à démontrer que le vers régulier est beaucoup plus facile

que le vers libre, de sorte que repousser celui-ci équivaut presque à signer un aveu d'incapacité ». Je crois, au contraire, que cette démonstration ne manquerait pas d'intérêt, même pour qui connaît les Directions *de M. Ghéon. Personnellement, j'ai peine à croire que Mme la comtesse de Noailles et M. Fernand Mazade se soient presque avoués incapables en se refusant à faire des vers libres, et que Charles Van Lerberghe et M. Henri de Régnier aient tout à coup reconnu leur quasi-impuissance en se décidant à répudier le « genre » prôné, il y a un quart de siècle, par Jean Moréas, après M. Gustave Kahn, inaugurateur.*

Le jeune critique de la jeune revue exagérait la facilité du vers régulier et la difficulté du vers libre. Au demeurant- est-il des vers faciles et des vers difficiles? Et, d'ailleurs, que les vers aient été difficiles à composer ou qu'ils aient été faciles, qu'importe? Reconnaissons avec Alceste que le temps de la composition n'a aucune conséquence. Et reconnaissons aussi, reconnaissons surtout, au risque de contrister l'excellent Jean Royère, que nous sommes maintenant — et pour quelques bons lustres — en pleine renaissance des formes traditionnelles de la prosodie française: formes revivifiées, déroidies par quelques-uns des poètes que j'ai nommés plus haut (MM. Henri de Régnier, Fernand Mazade, Mme de Noailles) et par quelques autres (Henry Muchart, Jean-Marc Bernard, Jean-Louis Vaudoyer).

Paul Géraldy

Il y a quelques années, j'aurais répondu à votre question avec passion. Aujourd'hui, à vingt-huit ans, outre que j'ai passé l'âge des certitudes, j'ai beaucoup perdu de ma foi dans l'opportunité de rythmes et de cadences établis. Le vers ne m'apparaît plus guère que comme un jeu assez primitif de l'esprit. J'aime la prose.

Je vous dirai néanmoins qu'à mon avis des sensibilités un peu nouvelles ont le droit d'exiger des modes d'expression un peu neufs. Toutes les formules s'usent. Toutes les lois se démodent. Et puis, à mesure qu'on va vers plus d'intelligence, on sacrifie plus volontiers la musique des mots à leur valeur expressive (1). *La pensée devient plus exclusive, plus impérative. La forme doit de plus en plus s'assouplir et lui obéir.*

Nous avons bien vu, depuis un siècle, le vers cheminer vers une forme plus souple, plus déliée. Quelques poètes se sont un jour avisés de précipiter cette marche en avant. Ils ont naturellement dépassé le

(1) *Il y aurait beaucoup à dire, en remontant aux origines d'un vieux mariage, sur ce divorce inévitable de la pensée et de la musique, mais cela m'entrainerait bien loin !*

but. Leurs rythmes, libérés trop vite et sans prudence, ont bientôt cessé de nous être perceptibles. Automatiquement un parti réactionnaire devait se former, ce qui fut fait. Et, comme toujours, la vérité demeure entre les deux camps.

On remarque bien que la Vérité n'est pas tout à fait immuable et qu'elle se déplace dans un sens, celui du parti avancé. Mais elle le fait avec une sage lenteur. Quoi qu'il en soit, en cette matière, le rôle des poètes, qui ne doivent se soucier que d'être sincères, est de suivre la vérité, et non de l'entraîner. Il y a au fond de chacun d'eux une sorte de génie intérieur qui se chargera, sans même qu'ils y prennent garde, de leur forger des rythmes adaptés en révisant doucement les vieux codes. Leurs œuvres seules, et non leurs manifestes, décrèteront l'avènement de libertés nouvelles et la déchéance de règles désuètes. Que les poètes ne se mêlent donc que de faire leurs poèmes. Le reste ne les regarde pas.

Un mot encore.

En se libérant petit à petit, en faisant éclater ses moules, le vers, insensiblement, se rapproche de la prose, avec laquelle il semble bien qu'il doive finir par se confondre. Nous irions donc vers sa fin? Voilà qui semble donner raison aux conservateurs rigoureux des formules traditionnelles.

Pourtant il me paraît bien évident que les vieux rythmes, prévus. invariables et monotones, sont devenus absolument insupportables. Les poètes ne se trouveront-ils donc pas bientôt enfermés entre les deux alternatives de ce dilemme: écrire d'ennuyeux vers ou bien écrire en prose? Pour moi je les inciterai d'un cœur léger à prendre le second parti, sûr d'avance que la Poésie n'y perdra rien. La prose n'est en somme que le plus libre des vers libres... Aussi bien, le titre de poète commençait à devenir bien difficile à porter...

Pierre Germain

Le vers amorphe n'existe pas. Je demande à un littérateur sincère et impartial de me citer un seul chef d'œuvre en vers amorphes, comparable à nos chefs-d'œuvre classiques? Il ne le pourra pas.

Pierre Grasset

Le vers libre?... *Il y a de bons vers libres et il y en a de mauvais, et même de poncifs. Et ces derniers ne sont pas plus insupportables que de mauvais ou poncifs hexamètres... Il n'est pas plus facile de faire un bon vers libre qu'un bon hexamètre. La coupe de la phrase en un nombre déterminé de pieds et le relai de la rime à une place prévue, qui sont si faciles à réaliser, ne confèrent en rien la Poésie:*

pensez aux vers des collégiens et des garçons d'honneur... Le vers régulier et le vers libre sont des instruments de musique: les uns savent s'en servir, les autres pas.

En littérature, les doctrines ne comptent pas; il n'y a que des hommes... Les doctrines sont intéressantes en cela seulement qu'elles formulent une sensibilité, qu'elles expriment la manière dont a réagi cette sensibilité sur son temps et sur le temps précédent... De ce point de vue historique, *le vers libre a été nécessaire puisqu'il a été: il est un fait, il est un moment de la Littérature française... Mais que deviendra-t-il? n'aura-t-il servi qu'à assouplir le corset trop strict de la Poésie? N'aura-t-il servi qu'à rendre possible, par réaction, une libre et joyeuse acceptation de la discipline du vers régulier? Ou bien, ayant déjà donné des richesses nouvelles, le vers libre en donnera-t-il d'insoupçonnées?... Je n'en sais rien. Gardons-nous des prophéties. Vous savez que Montaigne disait: « Les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, qu'on en quittera l'usage ».*

Mais en attendant que nos petits-neveux répondent à notre question, faut-il combattre le vers libre ou le défendre? Besogne l'une et l'autre inutile. Chaque artiste n'accepte d'autre contrainte que celle qu'il se donne.

Bref, le profit de la très intéressante enquête de la Terre Latine *sera dans la contribution que vous apporterez à l'é*tude historique du vers libre.

Fernand Gregh

Voici ma réponse: liberté *pour tous,* même *de faire des vers réguliers.*

Charles Guéret

Il y a donc une question du vers libre?

Le vers français n'a-t-il pas toujours eu des ailes larges ouvertes?

Quant à ce je ne sais quoi auquel vous voulez précisément faire allusion, il n'a pas nui, ce me semble, à toute poésie.

Mais alors ne parlons pas de vers, tout en n'égratignant pas trop l'illusion de ces Don Quichotte qui se croient des libérateurs.

Bien à vous,

Edmond Haraucourt

Le vers libre? On lui doit des chefs-d'œuvre, et plus encore. peut-être, qu'au vers alexandrin: ça s'appelle Stello, *les* Oraisons funèbres,

Salammbô, *combien d'autres. En somme, toutes les belles pages de prose.*

Ferdinand Hérold (interview de Pierre Jalabert).

L'opinion de M. Ferdinand Hérold est qu'il faut être très éclectique *en matière littéraire.*

Le vers libre a eu sa remarquable utilité, en ce sens qu'il a contribué puissamment à assouplir l'alexandrin, par exemple si rigide, monotone et sec à la fin du XVIIIe *siècle, chez un Marie-Joseph Chénier, notamment.*

Car les essais de vers-librisme ne datent pas seulement d'une trentaine d'années. Antoine de Baïf, l'un des principaux poètes de la Pléiade, tenta de remplacer les vers rimés par des vers métriques à la façon des Anciens: *ce fut là une recherche très intéressante.*

Quoiqu'il en soit, peu importe l'outil si l'ouvrier est habile! *Il existe d'admirables poèmes en vers libres d'Henri de Régnier, Jules Laforgue, Gustave Kahn, etc...*

La seule chose ESSENTIELLE *est qu'il vaut mieux faire de beaux vers libres que de mauvais alexandrins, et réciproquement.*

Quant aux vers dits réguliers, M. Hérold estime que les poètes qui s'y consacrent exclusivement doivent se soumettre à toutes les rigueurs prosodiques *qu'ils exigent, et cela sans demi-mesures, ni licences, à la façon absolue d'un Banville ou d'un Hugo.*

Pierre Jalabert.

Ce que je pense du vers libre?

*Je pense du vers libre, à quelques exceptions près, ce que je pense de l'*orphisme, *du cubisme* ou du *futurisme. Il est l'outil des impuissants.*

Certes! Il est beau de tenter des routes nouvelles, de chercher à créer des rythmes aussi souples qu'originaux, mais vouloir saper sans pitié le vers quatre fois séculaire, le pur, le large vers français que tant de glorieux artistes ont su faire vibrer, avec quel doigté merveilleux, me semble une folle hérésie.

Ils oublient ces hardis novateurs que l'Art — musique, peinture, architecture, sculpture ou poésie — doit obéir à un code intangible, à des règles d'une immuable fixité; *que sans elles, il ne peut y avoir* d'œuvre, *mais que désordre et qu'anarchie.*

J'admets parfaitement qu'il y a eu quelques beaux poèmes (?) *en vers libres: mais ce fut là une très rare exception; à combien de mauvais disciples, en revanche, ils donnèrent naissance!*

Les romantiques, qui furent des révolutionnaires, s'il en ont assoupli la forme, ont respecté le principe même du vers: et c'est à leur éloge!

Depuis Ronsard et la Pleiade, que d'essais de vers-librisme, d'ailleurs avortés: au XVI*e siècle, Ant. de Baïf et ses vers métriques (dactyles et spondées); au* XVIII*e, La Mothe et ses vers blancs, si détestables et si plats; jusqu'à Voltaire lui-même qui s'offrit aussi sa petite révolution; d'ailleurs pas plus heureuse que les autres.*

Quoi qu'il en soit, un poète de race vraiment française pense *presque toujours* en vers réguliers. *L'émotion poétique se présente à son esprit généralement sous forme d'*alexandrins; *le vers jaillit en lui, spontanément, casqué, armé de pied en cap, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Est-ce instinct, loi atavique, peu importe! mais c'est un fait.*

En tout cas, il est bon de noter que la plupart des promoteurs du vers libre au XIX*e siècle ne sont pas de race purement française, mais Belges, Russes, Anglais, Américains, etc...* VOILA DÉJA UNE RAISON POUR CONDAMNER LEUR TENTATIVE. *Deuxièmement, les poètes qui jadis furent les illustrateurs les plus autorisés du vers libre:* H. de Régnier, Moréas, Verhaeren, *sont revenus dans leurs dernières œuvres à la plus pure tradition romantique, voire parnassienne.*

Et puis, pourquoi ne pas s'exprimer en prose, quand le vers régulier offre à l'artiste de trop insurmontables difficultés? Ce n'est pas un déshonneur d'écrire en prose! la prose a son rythme infini, très souple, très chantant, et notre littérature compte de très grands poètes en prose: Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, *le* Lamartine *de Graziella,* Pierre Loti.

Aussi faudrait-il une fois pour toutes établir une distinction: délimiter, *comme pour les vins. Auraient seuls droit au titre de poètes,* et ce serait justice, *les fidèles du vers régulier (bien entendu à condition qu'ils aient du talent:* ceci a priori)*: quant aux vers-libristes, aux philologues de les qualifier; mais il est toutefois devenu insupportable d'entendre désigner sous le nom de « poètes » des aligneurs de rythmes caoutchoutiques, élastiques et invertébrés, dénués d'inspiration, qui n'ont rien de commun avec la Poésie, et que guide seule une fantaisie personnelle, trop souvent, hélas! absurde, aveugle ou débridée.*

Jean Kerhor

Quand j'étais petit, on m'a appris — qu'autrefois — place de la Bastille, on avait proclamé TOUTES *les libertés.*

Depuis que je suis grand, je ne me suis pas souvent aperçu que cette proclamation ait été suivie d'effet.

Mais j'ai reconnu que cela était juste.

La liberté: c'est le soir du 14 *juillet, le dévergondage, c'est l'allure extravagante, la coupure des mots, la dislocation des phrases, la langue inharmonieuse, c'est la danse sur quatre, six, huit pieds.*

C'est le vers libre.

Marius Labarre

Il y a deux sortes de vers-libristes: les sincères *et les* impuissants:

Les premiers n'ont abandonné la Poésie traditionnelle qu'en raison des tristes abus imputables aux dictionnaires de rimes et dans le seul but de rénover les vieilles formes, oubliant que, dans l'art comme dans l'industrie, c'est l'artisan qui rénove et non la matière à lui transmise; en dépit de cette erreur fondamentale, on ne peut, sans parti-pris, refuser à quelques-uns ce sens du nombre et de la mesure si rarement constaté chez ceux qui pratiquent la prose selon les règles.

Les autres n'ont pas droit à notre estime littéraire et ceux-là sont des béotiens qui décorent du titre de poète *tels empileurs de lignes inégales notoirement incapables d'édifier une vraie strophe.*

Gaston Laynevèze

Dans La Fontaine et dans Musset, j'aime le vers libre souple et harmonieux, et dont la fantaisie charmante se déroule selon une discipline cadencée et dans les limites de ce précieux garde-fou, la rime. Mais sans elle, sans la mesure du nombre, sans le rythme, il ne peut être question de vers, et encore moins de la Poésie, qui doit à la symétrie et à l'harmonie nécessaires, d'être ce qu'elle est, et ce qu'elle doit être, « peinture qui se meut et musique qui pense ».

Marcel Lebarbier (*Paris-Journal* du 30 janvier).

A « LA TERRE LATINE »,

« *Vers libre* »*: le terme est consacré; il faut le regretter, car le* « *vers libre* »*, affranchi des contraintes extérieures, c'est-à-dire des règles passivement admises, des rythmes passe-partout et des prosodies traditionnelles, n'est pas un vers sans disciplines: ces disciplines, le poète — le vrai poète — doit pouvoir les trouver en lui-même.*

Je sais bien tout ce qu'on raconte: c'est aux formes traditionnelles, à ces formes contre lesquelles nous nous insurgeons que la littérature française doit ses plus immortels chefs-d'œuvre... Mais il n'a jamais été question de renier ni Ronsard, ni Racine, ni La Fontaine, ni Victor

Hugo (quant à Sully-Prudhomme, je laisse très volontiers ce plat rimeur à M. Joseph Cahn). Qu'ils aient usé du vers classique ou — premier accroc à la sacro-sainte tradition, première étape vers la prosodie nouvelle — du vers romantique, fort bien! Mais les temps sont changés. Notre époque est celle des usines, des machines, du mouvement, et le « vers libre » est le seul qui puisse lui convenir, car il est le dynamique *par excellence: à l'heure qu'il est, le vers traditionnel est un anachronisme.*

Jean Lebrau

L'avenir du vers libre, car je crois à cet avenir, n'implique pas la faillite de l'alexandrin. Si l'alexandrin semble aujourd'hui désuet, monotone, c'est que depuis le divin Moréas la lyre dort, dont il frôlait les cordes de ses doigts inspirés. Je ne puis mieux comparer l'alexandrin en poésie, qu'au piano en musique; c'est l'instrument le plus facile, mais encore faut-il être musicien.

L'abeille butine n'importe quelle fleur, pourvu qu'elle y trouve du nectar; faisons comme elle.

Sébastien-Charles Leconte.

Pour comprendre une question, pour la résoudre, il n'est rien de tel que la diviser.

Celle-ci se démembre aisément en deux branches:

1° Le vers régulier est-il tellement usé par des siècles de travail qu'il ne puisse plus donner de nouveaux effets?

Il est manifeste que le vers régulier a trop servi, qu'il ne rend plus, qu'il ne peut être renouvelé que par un effort presque fabuleux, qu'il est très difficile, sinon impossible, de faire donner à cet instrument fatigué, un son nouveau.

Ainsi parle l'Avocat du Diable, et le Diable a toujours raison, dans les choses humaines.

Mais... le vers régulier est trop beau pour que nous le renoncions. Nous ne renierons pas nos autels. Plus difficile sera sa mise en œuvre, plus ardue sera la tâche, plus rigoureux le service, nous lui garderons cette « sombre fidélité pour les choses tombées » qui est « notre force, notre joie et notre pilier d'airain ».

2° Est-il interdit de chercher, par le vers libre, des effets nouveaux, et à la prosodie des formes nouvelles?

Il est de toute évidence que cette recherche est permise, qu'elle est louable, qu'elle est nécessaire, bien qu'elle ne puisse sauver notre poésie de la décadence et de la mort fatales.

Attendons le résultat de cette alchimie désespérée. Il faut encourager

les bons travailleurs. Jusqu'à ce jour, le grand œuvre a produit, dans l'antre de ses Cangliostro, un peu plus, beaucoup plus de fumée que d'or... Mais ne soyons pas trop exigeants. En fait d'enfant,

> Qu'il soit boiteux, bossu, borgne ou paralytique,
> C'est déjà bien joli lorsqu'on en a fait un.

Georges Leconte.

Ce que je cherche avant tout dans un poème, c'est une sensibilité neuve et vive, des images originales et saisissantes, une pensée haute, une émotion humaine.

La question de technique est pour moi très secondaire.

J'aime les poètes. La mathématique des simples versificateurs m'ennuie.

Comme je préfère une pièce en vers libres, dont les rythmes nuancés s'adaptent souplement à toutes les nuances de l'idée ou du sentiment, à quelque pièce froidement et banalement correcte où il n'y a rien qu'une succession grandiloquente et monotone de sonorités prévues!

Empressons-nous d'ajouter: à la condition tout de même que ces vers libres ne soient pas dénués de tout rythme et de toute espèce de rime.

C'est vous dire que les poèmes les plus aimés sont pour moi ceux qui, traditionnels, mais souples, divers, vivants, en parfaite harmonie avec la pensée et avec l'émotion d'où ils sont nés, nous révèlent une sensibilité personnelle.

Alfred Leroux

Le vers doit-il être libre? Je ne crois pas pouvoir m'inspirer mieux pour répondre qu'en me référant à notre devise nationale: Liberté, Egalité, Fraternité. Oui, le vers doit être libre..., mais comme les Français; il doit aussi être de mesure égale, c'est-à-dire constante; et de même que deux fils du même homme décèlent une fraternité plus proche, selon qu'ils se ressemblent davantage, mieux les rimes concordent mieux elles se formulent pareilles, plus elles m'apparaissent comme des rimes vraiment fraternelles et dignes de la poésie française.

Jeanne Leuba

J'admets et j'aime le vers libre quand il se borne à la tolérance de l'hiatus, des muettes sans élision, des rimes auditives, des alternances impaires; quand sa plus vive audace consiste à ne point entrecroiser

régulièrement des terminaisons féminines et masculines, voire à rendre — mais avec tant de judicieuse prudence! — un effet plus saisissant par l'artifice de quelque mètre brusquement différent.

Mais quant cette musicale dissonance ne se résout plus en cadence parfaite; quand elle éclate sans cesse et, par cela même, hors de propos; quand la césure et la rime sont reniées; quand la longueur et la forme des poèmes ne sont plus appropriées à leur sujet, alors je déteste le vers libre. La poésie devient par lui un tumulte étrange, une symphonie futuriste où rien ne subsiste de son charme pur et puissant. Lire des vers doit être un repos. Ils doivent produire en nous la détente, l'apaisement enchanté d'une belle et grave mélodie.

Il leur faut donc avant tout un rythme perpétuel, égal et balancé comme les grands rythmes de la nature, un rythme dont l'obsession même provoque une sorte de vertige divin.

Et seules doivent tomber, pour libérer totalement la pensée moderne, les infimes barrières qui forçaient les poètes d'autrefois à l'horreur de la cheville et à la confection des distiques en bouche-trous.

Jean Loinais

Certains poèmes écrits en « vers libres » m'ont charmé bien autrement que certaines « rimailles » qui selon l'expression de l'auteur de Namouna *s'en allaient sagement*

... deux par deux
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,

c'est que les premiers étaient de la vraie Poésie... en prose; et les autres du plus banal prosaïsme... en vers.

Je ne comprends pas qu'on donne le nom de « vers libres » à la forme chère à certains: ce peut être de la Poésie, ce ne saurait être des vers.. Que ce besoin d'aller à la ligne soit justifié après un mot, ou après plusieurs: d'accord! ce n'est après tout qu'une nouveauté typographique (rien d'autre) de la catégorie des signes de ponctuation et nécessaire, sans doute, pour indiquer un temps d'arrêt dans la déclamation; mais pourquoi baptiser cela « vers ». J'aimerais mieux pour cette chose nouvelle un mot nouveau: le mot « laisse » employé, je crois, par Paul Claudel. Laissons le mot « vers » à ce que l'Académie et Littré définissent: « assemblage de mots mesurés et cadencés selon certaines règles fixes et déterminées ».

Résumons: un « vers » restera ce qu'il a toujours désigné: une « laisse » ce qu'on appelle vers libre, et je garderais l'épithète de « vers libres » pour des pièces comme certaines fables et certains

contes de La Fontaine et comme La Belle Eveillée *de Franc-Nohain* (Rev. de Paris, 15 *nov.* 1903).

Louis Marsolleau.

Je n'ai qu'une opinion sur le vers libre, et qui est simple: le vers libre n'est pas un vers.

Gabriel Maurière

Le vers libre? Il faudrait le permettre aux très bons poètes et l'interdire aux médiocres, à ceux qui ne sont pas encore maîtres de leur art. Et en écrivant ceci, je suis bien sûr qu'aucun poète n'hésitera à l'employer.

Fernand Mazade.

Avant la mort de Verlaine, les vers libres se définissaient des vers de différentes mesures. *C'est dire qu'ils étaient des vers. Mais, depuis quatre ou cinq lustres, on a pris l'habitude d'appeler* vers libres *des assemblages de mots sans mesure, et souvent sans rimes d'ailleurs, et parfois même sans poésie. Habitude fâcheuse, mais dont il ne faut point trop s'étonner, car nous vivons à une époque où bien des personnes ignorent la convenance exacte de l'expression avec la chose à exprimer.*

Si nous chérissons l'ordre et l'harmonie, nous aimons plus que tout la beauté; et, par miracle, celle-ci peut s'avérer irrégulière. Le nez de Roxelane passait pour délicieux. J'admire le Marsyas, *l'*Homme et la Sirène, *le* Vase, *de M. Henri de Régnier.*

Louons les véritables vers libres: La Fontaine et Racine nous en ont donné d'immortels. Agréons les vers irréguliers quand c'est la fantaisie d'un grand poète qui nous les offre.

Les vers amorphes? Oh! ne soyons sévères pour nuls poètes, sauf pour nous.

Henri Mazel

Que le vers soit libre ou pas libre, la chose vraiment est secondaire. Ce qui importe, c'est que le vers soit poétique.

Or il est incontestable qu'une sorte de poésie très haute et à l'époque très originale, s'est exprimée dans le vers libre symboliste, et ceci suffit à légitimer cette forme littéraire.

Mais que le vers libre des poètes symbolistes présente des inconvénients, c'est non moins certain. Le principal, à mes yeux, serait de

pousser de médiocres écrivains à se servir d'une prosodie qu'ils croient facile et qui est au fond très délicate et très décevante, ce qui leur fait commettre d'abominables poèmes, alors que soutenus, contenus et maintenus par la technique traditionnelle, ils eussent écrit des œuvres honorables. Maintenant, en poésie, y a-t-il une différence bien profonde entre l'abominable et l'honorable?...

J'ajoute que le vers libre de Viélé-Griffin et d'Henri de Régnier ne se trouve bien à sa place que dans la grande laisse *sinueuse et flottante; dès que la poésie se rapproche des formes traditionnelles, le vers classique s'impose, et tout déhanchement de rythme sonne faux.*

Mais même dans le vers classique je serais assez disposé à prendre pour programme: toute licence sauf contre le rythme, et par conséquent à permettre de terribles hardiesses pour la rime. Peut-être même est-il regrettable que l'usage des vers blancs ne se soit pas plus répandu. Renouvier a eu parfaitement raison de traduire Lucrèce en vers sans rimes.

A ce propos, comme il est fâcheux qu'au théâtre on n'ait pas plus souvent essayé d'autre forme que l'alexandrin classique, soit le vers alterné de Tancrède, *soit le vers entrelacé de* La Coupe et les lèvres, *soit à plus forte raison le vers souple d'*Amphytrion, *qui était, jusqu'à l'avènement des symbolistes, le seul « vers libre » que connût notre littérature. Comment se fait-il que tant de contemporains s'obstinent à atteler deux à deux les lourds et opiniâtres bovidés de notre vétuste tragédie quand ils pourraient, comme a fait Henri Dorgel, par exemple, dans ses* Farces antiques, *faire sautiller si allègrement le vieux vers gaulois de La Fontaine et de Molière?*

Louis Moreau, secrétaire de la Rédaction de la *Revue Septentrionale*.

Je crois que toute la question réside dans ce fait que le mot « vers », — défini strictement par des siècles de pratique, — est appliqué improprement à des œuvres qui ne sont pas des vers. Mais, sans doute, tient-on à ce mots « vers », parce qu'on lui prête quelque prestige comme à une forme de la perfection.

Quant à la valeur respective des deux formes: celle improprement appelée « vers libre », et puis le « vers » tout court, il me semble voir, d'un côté, un simple croquis de recherche, intéressant comme impressions et comme préparation, et de l'autre une œuvre achevée et définitive. Mais, est-ce que le même thème, ébauché, en vers libres, ne prendra pas un relief définitif s'il est vraiment buriné en « vers? » Eh bien! feuilletez par exemple ceux-là mêmes qui ont usé des deux

formes: Verlaine, Mallarmé, Verhaeren, et... H. de Régnier; ils vous fourniront des comparaisons concluantes...

J.-F. Louis Merlet

J'estime que le vers libre a permis à certains poètes tels que Verhaeren, Bataille, Jammes, de Régnier, de traduire plus harmonieusement des idées, des sentiments et d'exprimer par des images multiples leur pensée et leur idéal.

Le vers classique et son cadre uniforme, malgré la variété de la métrique, bridait souvent les meilleures inspirations.

Cela seul suffirait à ne pas condamner le vers libre.

Je crois aussi qu'il y a des bons et des mauvais poètes, quelle que soit leur manière. Et les mots, les verbes, les phrases portent en eux leur mystère et leur musique. En dehors de toute règle, ils peuvent chanter. Et la poésie est là uniquement...

Pierre Mille, dans *La Dépêche* de Toulouse.

Une « jeune » revue qui s'appelle la Terre Latine *et que connaissent bien, si je ne me trompe, les lettrés du pays d'oc. vient d'instituer une enquête sur le « vers libre ». Ce n'est certes pas la première! Mais je ne regrette point celle-ci: elle me prouve que le vers libre, ce vers libre dont Moréas disait jadis, de sa belle voix, « qu'il n'aurait pas d'autres limites que les limites de la respiration humaine », n'est pas encore tout à fait défunt, comme je le craignais: car, pour parler comme le Micawber de* David Copperfield, *il fut le rêve de ma jeunesse, et il ne me déplairait point qu'il continuât d'être l'espoir trompeur de mon âge mûr.*

Mais pourtant je ne puis guère me le dissimuler, il ne se porte pas bien. Non seulement la plupart des poètes de la génération qui vient affectent de se soumettre aux vieilles règles, aux disciplines classiques, mais les plus illustres vers-libristes de la génération précédente, Moréas, Henri de Régnier, avaient donné l'exemple de la défection. Ce n'est point la question de savoir s'il y a plus de talent. plus de poésie, dans les Stances *que dans le* Pèlerin Passionné, *mais il est bien certain que les* Stances *paraissent, en quelque sorte, faire amende honorable pour le* Pèlerin. *Et que reste-t-il, dans le Régnier d'aujourd'hui, si rigoureusement parnassien, de celui qui écrivait:*

En allant vers la ville où l'on chante aux terrasses,
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,

Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en allaient à la fontaine
Qui s'en allaient à perdre haleine,
Et nous avons passé !

Où est-il, ce Régnier-là? Mais où sont les neiges d'antan! Et cela me fait un peu de peine. Il y avait dans ces vers « libres » une musique si subtile et si délicate, une fraîcheur si neuve: est-il écrit au livre du destin, que je n'en lirai plus jamais d'autres, ne serait-il pas injuste que jamais il n'y en eût plus d'autres? Pauvre vers libre que j'ai vu envahir, il y a vingt ans, tous les recueils, avec une juvénile et glorieuse insolence, est-il vrai que tu n'aurais été qu'une « maladie » dans l'histoire de notre littérature? Voilà sans doute que je deviens un vieux bonhomme, puisque j'aime encore, il faut bien que je l'avoue, cette maladie.

J'entends bien tout ce qu'on vient me dire, et tout ce que m'écrit, à ce sujet, Jo Ginestou: « Qui dit vers dit rythme et rime. Qui dit rythme dit mesure. Qui dit mesure dit cadence. Qui dit cadence dit espaces de temps réguliers et fixes. Or, le vers libre n'a ni rime, ni mesure, ni cadence: ce n'est pas un vers, c'est un invertébré ».

Eh bien! voilà: je ne crois pas que le vers libre, soit « nécessairement », un invertébré. Un naturaliste répondrait même, continuant la comparaison, que toutes les espèces de vertébrés n'ont pas le même nombre de vertèbres, ce qui ne les empêche pas d'être, tout de même, des vertébrés! Mais je vais aller plus loin: bien avant l'apparition du vers libre chez nos poètes contemporains on n'entendait plus que des vers libres à la Comédie-Française: chez M. Claretie, oui Monsieur! En d'autres termes, pour remédier à la monotonie du vers classique, nos célèbres professeurs du Conservatoire — ce fut à peu près à cette époque déjà lointaine qu'on prit l'habitude de les décorer, et ça valait bien ça! — s'ingénièrent à escamoter les syllabes muettes, à glisser sur les césures, à digérer les rimes... Allez à la Comédie-Française, je vous en supplie, allez à la Comédie-Française: vous n'y entendrez plus guère que des vers faux, manifestement et volontairement faux! Je fais exception pour le bon Silvain, qui a conservé, je ne sais trop comment ni pourquoi, le souci du rythme.

Vous me répondrez que des vers faux ne sont pas des vers libres, que c'est même le contraire. D'accord, mais je vous ferai remarquer qu'ainsi vous êtes forcé de reconnaître que le vers libre n'est pas invertébré. Et j'ajoute qu'il est né d'un souci fort analogue, mais qui s'exprime par des moyens plus légitimes, à celui des acteurs de la Comédie-Française: celui d'assouplir la strophe. Réaction inévitable après les rigidités de la formule parnassienne. Et, en somme, du moment que les

vers ne se chantent plus, *il n'y a aucune bonne raison pour ne pas les affranchir. Je devrais dire, pour être plus exact, « ne se chantent plus sur des airs toujours les mêmes », des espèces de ponts-neufs. Même le vers de nos tragédies classiques s'est bien longtemps déclamé sur une sorte de mélopée traditionnelle, à l'inverse de ce que font les acteurs de nos jours, qui s'efforcent tant qu'ils peuvent pour qu'il ressemble à de la prose.*

Mais le vers libre a un grave défaut, c'est qu'il n'admet pas la médiocrité. Il faut être un musicien particulièrement doué, et non seulement doué mais érudit, cultivé, en possession de toutes les ressources de la langue et du vocabulaire, pour s'en servir. On ne devrait, j'ose le suggérer. le permettre qu'aux poètes qui auraient fait auparavant la preuve qu'ils se sont parfaitement rendu maîtres de l'autre — appelons cet autre « le vers serf », si vous voulez. Cela étant pratiquement impossible, le vers libre est devenu le détestable instrument d'une bande sinistre d'imbéciles dont le moindre défaut est de n'avoir pas d'oreille: et il a mérité dès lors, et au-delà, tout le mal qu'aujourd'hui l'on commence à dire de lui. On pourrait faire la même observation pour la peinture, où la suppression des règles de la grammaire, du dessin, des techniques traditionnelles, a permis à quelques tempéraments généreux de se manifester, puis écrase aujourd'hui ces talents réels bien qu'incomplets et surtout inégaux (Césanne par exemple) sous l'invasion d'une sombre et attristante masse de galfâtres. On m'affirme qu'il en est également ainsi dans le domaine de la musique: mais ici ma compétence s'arrête... si tant est que je possède aucune compétence.

En résumé, le vers libre comporte tous les inconvénients de la liberté. Au moment où les inconvénients dépassent les avantages. les grenouilles demandent un roi. C'est bien naturel. Mais il est possible, il est souhaitable, que l'équilibre finisse par se faire. Les défenseurs actuels du vers libre plaident plus ou moins timidement la cause d'une strophe libre et indéterminée se rapprochant de celle de La Fontaine, c'est-à-dire où tous les vers devraient posséder leur césure et leur musique individuelles et classiques. J'irais volontiers plus loin. Y a-t-il des motifs exclusifs d'arrêter la longueur de notre vers français à l'alexandrin? Verlaine nous a fait sentir l'harmonie des vers de treize et de onze pieds. Mais oui, il y a du charme dans l'impair! Et s'il est des versificateurs que la nouveauté des recherches prosodiques intéressent, je leur recommande le vers de quinze pieds, après césure après le septième: ils en tireront peut-être des effets semblables à ceux que donne le grand vers « royal » dont Tennyson et Kipling ont si bien su se servir en anglais. En mêlant ces sonorités très larges, un peu

sourdes, oratoires, à celles de vers plus légers, on obtiendrait, je crois, des harmonies qui ne seraient pas à dédaigner.

Mais après tout qu'importe l'outil: l'essentiel est d'être poète. Sinon, même avec le gabarit classique... J'ai souvenir qu'aux temps périmés des environs de ma vingtième année, j'ai connu, au sens biblique du mot — Seigneur, pardonnez-moi! — une jeune personne dont les mains adroites s'employaient tous les jours à d'obscures besognes de couture. Un jour que j'eus l'imprudence de lui lire une chanson des Fêtes galantes, *elle me dit:*

— Et moi aussi, il me semble que je saurais faire des vers!

Sur quoi, après avoir un instant médité, elle improvisa:

Chers petits éphémères
Qui voltigez le soir,
Où donc est votre mère:
J'ai jamais pu la voir:

Je lui assurai que personne n'en avait jamais fait autant!

J. Molle

Quoique je sois un admirateur fervent du mètre classique et de la forme nombre, je crois que le vers libre, musicalement rythmé et balancé, convient expressément à notre psychologie littéraire et à notre insatiable recherche d'analyse.

Les savants varient à l'infini les formes de leurs instruments. Pourquoi le poète resterait-il éternellement lié à un mètre qui peut parfois, par sa rigueur inflexible, gêner des sondages profonds dans les replis de l'âme et le dédale des sensations?

Pourvu que la fibre vibre sous l'outil, qu'importent la confection et les caractères du stylet disséquant?

Gabriel Montoya

En ces matières, je suis très éclectique. Malgré mon goût prononcé pour la forme classique du vers, je conviens avoir goûté de pures joies à la lecture de certains poèmes en vers libres. Verlaine a signalé les méfaits de la Rime, ce qui ne l'a pas empêché de s'y soumettre. Je fais comme lui en beaucoup moins bien.

Je déclare cependant que le vers libre est la véritable formule du livret musical.

Alfred Mortier

La création du vers libre, il y a quelque vingt-cinq ans, a répondu à un besoin de changement, d'émancipation, qui tourmente souvent les littératures vieillies.

Beaucoup de jeunes hommes d'alors se sont sentis fatigués de l'alexandrin, de la forme fixe, d'une métrique qui semblait avoir quelque chose de trop sec, de trop mathématique, et je dirai presque: de trop facile à réussir, au moins quant à l'extérieur.

Gustave Kahn leur a montré de quelles ressources disposait le vers libre, quand il est manié avec art.

*Mais le danger du vers libre est justement dans sa liberté. Sans la disposition typographique il ne serait pas toujours aisé de le distinguer de la prose. La question de l'*e muet *soulève également certains problèmes et prête à l'incertitude dans le scandement du vers libre.*

Quoi qu'il en soit, le vers libre n'est pas à rejeter de parti-pris. C'est un autre instrument, d'une sonorité très particulière, dont il est bon de savoir jouer, car certaines pensées, certaines impressions, certains sujets de poème sont plus beaux en vers libres qu'en vers réguliers. Pour ma part, je m'en suis fréquemment servi.

Mais le vers régulier restera toujours, à mon sens, l'instrument majeur de la grande poésie française. Il me paraît plus conforme à la tradition de la race. Ses ressources, quoi qu'on dise, sont innombrables, et sa flexibilité infiniment plus grande que ne le prétendent les vers-libristes.

L'alexandrin, c'est le grand orgue. Le vers libre, c'est la harpe. Voilà leur différence. Il est certain que telle rêverie délicate fera mieux sur la harpe. Mais la grande symphonie a besoin de la voix puissante et nombreuse des orgues. Et sur ce clavier-là il est peu de sentiments qu'on ne puisse exprimer.

Au surplus, le vers libre en somme a perdu beaucoup de terrain. Beaucoup de vers-libristes marquants, Henri de Régnier, Moréas, sont revenus au vers classique.

Et quand on songe à l'harmonie profonde et subtile de Vigny, de Baudelaire et de Verlaine, on ne peut vraiment prétendre que le vers régulier soit un instrument insuffisant pour le poète.

Je crois, pour l'avenir, à la prééminence certaine du vers régulier.

Georges Normandy

Je regrette fort d'être trop surmené pour pouvoir répondre avec quelque détail à votre très intéressante enquête.

*Fondateur de l'*Ecole Française *(avec Adolphe Boschot, Han Ryner et M.-C. Poinsot), mes idées, nos idées, sont assez connues. Au reste, elles furent précisées dans plusieurs brochures et dans des anthologies auxquelles je vous prie de vouloir bien vous reporter.*

Notre vers est le vers libéré *— et je suis l'un des plus audacieux*

d'entre nous, il parait, puisque j'admets l'élision de l'e muet à l'intérieur du vers.

C'est vous dire que si je comprends le vers libre, je ne l'admets pas. (*Il est, d'ailleurs, presque toujours réductible en mètres classiques.*)

Mais j'admire fortement et depuis bien des années la magnifique influence *que les vers-libristes exercèrent et exercent encore. Nos petits* classiques *actuels pourraient prendre parfois, chez ces Artistes, des leçons salutaires. Et l'occasion est bonne pour saluer l'intelligence profonde de Gustave Kahn, et la valeur d'un Verhaeren, d'un Viélé-Griffin, d'un Stuart Merrill, voire celle d'Henri de Régnier,* revenu à la tradition, d'ailleurs, comme Moréas et vingt autres.

Je regrette, je le redis encore, Monsieur, de ne pouvoir vous répondre dignement. Quelques-uns de mes amis le feront sans doute. Interrogez Poinsot, Edmond Blanguernon (l'admirable poète de la Vie Orgueilleuse), *Adolphe Boschot... Tous sont plus qualifiés que moi — et moins pris peut-être que moi? — pour vous documenter sur les sentiments de notre génération, qui fut vaillante et qui le restera.*

Henri d'Orgeix

Le vers libre serait à mon sens un peu semblable à ces outils de précision, à ces machines perfectionnées, dont seules des mains très habiles peuvent faire usage et qui, faute d'adresse, donnent un travail plus médiocre que le bon vieux et banal instrument dont tant bien que mal chacun se sert et tire quelque chose.

G. de Pawlowski, rédacteur en chef de *Comœdia*.

Je crois très peu aux formules et beaucoup au talent. Je crois qu'un véritable poète peut s'exprimer comme il veut, même et surtout en prose.

Quant au vers libre, qu'entendez-vous par là? Ils le sont tous. Il n'y a pas de loi naturelle, comme on le croyait au temps de la Révolution, ayant tout prévu, dès l'origine même de la prosodie.

Pour vous répondre, toutefois, d'une façon plus précise, je crois qu'un véritable poète, tel que La Fontaine, a droit à toutes les licences; je crois au contraire très fermement que la plupart de nos poètes contemporains ont écrit en vers libres tout simplement, — à l'origine, — parce qu'ils ignoraient les règles de la prosodie; qu'ils avaient peur, comme des écoliers, de faire des fautes et d'être punis par les pions sévères du Parnasse.

On ne sait pas encore tout ce que l'ignorance du métier, dans les

Lettres tout aussi bien que dans les Beaux-Arts, a pu produire d'écoles soi-disant libres, à toutes les époques.

Georges Périn

Gustave Kahn, Viélé-Griffin, Verhaeren, Henri de Régnier, Francis Jammes, Saint-Pol Roux, Van Lerberghe, Charles Vildrac, André Spire... L'éloquence de cette suite de noms suffit, je vous l'avoue, à m'ôter tout besoin d'une justification théorique du vers libre. D'autres, d'ailleurs, beaucoup plus compétents que moi dans les questions de phonétique et de rythmique, ont donné sur l'organisation intérieure de cette forme moderne les précisions qui étaient utiles et ont indiqué, avec les nécessités historiques de son avènement, les ressources qu'elle apportait aux poètes de notre époque. Il n'entre donc pas dans mon dessein d'aborder un tel sujet après les études si complètes de Robert de Souza, après la soutenance de la thèse en Sorbonne de M. Lhôte, après les nombreux articles de Jean Royère, après les si intéressantes constatations de l'Institut de phonétique du Collège de France. Je veux me rappeler seulement que Francis Viélé-Griffin a dit: « Le vers libre est une conquête morale »; et je veux indiquer en quelques mots combien selon moi le champ des possibilités s'est trouvé élargi par les poètes qui sont venus après les initiateurs du vers libre, et à qui une attitude absolument sincère en face d'eux-mêmes et de leur émotion est maintenant permise, à qui s'offre pour la traduction d'un mouvement d'âme — en dehors des rythmes préétablis — le secours des mille combinaisons du rythme libre, des mille reflets nuancés de la rime, de l'allitération, de l'assonance...

Comme en musique, de nouvelles zones où l'harmonisation est devenue possible: voilà une conquête. Mais voilà en même temps une tâche beaucoup plus complexe et des difficultés nouvelles. Des éléments assouplis de l'ancien vers le poète d'aujourd'hui peut conserver les uns, rejeter les autres selon les convenances de son tempérament ou du chant particulier qui s'est élevé en lui-même; il peut préférer tel moyen d'expression plus fluide à tel autre plus rigide; il peut faire jouer ses effets en des rapports de sons plus lointains. Il ne s'agit plus pour lui de se plier à une règle extérieure; il crée son instrument. De la rime, — « bijou d'un sou » de Verlaine — il attend tout juste l'aide qu'elle peut lui donner désormais sans usurpation de pouvoir. Il lui est permis d'avouer qu'il se défie d'elle, qu'il pense que beaucoup des effets dont elle était encore naguère capable sont bien près d'être usés à cette heure.

Mais à la place d'obligations arbitraires, que de difficiles devoirs acceptés du même coup, — internes, organiques ceux-là! Parce que le

vers libre a fait ses preuves, le poète d'aujourd'hui n'ose pas se laisser aller au moindre effort du rythme aveuglément préconçu. Il ne veut point que les 11 *premières syllabes d'un vers ne soient qu'un ronronnement consonnant, négatif, dépourvu seulement de certaines rencontres de sons, ni que tout le principe actif de ce vers soit dédié à l'attente de la syllabe terminale; il veut que sa mémoire des livres se taise au moment où le mouvement particulier de son émotion essaie de déterminer de syllabe en syllabe un mouvement particulier des mots; il veut être, devant la valeur multiple et complexe (logique, colorée, musicale, etc.) de chacun des vocables accourus dans son chant, digne de lui-même et de sa fraîche inspiration. Parce que le vers libre a fait ses preuves, le poète d'aujourd'hui, s'il « choisit » la forme du vers régulier pour écrire un poème, ne peut ce faisant manquer de se rappeler encore que la « liberté » a été conquise.*

Gaston Picard.

L'Heure qui Sonne, *la revue que je fondai en novembre* 1910, *paraît depuis près d'un an sous forme d'un supplément de* La Renaissance Contemporaine, *supplément réservé aux « Actualités » : Faits et gestes de la Quinzaine (Le Carnet d'un Passant, Le Courrier des Lettres et des Arts, les Grands Faits Divers), Revue des Revues.*

Je voudais vous donner une opinion soigneusement établie, au sujet du vers libre. Mais je vous réponds trop tard pour avoir aujourd'hui le loisir de l'écrire. Je me contenterai donc de répéter ici que le vers libre « répond toujours au sentiment intime de l'auteur ». J'écrirai bientôt une défense du vers libre que je me permettrai de dédier à M. Henry Muchart, l'excellent poète classique des « Balcons sur la Mer » *et des* « Fleurs de l'Arbre de Science ».

Je ne vois pas qu'aucun genre littéraire soit supérieur à tel ou tel autre. Ce n'est point le genre qui fait la beauté d'une œuvre, mais l'auteur.

M. C. Poinsot

J'ai beaucoup écrit sur le vers libre, jadis, et sur le vers libéré, *terme que j'ai créé et qui a fait fortune il y a une douzaine d'années. Je désignais par là la forme qui me paraissait le mieux continuer, en logique et en harmonie, l'évolution classico-romantique du vers français. A cette époque, déjà, quelques poètes l'employaient, et j'ai vu avec joie son triomphe attesté aujourd'hui par les anthologies. Mais je ne suis plus sûr maintenant, comme alors, que seul il dût confisquer le verbe choisi, le verbe ailé de nos bardes. Je suis certain seule-*

ment qu'il répond au goût d'un grand nombre d'entre eux, au goût de ceux qui, comme moi, répudiant la liberté absolue pour l'artiste de choisir une forme personnelle en dehors de toute règle (ce qui conduit, par l'anarchie, à toutes les excentricités, et à la négation de tout critérium de beauté littéraire) pensent qu'un écrivain doit communier avec au moins une élite vibrant de son émotion et de ses rythmes. Qui dit vers libre dit réalisation personnelle, absolument sans autre guide que son propre sens esthétique. Or, je ne suis point sûr du tout que tous les vers-libristes aient du génie ni même du talent, et les plus médiocres ne me permettent point de les juger puisqu'ils me retirent tout élément de comparaison. Si l'on me dit: l'avenir décidera, — sur quoi? répondrai-je, puisqu'il n'aura pas même des certitudes établies par les critiques compétents.

Il n'en reste pas moins que je ne puis contester que deux ou trois grands d'entre ces novateurs, les Verhaeren, les Saint-Pol Roux, soient de vastes et profonds lyriques. Mais je me dis: quels immenses poètes ils eûssent été, quels frissons il m'eûssent procurés s'ils avaient accepté tout au moins de ne pas briser l'essentiel de la contexture du vers traditionnel! Je m'aperçois d'ailleurs que plusieurs des meilleurs sont revenus après Moréas à des formes moins particulières, et, au vrai, à nos grands rythmes classiques. D'autre part, — et il faut lire et relire l'admirable volume de Th. de Visan sur « l'Attitude du lyrisme contemporain » — nul doute que le lyrisme tende à se dégager de la déclamation, à se réduire à son essentiel. Mais votre enquête porte sur la forme et non sur le fonds poétique, et je dois m'en tenir à la prosodie: A part quelques libertés que je crois bon d'avoir conquises (homophonie des rimes, etc.), j'avoue que seul, et ce sera ma conclusion toute subjective, le vers traditionnel me paraît justifier pour un écrivain le droit de ne pas se servir de la prose.

Armand Praviel

J'admire très profondément le vers libre, mais je crois que cette forme littéraire ne peut être employée avec succès que par les poètes de premier ordre. Les autres ont besoin d'être soutenus par le rythme, par les césures, par la rime, qui les empêchent de tomber dans la cacophonie. D'ailleurs, à mesure qu'un poète s'élève et s'affine, il devient maître de sa langue comme de sa prosodie; plus il est sûr de son inspiration, plus il peut prendre de libertés sans choquer l'éternelle loi d'harmonie qui doit tout dominer et contre laquelle nul péché ne peut être pardonné. C'est en la respectant que Verhaeren et Henri de Régnier, pour ne citer que ceux-là, ont écrit jadis des vers libres si remarquables.

Jean Rameau

J'aime à croire que vous ne doutez pas de ma réponse.

Le « vers libre » n'est qu'une prose inavouée.

Aucun grand poète n'a jamais écrit sérieusement de vers libres.

Aucun grand poète n'a jamais hésité à enfermer sa pensée dans un moule étroit et rigoureux.

Malgré l'étroitesse et la rigueur de ce moule, les bons poètes ont toujours dit ce qu'ils avaient à dire.

On peut changer les règles prosodiques; mais, alors, qu'on décrète d'autres règles encore plus sévères, dont l'oreille, l'œil et l'esprit soient également satisfaits.

Et quand je dis « plus sévères », je pense à tous les barbares, qui grouillent maintenant sur les pentes du Parnasse.

Pour décourager les indignes, il suffit souvent de dresser des barrières devant eux.

Relevons les barrières!

Paul Reboux

Il fut un temps où le vers libre était obligatoire. Ce malheureux temps n'est plus, Dieu merci. On a compris que le vers libre n'était pas un vers. Cette forme typographique, arbitraire, hideuse, et qui fait ressembler les pages à de vieux peignes édentés, m'inspire de la répulsion. Je ne peux pas lire de vers libres. J'ai essayé, de très bon cœur. Je ne peux pas.

Charles Régismanset

Votre enquête sur le vers libre me rajeunit ensemble et me vieillit. Il est lointain, en effet, déjà, le temps où les poètes composaient des « vers libres ».

J'ai lu beaucoup de ces vers en liberté. A la vérité. à l'exception de l'admirable poème de Charles Vildrac, « La Chevelure », j'en ai peu trouvé qui m'aient complètement satisfait, par le rythme et le nombre, conditions essentielles, à mon sens, de toute poésie.

Cependant, et pour peu que le génie s'en mêle, les ressources de notre admirable langue sont telles, que j'imagine fort bien un poète s'évadant des règles actuelles et consacrées et créant une poétique nouvelle, la poétique de la quatrième dimension, si vous voulez. En attendant la venue de ce nouveau Messie, les règles anciennes ont leur charme. Elles constituent une noble discipline qui ne gênera jamais un vrai poète, lequel, tout en se soumettant à la « quantité »

normale, saura toujours inventer une « qualité » neuve et exceptionnelle.

Henri de Régnier

Excusez-moi de me récuser, mais, pour diverses raisons, j'ai dû prendre le parti de ne plus répondre à aucune enquête. Je le regrette un peu lorsque, comme la vôtre, elle porte sur un point intéressant, mais je suis lié par trop de refus antérieurs.

Jean Richepin

J'ai sur le chantier, depuis fort longtemps déjà, une sorte d'histoire naturelle et philosophique qui a pour objet le Lyrisme. J'essaie d'y mettre au clair tout ce que j'ai senti, pensé, expérimenté, *touchant le mécanisme et l'âme de notre vers, le Rythme, la Rime, le Conscient, et l'Inconscient du don et du travail poétiques. C'est vous dire que je trouverais fou de répondre en deux mots à votre question. Tout ce que je puis vous confesser c'est que (du moins à mon estime), personne, jusqu'à présent, n'a parlé du vers libre en technicien, sachant de quoi il parlait. Je souhaite que votre consultation me fasse changer d'avis; mais je ne l'espère point.*

Léon Riotor

Peu me chaut que les vers soient alignés bout à bout, entassés perpendiculairement sur une même verticale gauche, avec ou sans majuscules, s'ils ont la force ou la grâce, la couleur et le tempérament.

Je suis donc partisan de toutes les libertés, mais leur excès même appelle des disciplines, je ne confonds pas liberté avec anarchie.

Je serais donc plutôt pour le vers libéré *que pour le vers* libre, *ordinairement sans musique et sans cadence. S'il peut les atteindre dans certaines langues, ce n'est guère dans la nôtre. C'est pourquoi le vers libre qu'on nous présente ordinairement a de vagues airs de traduction.*

Il ne s'ensuit pas d'ailleurs qu'on ne puisse en tirer de très beaux effets, spontanés, fugitifs, qui deviendraient d'ailleurs insipides s'ils se prolongeaient.

Et je conclus par ces mots, extraits de la préface des Poèmes légendaires: « *Le langage poétique n'est pas un langage mécanique, c'est un langage descriptif et sensitif. Je le laisse libre d'emprunter le rythme classique, romantique ou amorphe,* s'il répond à ma sensation..... *Tout cela passe, la vie nous mène, la pensée seule demeure...* »

Pierre Saillac

Je parierai que pas un des champions du vers librisme n'a l'oreille musicale! ni ne chante juste.

S'ils étaient, en effet, musiciens, ils seraient de vrais poètes.

Frédéric Saisset

Notre vie intérieure doit être une mélodie continue. Chaque âme a son rythme personnel, sa particulière harmonie. Il faut que les vers d'un poète traduisent son rythme. Si ce rythme est beau, s'il est puissant, s'il est émouvant, « s'il vous prend aux entrailles », si son dessin aussi charme vos yeux, qu'importe la règle! Qu'il soit libre ou non, un vers peut être immortel. La seule chose blâmable en art, c'est la paresse; si l'on écrit des vers libres par paresse et non par un besoin d'exprimer exactement sa pensée et son émotion, l'œuvre n'est pas durable.

Albert Saint-Paul

Vous voulez bien me demander mon opinion sur le vers libre. *Je suis flatté qu'elle puisse vous intéresser.*

Voici donc:

Il fut nécessaire.
Il est très utile.
Il sera indispensable.

Alphonse Séché

Combien de temps encore durera cette querelle du vers libre? Les uns disent: « Le vers libre est enterré », ce sont ceux qui font des vers réguliers; les autres s'écrient: « Le vers libre a fait ses preuves, personne n'oserait plus lui renier le droit de vivre », ce sont ceux qui l'ont adopté. Ainsi, chacun prêche pour son saint. Tant qu'il en ira de la sorte, je ne vois pas de raisons pour la question fasse un pas vers la vérité.

Pour moi, qui ne suis pas poète et qui, critique, me flatte d'être indépendant, sans parti-pris d'école ou de personne, voici ma très humble opinion. Si vous le permettez, je reproduirai ici simplement ce que j'ai écrit, à propos du retour de Francis Jammes à la métrique traditionnelle, dans la préface de man anthologie annuelle, Les plus jolis vers de l'année 1912:

Je n'ai pas de préjugé contre le vers libre. Je dois dire cependant que la liberté me paraît dépasser toute borne aujourd'hui. Les vers

libres de Verhaeren ont un rythme magnifiquement barbare (j'ajoute même que, au fond, ce ne sont pas des vers libres!) ceux d'Henri de Régnier une saveur toute classique. Les vers libres des jeunes poètes ne sont plus que de la philosophie. (Voyez l'exemple de M. Jules Romain.) Ils ne chantent plus: ils raisonnent. Ils sont sans spontanéité. On ne peut pas les lire à haute voix. *Ce sont de petits bouts de phrases détachés les uns des autres: plus de musique, plus de mouvement. Si encore la pensée rachetait l'absence du chant! Mais, hélas! que de banalités, que de niaiseries! — qui n'ont plus l'excuse de faire un petit bruit harmonieux. Il est étrange que dans le temps où le poète aurait le plus besoin de se discipliner (car vous m'accorderez bien que le désarroi de la conscience littéraire et artistique est à son comble!) il éprouve le besoin de renverser toutes les barrières qui barrent sa jeune inspiration. N'aurait-il pas tout à gagner à se donner des règles strictes? L'œuvre d'art ne se suffit point de débordement. Un dictionnaire n'a jamais constitué une œuvre d'art. On y trouve pourtant tous les mots, toutes les idées!... Mais ce ne sont ni les mots, ni les idées qui font l'œuvre d'art: c'est uniquement l'ordre dans lequel sont présentés les uns et les autres. De cet ordre découle l'harmonie. Il existe une harmonie en dehors du vers classique. Verhearen, de Régnier, d'autres l'ont prouvé. Les tenants les plus en vue du vers libre, aujourd'hui, semblent avoir pri à tâche de démontrer le contraire. Expérience facile!..*

En définitive faites ce que vous voudrez, selon votre tempérament mais ne vous écartez jamais de la vérité poétique: le chant. *Si vous ne voulez plus chanter, laissez le vers tranquille — qu'il soit classique ou libre: la prose lui est supérieure pour exposer des idées sociales ou philosophiques.*

Laurent Tailhade

Je n'ai, mon cher confrère, aucune opinion sur le « vers libre », que je tiens pour une simple mystification typographique. Il n'y a pas un morceau de prose, ayant la cadence et le nombre, qui ne puisse être accommodé en vers libre. Vous pouvez donner sous cette forme aussi bien Pantagruel *que les sermons de Bossuet ou les romans de Flaubert. Et les cinq voyelles vous fourniront toujours la quantité d'assonnances utiles à ce remaniement.*

Il y a parmi les vers-libristes de très grands poètes, Emile Verhaeren, Viélé-Griffin et tant d'autres. En revanche, parmi ces promoteurs de l'art nouveau, je ne trouve guère que des Flamands, des Anglo-Américains, des Juifs de l'Est, aucun Français, du moins parmi ceux dont le mérite ne saurait se nier. Leur bluff ou leur erreur ne doivent

pas empêcher qu'on les admire : même l'imperfection de l'instrument qu'ils ont choisi fait éclater avec plus de force la beauté, la vigueur de leurs talents.

André de Talmours

« Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. »

Y a-t-il place, néanmoins, pour un genre hybride, sous la seule condition qu'il parvienne à nous charmer?

Je ne puis considérer les essais réalisés jusqu'à présent à ce titre que comme des proses harmonieuses.

Les grands poètes des siècles précédents ont su, dans les règles et précisément à cause des règles, nous donner des œuvres parfaites, décisives, des modèles. Je doute que leur talent soit jamais dépassé par ceux qui font ou feront usage de cadres plus lâches.

Il y a des sonnets parfaits, tenant compte de toutes les exigences du cadre. On ne me fera pas croire que les sujets traités en sonnets « libérés » n'auraient pas pu l'être, avec autant et même plus de sûreté et de beauté, en ne « s'affranchissant » pas.

La rime, qui est presque une spécialité française, m'apparaît une arme à deux tranchants : tantôt elle force l'écrivain à inscrire une pensée ou une image nouvelle, originale, ingénieuse; tantôt, au contraire, elle peut l'obliger à rechercher midi à quatorze heures, et à parler d'autre chose que ce que l'enchaînement exige; c'est dans ce cas la cheville sans une apparence d'idée. Il m'a toujours semblé miraculeux qu'au bout de douze pieds on puisse trouver une phrase complémentaire de celle du vers précédent, et rimant avec lui!

*Le café-concert a tranché, avec sa manière brutale, la question du vers libre : toutes les muettes sont remplacées par des apostrophes! On dépasse même douze pieds, si cela rend plus commode la mise en musique! Enfin une féminine peut rimer avec une masculine, par l'emploi d'une apostrophe à la place de l'*e *muet! Et les apparences sont sauvées!*

En résumé, je tiens le vers libre pour de la prose. Qui sait si Paul Fort n'est pas de cet avis, puisqu'il n' « aligne » pas ses phrases cadencées.

Mais qu'on discipline la prose; elle a des « rythmes secrets », selon la judicieuse expression de Gaston de Pawloski. J'espère que les lois de cette prose. comme celles des couleurs complémentaires en peinture, par exemple, seront un jour dégagées, et de Pawloski, justement. pourrait bien en être le Boileau.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le *Journal* du 1er mars 1914, un article du distingué et célèbre pamphlétaire Gustave Téry, consacré au vers libre. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici l'opinion cinglante et si spirituellement ironique d'un journaliste illustre et d'un fin lettré.

Gustave Téry (*Le Journal*, 1er mars 1914) :

L'autre mois, une revue littéraire, La Terre Latine, *crut devoir ouvrir une enquête sur le vers libre, et elle me fit l'honneur de me demander ce que j'en pensais.*

J'avoue avec un peu de honte qu'au moment où la question me fut posée je n'en pensais pas grand'chose. Pour être tout à fait franc, je pensais même à autre chose.

Ça m'a rappelé cependant que j'avais connu dans ma jeunesse un petit cousin de Jacques Vingtras, qui était beaucoup plus heureux que le héros de Vallès. La preuve en est que tous les ans, à Pâques, ses parents le menaient au Théâtre-Français voir une comédie classique.

Un soir, ayant étudié le programme consciencieusement, selon sa coutume, pour être bien sûre qu'elle ne perdrait rien du spectacle, Mme Vingtras ne put s'empêcher de s'écrier avec une moue navrée:

— Oh! c'est en vers!

A quoi M. Vingtras, en manière d'excuse, répondit vivement:

— C'est vrai; mais les acteurs savent si bien réciter les vers qu'on ne dirait jamais que c'en est. On jurerait de la prose!

Et le cousin de Jacques, qui n'entendait rien à la littérature ni à l'art dramatique, se demandait, rêveur: « A quoi sert-il donc d'écrire en vers, si le grand art consiste à nous faire prendre la poésie pour de la prose? »

Peut-être vous est-il arrivé de faire la même réflexion, ou plutôt la réflexion contraire, si vous avez essayé de lire les productions de nos poètes vers-libristes. La mode du vers libre est-elle déjà passée? Toujours est-il que, dans la magnifique gerbe de poèmes offerte à Mme Sarah Bernhardt, il n'y eut guère que des hexamètres ou des octosyllabes parfaitement réguliers, avec des chevilles solides et des rimes cossues.

Voilà que les poètes se remettent à faire des vers. Quelle nouveauté!

Le Journal, *2 mars, sous la signature de Gustave Téry:*

« En France, disait Sarcey, il n'y a que deux choses qui intéressent tout le monde: la grammaire et la versification. » Permettons-nous

donc encore une remarque sur les vers qui furent dits l'autre soir à l' « apothéose » de Sarah Bernhardt.

Comparés aux vers classiques, qu'ont-ils de nouveau? Deux petites choses: 1° *la licence de faire rimer le singulier avec le pluriel* (*dont n'usent pas, d'ailleurs, tous nos poètes*)*;* 2° *l'emploi fréquent du ternaire.*

Vous savez qu'un ternaire, c'est un hexamètre divisé non plus en deux parties égales, comme:

Pénélope filait sa quenouille de chanvre

mais en trois, comme

Elle filait pensivement la laine blanche

Dans les poèmes à la gloire de Sarah, vous trouverez de nombreux vers ainsi coupés, depuis le ternaire timide, qui respecte encore l'hémistiche, comme

Et l'on songe qu'un vent de mai, qu'un vent d'aurore...
Edmond Haraucourt.

Je t'appelai pour ta douceur Samaritaine
Daniel Lesueur.

jusqu'au ternaire franc de Banville:

Theuriet vint à petits pas de bonne femme
Fernand Grégh.

Du roi poltron qui frissonnait dans son manteau.
Saint-Georges de Bouhélier.

C'est un bouquet de violettes que je mets...
Edmond Rostand.

Mais que représentent ces alexandrins à double césure? Une nouvelle règle *introduite dans la versification.*

Le progrès, ou, si vous préférez, l'évolution de la poésie française, ne tend donc pas à un affranchissement des vieilles disciplines, mais au contraire à leur raffinement et à leur complication (*c'est du reste la même loi qui se vérifie à toutes les époques, des trouvères aux parnassiens*).

*Les théoriciens du vers libre eurent l'excellente intention de substituer à la cadence mécanique une harmonie vivante. Nos poètes néo-classiques s'appliquent à leur prouver qu'*harmonie *et* cadence *vont encore ensemble.*

On s'en doutait depuis Malherbe.

Jean Thournier

Quand je lis, ou que j'entends dire des vers libres cela me fait le même effet que lorsqu'on joue sur un piano une valse en si bémol, avec accompagnement de polka en ut majeur.

Les deux sont une horrible cacophonie.

Marc de Toledo

..Il m'est vraiment difficile de vous donner une opinion motivée sur la très intéressante question que vous voulez bien me poser, n'ayant jamais jusqu'ici essayé de faire des vers même « libres ».

Il faut naître poète pour discuter de la poésie, et je crains bien n'avoir aucune des qualités pour avoir droit même à une cabane au pied du « Parnasse ». Et si j'osais en un sujet aussi sérieux risquer un calembour, j'ajouterais: C'est pourquoi je n'ai pas voulu placer le Tout-Paris *à Montparnasse.*

Georges Trouillot

Rien n'est plus facile que de ne pas faire des vers. Cela est d'autant plus facile que, si le vers contribue à donner du charme à la poésie, elle peut très bien se passer de lui. Il y a de grands poètes en prose. On peut trouver cent fois plus de poésie en dix lignes de Châteaubriand que dans un volume de François Coppée.

Mais, si l'on tient à faire des vers, il faut faire des vers qui en soient. On cherche pourquoi on s'affranchirait de toutes les règles consacrées par le génie des poètes, au point de vue de la forme, de la rime, du rythme, et qui, en même temps que se formait la langue, ont fait du vers français une chose admirablement précieuse et musicale, un écrin merveilleux pour la pensée et qui la présente avec toute sa valeur, toute son élégance et toute sa force.

Si c'est par la prétention de trouver, à soi tout seul, une forme préférable et supérieure d'expression de l'idée, l'audace est par trop orgueilleuse. Tout le monde n'a pas le génie de Verlaine. Et s'il s'agit simplement de se dérober à un effort, d'éluder les difficultés évidentes qu'impose le respect des règles, cela n'est plus ni louable, ni intéressant.

De grâce, en telle matière, pas de sabotage, pas de cubisme, pas plus qu'en peinture ou en sculpture. Cela s'appellerait, trop facilement, de la paresse ou de l'impuissance.

D'autant que cela ne saurait nous empêcher, d'être, à souhait, modernes, ou dernier cri:

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Si nous pouvons...

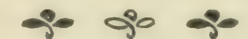
Pierre Valdagne

Le « vers libre » ne m'a jamais fait peur. Mais je le crois infiniment plus difficile que le vers régulier. S'il ne porte pas en lui sa musique et son rythme, il n'existe plus. Son art est plus subtil, plus complexe; je ne pense pas qu'il puisse s'adresser aux grandes foules; expression d'un émotion intérieure et presque secrète, il n'atteindra pas à la vraie puissance et au lyrisme.

Beaucoup de domaines lui resteront donc interdits. Je dois dire, néanmoins, que j'ai lu certains poèmes en vers libres qui m'ont profondément charmé.

Jean Viollis

Mais je ne sais pas du tout ce que c'est que le vers libre! J'éprouve autant de plaisir à lire Racine, La Fontaine et Francis Jammes. Croyez-vous que Jean de Noarrien *soit plus « libre » que* Phèdre ou Perrette et le pot au lait? *Il y a de bons poètes réguliers et de bons poètes irréguliers. L'important est qu'ils soient poètes.*



Opinions des Jeunes Revues

L'Athénée, le Beffroi, la Caravelle, la Clarté, la Coopération des Idées, le Donjon, l'Essor, les Facettes, la Flora, Hermès, les Horizons, le Jardin fleuri, les Marches de l'Est, les Marches de Flandre, le Mail, Miscellannées, Normandy-Revue, l'Olivier, la Pensée de France, les Poèmes, le Quadrige, la Raison, la Renaissance contemporaine, la Revue des Indépendants, les Saisons, la Veillée d'Auvergne.

L'Arène, sous la signature d'A. Dorian.

Il résulte de tout ceci que le poète — n'étant ni un peintre, ni sculpteur — ne doit pas se laisser entraîner par un vain souci de perfection: fignolage, ou ciselure; « il doit méconnaître le style *pour se créer* un style »; *il doit surtout pouvoir extérioriser toute son ipséité lyrique et toute sa vision spontanée; d'ailleurs, l'Art étant une continuelle ascension vers le Sublime, point n'est besoin d'une imitation du passé pour que l'œuvre soit parfaite. Le poème au pouls régulier n'est pas celui qu'il faut à notre siècle dynamique, dont l'artère bat dans les usines; qui chante ses strophes de locomotives élancées;*

qui érige, comme des Babel fabuleuses, les odes de ses Eiffel, et qui, enfin, plane avec les conquistadors modernes, dans la mer aérienne, à la recherche d'un Nouveau Monde!

Il nous faut autre chose qu'une poésie figée, statique, correcte et symétrique. L'Art de notre époque doit être modelé sur le mouvement des foules, la trépidation des Capitales, et même sur les impérialismes des races. Le seul vers libre *arrive à réunir en lui le maximum, le paroxysme de vitalité et de mouvement nécessaires à tout art qui prétend chanter dans l'âme des Hommes. Toutefois, deux conditions doivent définir le domaine du vers libre:* 1° *Qu'on n'en fasse pas un principe* sine quâ non; 2° *Qu'il soit basé sur la loi inaliénable du Rythme.*

L'Athénée

Elle prétend à être très éclectique et veut pouvoir aimer le beau partout où elle croira le rencontrer.

Le vers libre peut avoir sa beauté, mais il ne sera jamais un vers parfait. Il peut être considéré, dans son rapport avec la poésie, comme une prose composée rythmée par rapport à la simple prose. Ceci a quelque chose du vers, qui ne nous permet pas de le goûter; cela a quelque chose de la prose, qui nous empêche de nous y plaire.

Prenez une prose poétique, transcrivez-la en ayant soin d'aller à la ligne chaque fois qu'un temps d'arrêt se placera entre deux mots dont le sens n'est pas forcément lié et vous aurez des vers libres.

Ni la prose poétique, ni le vers libre, ne triompheront dans notre littérature.

Le Beffroi, sous la signature de Léon Bocquet :

En ce qui concerne le vers libre, j'avais toujours pensé qu'il faut sans intransigeance ni timidité laisser s'accomplir les évolutions techniques, mais ne point dénier au passé ses mérites. Tout en écrivant moi-même en vers traditionnels, j'ai. à diverses reprises et, loin d'être hostile au vers libre, défendu la poétique indépendante contre les attaques de parti-pris. J'estime, en effet, que la beauté, qu'elle soit vêtue d'un manteau lâche et flottant ou d'une robe stricte, demeure toujours la beauté. Si les plis du vêtement sont harmonieux, la régularité des lignes n'est pas supérieure à un aimable laisser-aller. Le vers libre a servi dans la littérature française (en petit nombre, c'est vrai), d'admirables poèmes; il a dégagé le lyrisme des arts poétiques trop étroits. Seulement, son rythme subtil et délicat est devenu bientôt, dans les mains de maladroits ouvriers, ignorants du nombre et au

rythme, une chose tellement insignifiante, qu'il a bien fallu opter et prendre nettement position. Au Beffroi *on est ainsi, d'année en année, plus sympathique au vers traditionnel, merveilleux instrument s'il en fut jamais, pourvu qu'il soit entre des mains expertes.*

Les vers amorphes, sans autre ordonnance que la fantaisie, les stocks de lignes inégales et dépouillées de l'or des rimes, ces poèmes qui ressemblent à des traductions juxtalinéaires et qu'un syndicat de barbares s'évertue à imposer à l'admiration des snobs, tout ce néant d'art érigé en canon suprême de la poésie de demain, Le Beffroi *n'a pu se résoudre à le patronner. Assagi par l'expérience et persuadé qu'il y a là un devoir à remplir, un dernier bon combat à mener en faveur du bon sens, de l'ordre, de la logique, de la clarté, de la grâce de toutes ces qualités éminemment françaises que renient les novateurs, il s'est posé décidément en conservateur. Et sans doute est-il ainsi plus proche qu'on ne croit des idées qui ont présidé à sa création, puisqu'il se renoue par là à la tradition.*

Mais Le Beffroi, *aujourd'hui non plus qu'hier, ne se réclame d'aucune école. Il conserve, en dehors de tout dogmatisme, son allure indépendante. Il lui suffit d'avoir contribué à la naissance de ce mouvement littéraire que Pierre Quillard nommait, il y a bien longtemps déjà l'*école de Lille.

La Clarté, sous la signature de Paul DESANGES :

Les critiques de la Clarté *ne repoussent pas le vers libre en principe. « La prosodie n'est qu'une grammaire enseignée à quelqu'un qui sait déjà parler: elle ne fait pas le poète. Il accepte son aide, ou s'en passe. » Vers libre ou vers régulier? Deux instruments dont l'un vaut l'autre. Il n'est que de bien s'en servir.*

La Caravelle, sous la signature de Marius RIOLLEY et Roland BELHUAIRE :

La poésie n'est pas un jeu de patience. On ne construit pas un poème comme on bâtit une maison: en taillant des pierres et en bouchant des trous. Les battements du cœur et les rafales de l'âme ne peuvent s'accorder sur les oscillation égale d'un métronome. Le poète doit remplacer len rythmes artificiels par les rythmes naturels de l'âme. Le poème est une âme rythmée.

On n'enferme pas des aigles dans des cages à poulets.

La Coopération des Idées, sous la signature de G. DEHERME :

Et donc elle n'a d'autre attitude à prendre à l'égard du vers libre et de tout genre littéraire que de déplorer qu'il y ait présentement,

avec tant de sots scribomanes en prose et surtout en vers, tant de manières d'enseigner ce qu'on ignore et d'exprimer ce qu'on n'éprouve pas.

Le Donjon

Estime que le vers libre n'est pas un perfectionnement de la mécanique prosodique et que les vers réguliers suffisent aux manifestations les plus subtiles de la pensée et des sentiments.

L'Essor, sous la signature de J.-M. RENAITOUR.

J'ai toujours pensé qu'en littérature particulièrement, le plus large éclectisme pouvait être dignement de mise. Il n'empêche pas chacun naturellement d'avoir ses opinions et ses préférences, il ne m'empêche pas de rester fidèle au vers régulier, il ne m'empêche pas de goûter fort peu les élèves de Mallarmé et les futuristes; il ne m'empêche pas, en un mot, de n'aimer que ce que je trouve pur et beau. Mais il me permet de reconnaître leur talent lorsqu'il existe chez des artistes dont l'esthétique est différente de la mienne; il me permet, par exemple, de découvrir un peu plus chaque jour en le puissant Verhaeren ou en le gai Paul Fort, des poètes doués d'un don de poésie subtil et rare.

Pourquoi diable ont-ils été chercher l'amorphe vers libre moderne pour exprimer leurs magnifiques élans ou leurs gracieux pensers? Ce sera l'énigme des siècles à venir après avoir été la nôtre.

Les Facettes, sous la signature de M. Léon VÉRANE :

Je ne crois pas au vers libre, qui du reste a fait son temps, de race latine je suis respectueux des belles lignes et je trouve parfait l'instrument qu'employèrent des génies aussi divers qu'André Chénier, Hugo, Leconte de Lisle, et plus près de nous Charles Guérin ou Jean Moréas.

La Flora, sous la signature de Lucien ROLMER. (Extrait de l'*Eloge de la Grâce*).

Soumis ou détaché, amorphe ou plastique, fluide ou sculptural, le vers est gracieux, *le vers* joue, *le vers chante. Je ne suis pas le lévite du vers libre, je suis l'amant du vers pur. Mais il est des poètes qui chantent, en vers libres comme en vers purs. Le vers, qui ne chante point, ne sort pas d'un poète: il n'obéit point à la Grâce, en vérité ce n'est pas un vers.*

Un vers! Le vers français, le vers de Dierx et de Ronsard, de Mus-

set et de Racine, celui de Régnier et de Mme de Noailles, qui n'ont pas eu la prétention de rien changer au vers de Racine et de Ronsard; nous avons reçu ce vers de nos ancêtres et nous le garderons comme ils nous l'ont donné: c'est le vers pur. Les symbolistes nous en offert une arabesque: c'est le vers libre, et, tous les deux, le vers glorieux et le vers fugace, le vers fescennin et le vers grec, nous les célébrons et nous les chantons.

C'est entendu, — nous possédons deux instruments: que les aspects du vers ne soient donc plus en cause!

Hermès, sous la signature de PORTE DU TRAIT DES AGES :

Je pense que le vers libre peut exprimer toutes les nuances de la poésie autant et mieux que le vers régulier: il peut être supérieur à ce dernier, non au point de vue esthétique, mais au point de vue naturel, le poète n'étant pas lié par la métrique ordinaire, qui parfois le rend esclave de la rime au détriment de la pensée nette et logique.

Les Horizons, sous la signature de MARCEL-MILLET.

Préférences marquées pour le vers libre, qui nous semble plus propre à exprimer l'âme moderne.

Le Jardin Fleuri

A l'égard du vers libre, nous allons être obligés d'envisager deux points:

1° Le Jardin Fleuri *les accepte.*

a) *Lorsque leur grande valeur ne peut empêcher leur parution.*

b) *Parce que nous ne voulons pas diriger notre périodique avec parti-pris, n'oubliant pas que parmi nos abonnés nous avons des partisans acharnés du vers libre, d'autres, au contraire, qui préfèrent les symbolistes, même les parnassiens.*

2° *Les directeurs du* Jardin Fleuri, *personnellement, sont des adversaires irréductibles du vers libre. Dans leurs critiques qui n'engagent que leur propre responsabilité et qui ne sont que l'expression de leur libre goût, ils l'ont assez montré.*

Ils n'admettent, ne comprennent, qu'un vers: celui qui a un rythme défini... Oh! très libre, et non châtié comme Boileau le voulait, parce que là, se trouve la seule musique, celle du rêve et de la demi-teinte.....

Verlaine, Samain, Henri de Régnier; mais non René Ghil, Guillaume Appolinaire, et les poètes de l'Ecole de M. H. Martin Barzun.

Les Marches de l'Est, sous la signature de Marcel DROUET :

Notre attitude à l'égard du vers libre? Nous l'aimons à condition qu'il soit adapté au sujet, musical et en harmonie avec la pensée.

Les Marches de Flandres

Le poète doit choisir la forme du vers, laquelle sied mieux à la parfaite expression de son talent. Après toutes les discussions, il faut bien, après tout, reconnaître qu'il est d'excellents vers classiques et que le vers libre a fait ses preuves.

Le Mail, sous la signature de Raymond VEBER :

Nous condamnons le vers libre et ne l'acceptons jamais dans nos pages. Nous entendons par vers libre le vers sans rime, ni rythme, non soumis aux règles du vers classique, en un mot du vers qui tend à satisfaire l'oreille avant la pensée, et par suite au détriment de la Pensée.

Miscellanées, sous la signature d'Henri CHASSAIN :

Nous avons également affirmé notre fidélité à la vigoureuse prosodie établie après tant de siècles de labeur et de tâtonnements. En réalité, le vers régulier, décrié par les novateurs symbolistes ne mérite nullement le reproche de rigidité et de monotonie dont on l'a accablé.

Qu'on lise au hasard quelques alexandrins, c'est assez pour se convaincre de l'extrême diversité de leur facture :

Jetant shako | manteaux | fusils | jetant les aigles
J'ai cueilli | cette fleur | pour toi | sur la colline
Quelques toits | s'éclairant au fond d'un entonnoir —
Victor HUGO.

Le vaste oiseau | tout plein d'une morne indolence
Dans l'abîme sans fond | la croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé
LECONTE DE L'ISLE.

Mais | si Dieu | près de lui | t'a voulu mettre | ô femme —
A. DE VIGNY.

Quelle liberté plus grande de varier le rythme peut-on désirer?

Tout comme au temps de M. Jourdain, il n'existe que deux formes d'expression, les vers et la prose.

Ce qu'on désigne communément sous le nom de vers libre est une prose composée de temps rythmiques, généralement moins étendus que

les périodes de certains poèmes en vers et qui n'ont pas comme celles-ci l'appui régulier d'accentuations et de rimes.

D'ailleurs, n'est-ce pas ce besoin de points d'appui qui se manifeste dans le vers libre, par la répétition des mêmes termes ou des mêmes expressions?

Le temps passait avec les eaux passées
L'anxiété ds stalactites anxieuses.

Henri de RÉGNIER.

Je trouve ce procédé inférieur, très inférieur. M. Henri de Régnier, aussi, sans doute, puisque depuis, il a écrit des vers comme ceux-ci:

La vendange est ta pourpre et la moisson ton or,
O belle Année, et te voici, blonde et vermeille
Des reflets des épis et du sang de la treille.

(Les Médailles d'argile.)

Le vers libre est un instrument moins parfait que le vers régulier, qui convient peut-être admirablement aux vagues sentimentalités incompréhensibles, à force d'être subjectives, mais qui ne satisfait pas tous les besoins de la poésie. Je le comparerais volontiers à un orgue inachevé auquel manqueraient les tuyaux de la puissance et de la majesté.

Evidemment, quoique je sois loin de préconiser le vers libéré, je ne le charge pas du poids de ces défauts.

Enfin, et cet argument n'est pas le moindre, je n'ai pas trouvé de poèmes en vers libres capables de rivaliser avec nos chefs-d'œuvre classiques, romantiques ou parnassiens.

Normandy-Revue, sous la signature Jean DUGUET :

Une rivière qui vagabonde parfois hors de son lit orne agréablement un paysage; mais si ses débordements ne connaissent plus de limite, si elle se répand sur la campagne environnante pour la dérober à nos yeux, en est-il de même?

Nous voulons la liberté dans le vers, mais non le vers libre.

L'Olivier

Nous ne sommes exclusifs ni dans un sens ni dans l'autre, nous admettons le vers libre.

La Pensée de France, sous la signature de Léon BERNARDIN :

Le but même de la Revue exclut toute attitude définie à l'égard du vers libre. La Pensée de France *publie des vers libres et tels de ses collabo-*

rateurs sont, aux Antilles, par exemple, d'ardents défenseurs du vers libre.

Les Poèmes, sous la signature de Léonce Cubelier de Beynac

Les Poèmes *considèrent le vers libre et la prose rythmée ou assonancée comme de la prose négligée.*

Le Quadrige, sous la signature de Sylvain Royé :

Le vers libre ne doit pas être un point de départ, mais un point d'arrivée. Il a un danger: la facilité; et une force: la personnalité du rythme. Le poète qui, malgré soi pour ainsi dire, écrit en vers libres, après avoir subi régulièrement la discipline du vers régulier, évite ce danger et peut gagner cette force.

Mais surtout craignons de négliger la musique des mots.

La Raison

Acceptation du « Vers libre ».

La Renaissance Contemporaine, sous la signature de Robert Veyssié :

Le vers libre n'existe pas, en poésie française.

Il y a le rythme de la poésie française: c'est un rythme constant.

Or, le « vers libre » des vers-libristes est discontinu et arythmique.

Mais les poètes nouveaux doivent chercher et trouver un vers différent du vers classique. Il faut découvrir des associations de rythmes plus souples, plus diverses, plus colorées, plus chantantes que les associations de rythmes traditionnelles.

C'est mon opinion, que je crois fortement basée, à la fois sur ma sensibilité et sur mon rationalisme critique.

Revue des Indépendants, sous la signature de Robert Morche :

Le vers libre en général *n'a pas de valeur littéraire réelle, à part d'heureuses exceptions fort rares il ne donne, au point de vue poétique, aucune impression de beauté et de grandeur.*

Les Saisons, sous la signature de Camille Bruno :

Le vers libre, *tel qu'on le goûte dans* Les deux pigeons *ou dans* Amphytrion *est une pure merveille. Tel que le comprennent Francis Jammes et ses émules, c'est un exercice puéril et négligeable.*

La Veillée d'Auvergne, sous la signature de A. DE RIBEROLLES :

Nos tendances littéraires sont nettement traditionnelles. Par suite, le vers libre n'a pas nos sympathies. Mais — et cette réserve est très importante — *nous l'admettons et lui reconnaissons du charme dans les chansons populaires où il est employé, ainsi que l'allitération et l'assonnance, avec une naïveté très savoureuse.*



Opinion des Membres du Comité de Direction de la « Terre Latine »

Guilhem Bercedague, André Escoffier, Jo Ginestou, Raymond Groc, Paul Sentenac, André Maux, Henry Muchart, Henry Noell, Edmond Vivier.

Guilhem Bercedague

Qu'est-ce que peut bien être un « vers libre? » La définition même du mot « vers » interdit à mon esprit une pareille conception. Larousse écrit à ce terme: assemblage de mots mesurés et cadencés suivant des règles déterminées. Et les grands maîtres du vers-librisme, dans leurs écrits sur ce point, ne m'ont pas satisfait.

Pierre Louys, dans la préface qu'il consacre à un livre à paraître prochainement (1). *dit: « Sans doute nos sentiments les plus forts sont ceux dont l'*expression *est restée immuable depuis l'origine des littératures. Mais les générations ont leur personnalité comme les individus... Toutes subissent à divers degrés, et parfois avec flamme, l'influence du présent* ». *Malgré cette immuabilité rare, toutes les élucubrations de notre cerveau ont comme nous-mêmes une évolution qui les mène à une mort certaine. Et comme nous encore ayant acquis une personnalité, elles ont par cela même leur loi de vie. Certes, je ne demandais pas une définition à ces Messieurs-du-vers-libre, dont les œuvres ne m'ont jamais offert. par affectation probablement, d'idée nettement émise. Mais de leurs plaidoyers je n'ai pu dégager de loi de vie.*

C'est aux alentours de 1890 *que brilla le vers libre. Il est aujourd'hui peu défendu et sans enthousiasme. La génération de* 1890 *paraît en littérature avoir subi avec flamme, selon l'expression de Pierre Louys, l'influence du présent qui était tout au laisser-aller. En exem-*

(1) *L'Idole au Cœur de Femme de M. Maurice Quillot.*

ple, je citerai Rémy de Gourmont et plusieurs autres écrivains publiant alors: « Nous ne sommes plus patriotes ».

A cette même époque, sur le point spécial du vers libre, toutes les précisions qu'apportaient ses défenseurs se résument ainsi: — Francis Viélé-Griffin: « Désormais, comme toujours, mais consciemment libre cette fois, le poète obéira au rythme personnel ». — *Jean Moréas: « Ce dont nous voulons enchanter le rythme, c'est la divine surprise toujours neuve ». — Henri de Régnier:* « La liberté la plus grande: *qu'importe le nombre du vers, si le rythme est beau ». — Stéphane Mallarmé: « En vérité il n'y a pas de prose: il y a l'alphabet et puis des vers plus ou moins serrés, plus ou mois* diffus. *Toutes les fois qu'il y a effort au style il y a versification ». — Gustave Kahn: « Le vers libre, au lieu d'être, comme l'ancien vers, des lignes de prose coupées par des rimes régulières, doit* exister en lui-même *par des allitérations de voyelles et de consonnes apparentes ».*

Ces explications, qui tendent à la définition, sont peu claires et dangereuses. Ouvrant la porte grande à toutes les libertés, c'est-à-dire, à toutes les audaces et à toutes les folies, elles sont une invite à l'anarchie. En termes vulgaires c'est dire: « Nous écrivons comme ça nous est venu! » Or la plus simple prose n'est jamais livrée au lecteur telle qu'elle est tombée sous la plume: l'effort au style, même hors de la versification qu'à lui seul il ne constitue pas, est, même dans ce cas, indispensable. Bien que de parfaits poètes aient écrit uniquement en prose, comme Châteaubriand, il n'en existe pas moins deux genres littéraires distincts. La poésie exige donc des règles qui la différencient de la prose. Si le vers-libriste n'admet aucune règle prosodique, mais qu'il ait donc la franchise d'écrire en prose, une prose qu'il châtiera à son aise et à sa fantaisie! Et s'il tient à un « rythme personnel » répondant à ce « sentiment intime » que M. Gaston Picard avouait dernièrement « ne pouvoir expliquer logiquement, mais sentir en lui-même », eh bien, mon Dieu, que l'auteur n'écrive pas... pour autrui. Un rythme aussi personnel, qui ne peut en rien être exposé au lecteur, risque fort de ne fournir au poète qu'un cénacle restreint, à l'oreille sensible, plus ouvert à la musicalité de ce rythme qu'à l'intelligence de la pensée.

Pour nous, loin de rechercher l'emploi exclusif de l'alexandrin du grand siècle, qui a fourni de si purs chefs-d'œuvre, nous demandons une prosodie précise dont chacun fixera lui-même et s'imposera les diverses règles. Cette prosodie nous la voulons vraiment française et s'inspirant, au gré de l'auteur, de la technique parnassienne.

En littérature, comme dans tous autres domaines, la génération de 1914 *veut savoir où elle va et comme elle ira. Elle a un bel orgueil: si on l'admire, elle* veut *qu'on sache pourquoi, Messieurs-du-vers-*

librisme? En toutes matières elle veut cette armature: la Méthode, qui à la façon du corset soutient les faibles et ramène les égarés. Et parce qu'elle a besoin de discipline et de précision, la jeunesse d'aujourd'hui hait le vers libre.

André Escoffier

Mon opinion sur le vers libre!

On en a fait de si beaux que je ne saurais en dire trop de mal, il y en a tant et de tellement mauvais que je ne pourrais en dire aucun bien, tant il est vrai que l'instrument ne vaut que par l'artiste.

Mais ce qu'on peut constater et faire constater, c'est que son emploi est en général en raison inverse du talent, puisque ceux-là mêmes qui l'ont le plus sérieusement et le plus heureusement employé, l'abandonnaient au fur et à mesure qu'il se perfectionnaient et s'affirmaient: consécration suprême du qualificatif de ce vers, car devenant plus rare, s'atténuant, disparaissant tout à fait, il était vraiment libre cette fois, libre de tout rapport, de toute collaboration et de toute compromission honteuse avec le talent et la beauté.

Jo Ginestou

Qui dit vers, dit rime et rythme.

Qui dit rythme dit mesure.

Qui dit mesure, dit cadence.

Or le vers libre n'a ni rime, ni rythme, ni mesure, ni cadence.

Donc ce n'est pas un vers.

Il y a pourtant de belles choses en vers libres. objecte-t-on. Oui, mais ces belles choses — fort rares d'ailleurs — ne sont que des proses régulières, typographiquement composées en vers, *qui certainement, écrites* en vers rimés et rythmés, auraient été plus près de la perfection et de la Beauté.*

Quand je vois une page où s'étalent des vers libres, inégaux, longs, courts, fluides, flasques et mous, je pense tout de suite à cet animal sans vertèbres ni membres articulés que l'on dénomme « ver ».

Le vers libre n'est qu'un invertébré.

Et puis de notre côté nous avons Villon, Ronsard, Malherbe, Molière Racine, Lafontaine, Voltaire, Vigny, Lamartine, Musset, Chénier, Hugo, Banville, Sully-Prud'homme, de Heredia, Baudelaire, Mendès, Dierx, Rollinat, Rodenbach, Gautier, Samain, Richepin, Comtesse de Noailles, Rostand, Tailhade, Haraucourt, St-Charles Leconte, Dorchain, Gregh, Lemaître, France, de Montesquiou, même de Régnier!

De leur côté ils ont Viélé-Griffin, Gustave Kahn, Verhaeren (?) et après?

C'est tout!

Soyons charitables! Ne tirons pas de conclusion.

Raymond Groc

Qui dit vers, sous-entend fatalement observation stricte des règles de la prosodie, — de même que, qui dit musique sous-entend observation stricte des lois de l'harmonie. Par conséquent, peut-il y avoir encore vers quand il n'y a plus observation des dites règles? — comme peut-il y avoir encore musique quand il y a violation flagrante des lois de l'harmonie?

Et puis avant tout (on peut même dire uniquement*), le vers c'est de la musique verbale; c'est là son charme le plus grand, son pouvoir le plus réel sur nos sensibilités. Où peut-il exister une musique sans rythme? Et y a-t-il le moindre rythme dans un vers libre, dans une succession de vers libres?*

Cependant il nous faut reconnaître que quelques poèmes en vers libres présentent un indéniable charme — indéfinissable et ressortant mal de l'analyse, — de même que certaines productions musicales, en complète opposition avec les règles de la composition musicale, offrent un attrait indiscutable. Mais ce sont là d'infimes exceptions — juste l'exception qui confirme la règle.

Donc, à mon sens, le vers libre, c'est-à-dire le vers libéré de toutes les lois de la prosodie, n'est pas un vers: c'est une accumulation de syllabes arbitrairement assemblées, une disposition typographique spéciale de quelques lignes de mauvaise prose. Comme genre littéraire déterminé, le vers libre n'existe pas. Sa principale raison d'être? Permettre à certains petits jeunes gens, incapables d'écrire quoi que ce soit en vers ou en prose, de « faire dans la littérature »..., dans une littérature destinée à épater les snobs incompréhensifs, et les habitués de certaine Closerie — et surtout destinée à méduser la fille d'un riche marchand de salaisons dont ils convoitent la main. Et somme toute le vers libre serait à la rigueur supportable s'il n'y avait pas les poètes (en admettant que l'on puisse ainsi qualifier ceux qui en commettent) — mais il y a les poètes et voilà le cheveu! Que dis-je un cheveu? Une chevelure — leur chevelure.

Paul Sentenac

Resté toujours fidèle au vers régulier, je me garderai cependant de jeter la pierre au vers libre. Je crois que le vers libre a apporté —

et apportera encore — des éléments nouveaux à ce frère aîné qui a tort de le renier. La flûte de Marsyas ne se sera pas fait entendre en vain, et Apollon, avoir avoir écouté cette chanson ingénue, aura peut-être ajouté à sa lyre une corde de plus, résonnante de douceur intime.

Peut-être ce qui nous a détournés du vers libre, c'est qu'après avoir servi à de véritables poètes, ayant quelque chose à exprimer et qui connaissaient parfaitement les règles de la versification classique, les Moréas, Henri de Régnier, Mallarmé, Henry Bataille, Francis Jammes, René Ghil, il a été employé par des ignorants, répétant, comme en des mirlitons achetés à la foire, des airs qui ne signifiaient plus rien.

Au reste, puisqu'il s'agit ici surtout de la forme plutôt que de la pensée, le vers libre, inventé par les vrais poètes, aura, sinon appris, du moins rappelé, quelles ressources on pouvait tirer, pour différencier les valeurs, du mélange des diverses mesures — des six, huit, dix et douze pieds; — il aura en outre, élargissant les règles strictes de la rime, introduit la liberté de faire rimer des mots présentant avec d'autres des liens de sonorités inattendues, et aussi d'accoupler des singuliers et des pluriels Mais surtout, il aura développé l'usage de l'assonance intérieure. Car les vers-libristes, supprimant la musique de la rime et la cadence des césures, ont cherché à mettre dans leurs vers des éléments d'harmonie en répétant les mêmes sonorités aux syllabes accentuées.

Et la dame en tristesse a cueilli l'ancolie...
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées...

a dit Henri de Régnier. Et André Fontainas:

Le cor de corne sonne au loin dans le hallier.

Pourtant M. Quicherat, dans son Traité de versification française, continue d'affirmer que c'est pécher contre l'harmonie que de placer dans le vers deux mots ayant même consonnance qui se suivent immédiatement. Mais M. Quicherat ne nous empêchera pas de trouver une musique colorée dans les vers que nous venons de citer. A force de vouloir ordonner un parc, en émondant les arbres, en alignant les corbeilles de fleurs, en râtissant les allées, on finit par donner à la nature un aspect un peu froid et par nous faire désirer de rencontrer, à la limite, quelque coin plus négligé mais où, du moins, les branches peuvent s'allonger à l'aise.

Soyons donc reconnaissants aux poètes du vers libre d'avoir élargi la gamme poétique, de l'avoir assouplie; et tenons compte de ces innovations libérales quand nous composerons des vers réguliers, toujours appuyés sur les grandes lignes de la versification traditionnelle. Nous rendrons ainsi applicable à la poésie cette formule que M. Paul-

Boucour inventait naguère si judicieusement à propos de la peinture: « Les révoltés de l'art ont servi une fois de plus la cause de la vraie tradition ».

André Maux

Mon opinion sur le vers libre. Je vous avouerai qu'il n'est guère de mes amis, et je ne l'accepte que chez quelques-uns, tels Rimbaud, Lafforgue, Claudel, peu d'autres encore, mais tout en regrettant qu'ils n'aient pas voulu se servir d'un autre instrument pour se traduire.

« J'ai disloqué ce grand bénet d'alexandrin », a dit quelqu'un. Mais ce quelqu'un lui a imposé une gymnastique harmonieuse, bien différente du Tango épileptique que lui font danser la plupart de ceux qui l'emploient de nos jours. Entre les deux façons, je vois autant de différence qu'il en existe en peinture, entre une toile et une croûte; en acoustique, entre un son et un bruit. J'ai toujours préféré le bébé jumeau aux joues rebondies, au pantin à ficelles, de nos bazars. Quand il m'arrive d'en avoir envie, et c'est souvent, j'aime mieux lire des vers bien alignés, dans un jardin à la française, avec des arbres, des bosquets et du soleil par-dessus, que de lire des vers boiteux dans un parc exotique, piqué de fleurs en papier d'abat-jour, et éclairé de globes électriques enveloppés de gaze mauve.

Henry Muchart (vior l'article page 867).

Henry Noëll

Lorsqu'une tentative, un effort quel qu'il soit se présente à vous sous le couvert du progrès et de liberté, on ne saurait être trop circonspect avant de le condamner. Donc, ayant à donner mon avis sur le verslibrisme et les verslibristes, j'ai tenu à ne pas m'embarquer à la légère... et j'ai ouvert mon Larousse.

J'y ai lu ceci: « Vers: Assemblage de mots rythmés, d'après la valeur des syllabes (vers latins et grecs), leur accentuation (vers allemands et anglais), ou leur nombre (vers français). La rime est le retour du même son à la fin de deux ou plusieurs vers, etc... ». *Et la lecture complète des rubriques m'a confirmé ce dont — je puis bien l'avouer — je me doutais déjà quelque peu, à savoir que le vers français, dans son acception la plus large, comporte deux éléments caractéristiques: l'un essentiel, commun à toutes les poésies, le* rythme; *l'autre accessoire, mais normal et d'une importance particulière dans notre poésie,* la rime.

Que des progrès fort intéressants et comparables peut-être aux

admirables réformes de la période romantique, puissent encore être accomplis dans l'avenir, du fait d'un libéralisme plus grand soit dans la technique des rythmes, soit dans l'exactitude des rimes, je ne songe même pas à le discuter; j'en ai l'intime conviction. Mais là n'est point la questian lorsqu'il s'agit de vers libres:

Les vers dits « libres » *ou* « libérés » *s'affirment tels de trois façons:*

Les uns rejettent la rime et conservent seulement cet agencement harmonieux des syllabes et des césures qui constitue le rythme; ce sont les vers blancs.

D'autres s'affranchissent de toute règle dans la combinaison des rythmes, la succession des mesures, et accusent seulement par des rimes leurs longueurs inégales et imprévues: je les appellerai assez volontiers les vers brisés.

D'autres enfin se dispensent à la fois des règles relatives aux rythmes et laissent en somme à leur seule disposition sur le papier, le soin de nous révéler leur qualité: on les a fort justement dénommés vers amorphes.

— De ces trois catégories de « vers libres » aucune n'a fait preuve d'une puissance émotive, d'une valeur littéraire supérieure à celle de bons vers réguliers modernes; leur valeur artistique étant d'autre part manifestement moindre, je considère sans hésitation les « vers libres » comme des vers d'ordre inférieur. Je tiens néanmoins à faire entre eux une distinction qui s'impose:

Les deux premières catégories — vers blancs, vers brisés — ont quelques raisons de prétendre au titre de vers ou tout au moins de demi-vers... Non certes qu'ils puissent espérer remplacer ou égaler jamais les vers réguliers; les vers blancs pêcheront toujours par une certaine platitude, un manque de relief et d'éclat, et, dans le laisser-aller propre aux vers brisés, de belles rimes feront le plus souvent un effet analogue à celui de gants de soirée aux mains d'un manœuvre en tenue de travail! Du moins leurs auteurs auront-ils la consolation d'avoir mis au jour une forme littéraire nouvelle, d'un usage facile, à recommander aux poètes pressés, et qui pourra peut-être arriver à se faire une petite place à peu près honorable, à égale distance de la prose et de la poésie...

Quant aux « vers amorphes », ai-je besoin de vous dire, après ce qui précède, que le titre de vers est le dernier que je consentirai à leur donner?... — Alors, allez-vous me dire, ils sont de la prose, tout simplement? — Tout simplement, à mon sens, serait encore trop dire: ils sont de la prose mauvaise, parce que bâtarde, artificielle et prétentieuse...

— *Voilà pour le vers-librisme. Si nous passons aux vers-libristes, je vous dirai qu'ils m'apparaissent, dans leur ensemble, comme formant deux groupes assez nettement distincts: Une minorité, digne d'attention est composée d'hommes qu'il serait très injuste de déclarer sans talent; ils sont généralement jeunes, affinés et sensibles, impatients de nouveauté ou avides d'originalité, parfois snobs, parfois convaincus. Quant aux autres — la majorité — leur cohorte est à première vue fort disparate; je crois cependant qu'on arriverait sans trop de peine à les ranger tous dans l'une ou l'autre de ces trois catégories: des malades, des paresseux ou des impuissants.*

Edmond Vivier

J'ai un ami qui m'a dit:

« *Le* vers libre *c'est la manière de ceux qui n'ont pas de manière...* »

Moi, j'ajoute:

C'est surtout une manière de faire des manières!

Car, de même qu'il y a des gens qui demandent à la coupe de leur veston une originalité que leur naturel n'accuse pas, de même il est des littérateurs qui voient dans le vers libre un genre *propre à les distinguer du commun des hommes.*

Dame! si l'on allait ne pas être remarqué?

Etre remarqué, tout est là et le vers libre n'est, le plus souvent, qu'un procédé-réclame fort pratique... D'aucuns, qui avaient vraiment beaucoup de talent, furent, dans ce genre *de prose, dès leurs débuts, des étoiles de première grandeur. Mais, alors, dites-moi pourquoi, y ayant réussi, ils en sont sortis?...*





RÉSULTATS ET CONCLUSIONS DE L'ENQUÊTE

LA DÉCADENCE DU VERSLIBRISME

En me confiant le soin d'analyser et de commenter les nombreuses réponses que l'enquête a eu l'heureuse fortune de faire lever de toutes parts, mes amis de *La Terre Latine* n'ont certainement pas eu un seul instant la pensée que mon article pourrait, dans quelque mesure que ce soit, prendre le ton du réquisitoire de tendances et cesser d'être le simple miroir fidèle d'impressions que chacun aura pu ressentir à la lecture de ce qui précède. Mon opinion personnelle a été, je crois, suffisamment affirmée au moment voulu et je ne prétends ici viser qu'à éclairer avec le plus de netteté possible une question prêtant aisément par elle-même à la complexité et aux malentendus.

C'est dans cet esprit que j'ai tenu tout d'abord à remplacer au sous-titre de cet article les mots « faillite du verslibrisme », qui y avaient été tout d'abord inscrits, par ceux, plus exacts, me semble-t-il, de « décadence du verslibrisme ». Je ne contredis pas ainsi l'opinion que le vers libre, s'il vient à disparaître, mourra de sa belle mort, ayant rempli la tâche littéraire qui lui incombait. Je constate simplement un fait saillant, reconnu par des partisans les plus en vue du vers libre, Pierre Mille, notamment, et que l'on ne pourra guère discuter, si l'on réfléchit que l'enquête, très impartialement poursuivie dans un milieu de jeunes, où la doctrine du vers libre aurait, il y a dix

ans, réuni une formidable majorité, n'accuse plus aujourd'hui qu'un nombre de « vers-libristes » à peine supérieur au tiers de celui des partisans du vers régulier.

Voici d'ailleurs comment j'ai procédé pour obtenir cette proportion. Des 137 réponses classées, j'ai éliminé tout d'abord une première catégorie composée de ceux qui, pour une raison ou une autre, préféraient s'abstenir de répondre à la question qui était posée, ou s'ils y répondaient, le faisaient d'une façon telle, qu'il n'était possible, en toute impartialité, de les ranger ni dans le camp des partisans du vers libre, ni dans celui de ses adversaires. Il est bien évident, par exemple, que répondre, comme l'ont fait quelques-uns : « Je ne me reconnais pas le droit, en matière de poésie, de prononcer l'interdiction d'aucun genre », ou : « Les vers d'un grand poète seront toujours beaux, indépendamment de la forme sous laquelle ils se présentent », ou encore : « Je préfère un bon vers libre à un mauvais vers régulier, et un bon vers régulier à un mauvais vers libre », équivaut nettement à ne pas répondre du tout, puisque c'est précisément la valeur du vers libre, *en tant que procédé de technique poétique,* considéré par suite *du seul point de vue prosodique* et *indépendamment de toute question de fond* que nous entendons mettre en discussion, et il faudrait vraiment une singulière conception du rôle du poète pour lui dénier le droit et même le devoir d'étudier la technique même de son art. D'autre part, certaines réponses comportaient des restrictions telles ou se limitaient à des cas tellement restreints, qu'il n'était vraiment pas possible de leur attribuer équitablement une attitude caractérisée. Les noms qui figurent dans cette première catégorie ne peuvent donc être revendiqués ni par l'un ni par l'autre des deux camps. Je m'empresse d'ajouter que ce premier groupe, heureusement pour l'intérêt de notre enquête, ne représente qu'une assez faible minorité.

Parmi les autres réponses, j'ai considéré *comme acquises au vers libre non seulement celles qui mettaient le vers libre nette-*

ment au-dessus du vers régulier, mais encore celles qui, tout en rendant hommage aux mérites de ce dernier reconnaissaient au vers libre une utilité et une beauté propres justifiant son existence définitive.

J'ai au contraire classé comme adversaires du vers-librisme, ceux qui lui déniaient tout charme, toute valeur poétique et ceux qui, tout en lui accordant quelque originalité ou quelque charme, d'ailleurs difficilement définissable, ne lui reconnaissaient en aucun cas une supériorité sur le vers régulier ou la prose, susceptibles, à leur sens, de rendre à eux seuls toutes les nuances et toutes les impressions de l'âme humaine.

C'est dans ces conditions que j'ai obtenu les chiffres suivants :

1° Réponses évasives ou douteuses : 28 (21 littérateurs et 7 revues) (1) ;

2° Réponses favorables au vers libre : 29 (22 littérateurs et 7 revues) ; (2)

3° Réponses défavorables au vers libre : 80 (66 littérateurs et 14 revues) (3).

---

(1) Savoir : 21 *littérateurs* (E. Dousset, Jules Bois, Saint-Georges de Bouhélier, A. Bruneau, P. Dolfus, H. Falk, J. Galzy, E. Gaubert, P. Géraldy, F. Gregh, Séb.-Ch. Leconte, Georges Leconte. Maurière, F. Mazade, H. Mazel, d'Orgeix, H. de Régnier, J. Richepin. Fred. Saisset, Paul Sentenac, M. de Toledo ; 7 *revues* (la Clarté, la Coopération des Idées, la Flora, les Marches de Flandres, la Pensée de France, le Quadrige, la Veillée d'Auvergne).

(2) Savoir : 22 *littérateurs* (Alavail, G. Auriol, Henry Bataille, de Beaurepaire-Froment, P. Camo, E. Cottinet, P. Fons, P. Grasset, F. Hérold, Lebarbier, J. Lebrau, Merlet, P. Mille, Molle, G. Montoya, G. Périn, G. Picard, A. Praviel, Léon Riotor, Albert Saint-Paul, P. Valdagne, J. Viollis) ; 7 *revues* (l'Arène, la Caravelle, Hermès, les Horizons, les Marches de l'Est, l'Olivier, la Raison,

(3) Savoir : 66 *littérateurs* (H. Allorge, P. Barton, Lya Berger, A. Beury, Numa Blès, A. Bausil, J. Bercedague, Th. Botrel, J.-R. de Brousse, P. Brulat, G. Bussy, J. Cahn, Léo Claretie, A. Coulet, A. Daverne, G. Docquois, A. Dorchain, J. Douffiagues, Ph. Duffour, E. Dulac, H. Duvernois, A. Escoffier, L. Extern, F. Fabié, Fatier, R. Fauchois, M. Formont, G. Fourest, Fraticelli, Amélie Frayssinet, P. de La Garrigue, H. Gauthier-Villars (Willy), Jo Ginestou, R. Groc, Germain, Ch. Guéret, Ed. Haraucourt, P. Jalabert, J. Kerhor, M. Labarre, G. Laynevèze, A. Le Roux, Jeanne Leuba, Loinais, A. Maux, L. Marsolleau, H. Muchart, Moreau, P. Mortier, G. Normandy, H. Noëll, J. de Pawlowski, Poinsot, Jean Rameau, P. Reboux, Ch. Régismanset, Saillac, A. Séché, L. Tailhade. A. de Talmours, G. Téry, Thournier, Georges Trouillot,

Encore y a-t-il lieu de préciser que sur les 22 littérateurs qui se déclarent partisans du vers libre, il en est *dix* (Beaurepaire-Froment, P. Camo, E. Cottinet, Hérold, P. Lebrau, P. Mille, Molle, Montoya, A. Praviel, J. Viollis) qui ont soin de remarquer expressément que, partisans du vers libre, ils ne le sont pas moins du vers régulier !

Il est assez curieux de noter d'autre part que la proportion reste sensiblement la même, que l'on considère les réponses des littérateurs pris individuellement, ou celles des revues, et qu'elle se maintient encore si l'on considère la qualité des champions de l'un et de l'autre camp. Voilà donc exposés, sous la forme qui m'a paru le plus aisément saisissable, les résultats de l'enquête, en ce qui concerne le dénombrement des partisans et des adversaires du vers libre ; reste maintenant à les mettre en relief à un deuxième point de vue, celui des arguments mis en avant, de part et d'autre.

* * *

Si donc, allant au fond des choses, nous analysons dans ce qu'il a d'essentiel, le contenu des réponses adressées à *La Terre Latine,* il nous paraît que les arguments contre et pour le vers libre d'une part, contre et pour le vers classique d'autre part, se peuvent résumer de la façon suivante :

1° *Reproches adressés au vers libre.* — Le premier, le plus grave de tous évidemment, c'est « *qu'il n'est pas un vers* ». Nombreux sont, parmi les littérateurs, dont les réponses figurent dans notre enquête, ceux qui ont formulé cette opinion : Guilhem Bercedague (d'une façon particulièrement nette) ; André Daverne (l'expression de « vers libre », dit-il, est un non sens) ; E. Dulac (pour qui les mots « vers libres » équivalent

---

Ed. Vivier). — 14 *revues* (Athénée, le Beffroi, le Donjon, l'Essor, les Facettes, le Jardin Fleuri, le Mail, Miscellanées, Normandy-Revue, les Poèmes, la Renaissance Contemporaine, la Revue des Indépendants, les Saisons, la Terre Latine).

à peu près à ceux de « cercle carré »); Max. Formont (dont c'est en quelque sorte le leit-motiv dans sa spirituelle et mordante réponse); Pierre de la Garrigue, J. Rameau, Paul Reboux; Edmond Haraucourt ne dit au fond pas autre chose. Et je m'en voudrais de ne pas renvoyer ici le lecteur au curieux et fort impressionnant article que mon ami Jo Ginestou, avec son humour habituelle a consacré à la question, au début de ce numéro. Il est certain que son argumentation, étayée par les opinions relatées plus haut, ne peut que frapper singulièrement l'attention. Et je ne crois pas trahir le secret professionnel en vous révélant tout bas que parmi les trois morceaux reproduits à la page 876, c'est précisément, vous l'avez peut-être deviné, le second — celui, en apparence le plus rythmé, qui est extrait d'une page de prose, alors que les deux autres sont ou ont la prétention d'être des vers (1)...

Je crois cependant qu'il serait quelque peu simpliste de prétendre clore toute discussion par cette seule objection préalable. Il faut, pour être juste, ne pas trop généraliser. Ausi, tout en rendant pleine justice à l'impartialité de Jo Ginestou, qui a eu le soin très louable de choisir ses citations dans les œuvres des verslibristes classés et convaincus — je dois reconnaître qu'il serait assez difficile de se livrer à un exercice semblable avec tous les vers libres. Cela revient à dire une fois de plus, qu'il y a vers libre et vers libre, comme il y a fagot et fagot. Prenons, par exemple, la citation si heureuse de Pierre Mille, dans l'œuvre d'Henri de Régnier :

En allant vers la ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées...

Je ne parle pas des vers qui suivent, si réguliers que Hugo

---

(1) Les trois passages cités par Jo Ginestou sont en effet : le premier, des vers de A. Gossez ; le second, de la prose de Mme Gérard d'Houville ; le troisième, des vers de Jacques Portal.

et Lamartine seraient, je crois, des premiers à les admirer; mais ces quatre vers eux-mêmes que sont-ils, sinon une strophe où deux alexandrins parfaitement réguliers alternent avec deux vers, de quinze syllabes, présentant tous deux une césure après la sixième et qui ma foi sont aussi différents des vers libres cités par Jo Ginestou que ceux de treize syllabes, du très beau poème d'Anatole France, qui débute ainsi :

Je vous louerai, mon Dieu, d'avoir fait aimable et clair
Ce monde où vous voulez que nous attendions de vivre
Vous l'avez semé d'or, d'émeraude et d'outremer
Comme un peintre qui met des peintures dans un livre...

Ces vers, admirablement rythmés et rimés, peuvent-ils, en réalité, être qualifiés de « vers libres » ?

L'exemple est bien plus frappant encore avec deux autres vers que cite dans sa très intéressante déclaration de principes mon ami Paul Sentenac :

Et la dame en tristesse a cueilli l'ancolie.
. . . .
Le cor de corne sonne au loin dans le hallier.

Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis voir là autre chose que deux superbes alexandrins, au laisser-aller élégant, aux césures savantes, dont les assonances intérieures n'altèrent en rien, à mon sens, la parfaite régularité, et l'on comprendra que j'aie même été vivement tenté, après leur lecture, de faire figurer Paul Sentenac parmi les adversaires du vers libre combattu par les classiques !

En un mot, je crois que je ne soulèverai pas de protestations — même de la part des adversaires du vers libre — en émettant ce principe, d'ailleurs assez souple dans son application, qu'on ne saurait dénier au vers libre le titre de « vers », lorsque — contrairement au vers amorphe — il se rapproche suffisamment du vers régulier, pour ne pas risquer d'être confondu avec de la prose.

Passons maintenant aux autres critiques formulées par les adversaires du vers libre :

Il est inutile, disent la plupart d'entr'eux, le vers classique et la prose étant pleinement suffisants pour exprimer toutes les idées, toutes les sensations artistiques. Nous verrons plus loin quel argument — leur argument essentiel — les verslibristes opposent à celui-ci.

Certains ajoutent : le vers libre est dangereux. Cette critique a ceci d'intéressant qu'elle est formulée par les défenseurs du vers libre (voir notamment les opinions d'Armand Praviel et de la Revue « Le Quadrige »). On reproche au vers libre d'être dangereux à un double point de vue : selon les uns, il est surtout dangereux parce qu'il donne de mauvais résultats, dès que le poète qui en fait usage n'est pas un poète de tout premier ordre ; selon les autres, ce danger s'accroît dans d'inquiétantes proportions du fait que le « vers libre » est précisément très tentant pour les poètes sans talent ou inexpérimentés. De fait, dès que le vers libre eût fait son apparition, ce fut une véritable ruée de son côté, de la part de tous les poètes de second... et de troisième ordre, de la plupart des très jeunes — et non des meilleurs !

Les verslibristes répondent, il est vrai, que le danger présenté par le vers libre ne saurait suffire à le faire écarter *a priori*.

Enfin, l'on reproche au vers libre son caractère « hybride ». N'étant au fond que de la prose plus ou moins poétisée, disent ses adversaires, il arrive fatalement qu'en voulant jouer au vers véritable, il n'est plus naturel, il choque, il tombe dans l'artificiel et la prétention, en un mot, il est ridicule. Il est certain qu'étant donné l'esprit français, amoureux surtout de netteté, de mesure et de goût, les tentatives de verslibrisme risquaient, en France, de soulever les protestations des meilleurs esprits. Molière, s'il eût vécu de notre temps, lui eût réservé peut-être les sanglantes satires dont il fustigea les Précieuses ridicules

de son siècle. « Rien n'est plus facile que de ne pas faire des vers », nous dit spirituellement M. Georges Trouillot. Ce mot résume l'opinion de bien des adversaires du vers-librisme.

C'est à cette critique que répondent les apôtres du vers libre, en faisant valoir que l'une des grandes supériorités du vers libre est, au contraire, son caractère de simplicité, de naturel, qui le rend beaucoup plus apte que le vers classique à l'expression des petits sujets familiers et intimes.

Nous sommes d'ailleurs amenés ainsi à passer en revue à leur tour les mérites attribués au vers libre par ses partisans.

2° *Avantages attribués au vers libre.* — Il n'y en a guère qu'un seul de direct, mais je m'empresse d'ajouter que, s'il était réellement établi, il suffirait largement à justifier l'existence de la prosodie nouvelle. Je laisse, en effet, ici, de côté ce qu'aucun verslibriste sérieux — il faut tout de suite le reconnaître — n'a eu l'imprudence ou la maladresse de présenter comme un avantage du vers libre, je veux dire une plus grande facilité de versifier, offerte au poète. Bien au contraire, la plupart des défenseurs autorisés du vers libre s'efforcent de démontrer qu'il présente au moins autant de difficultés de composition que le vers classique. Je n'entends donc faire allusion, en parlant d'un avantage « direct » du vers libre, qu'à celui dont nous entretient, avec son si grand et si séduisant talent Henry Bataille (dont la pensée a été remarquablement rendue par Paul Sentenac dans le récit de son interview), quand il nous dit :

« Le vers libre entraîne toute ma sympathie, pour cette première raison qu'il est moderne. Il veut réagir heureusement contre la monotonie solennelle de l'alexandrin classique, et cette impression du déjà-vu ou du déjà-entendu, que laisse inévitablement la répétition surannée des rimes et des rythmes conformes aux règles de la versification régulière... »

. . . .

« Mais surtout la poésie qui chante la vie actuelle ne peut

s'enclore que dans le vers libéré. Il est des mots apportés à la langue moderne par le progrès scientifique — compartiment, locomotive, électricité — qui ne peuvent prendre place dans un alexandrin sans le rendre aussitôt ridicule. »

Et Paul Géraldy — que l'ensemble de son article ne permettait cependant pas de classer parmi les partisans déterminés du vers libre — dit dans le même sens :

« Néanmoins, à mon avis, des sensibilités un peu nouvelles ont le droit d'exiger des modes d'expression un peu neufs. »

Alfred Mortier exprime une opinion à peu près semblable et Georges Périn mérite aussi d'être cité ici, lorsqu'il dit dans sa réponse très intéressante et très documentée :

...« Combien le champ des possibilités s'est trouvé élargi pour les poètes qui sont venus après les initiateurs du vers libre, et à qui une attitude absolument sincère en face d'eux-mêmes et de leur émotion est maintenant permise, à qui s'offre pour la traduction d'un mouvement d'âme — en dehors des rythmes préétablis — le secours des mille combinaisons du rythme libre, des mille reflets nuancés de la rime, de l'allitération de l'assonance... Comme en musique, *de nouvelles zones où l'harmonisation est devenue possible:* voilà une conquête. »

Je crois avoir impartialement mis en relief par ces citations la raison essentielle pour laquelle les amis du vers libre lui accordent leurs suffrages et qui peut se résumer ainsi : Avoir créé une nouvelle forme d'expression de la beauté et de la poésie, qui a l'heureuse chance de présenter ce double avantage de s'adapter mieux qu'aucune autre n'avait pu le faire aux besoins de la vie moderne et de permettre en même temps, à la personnalité du poète d'atteindre son plein épanouissement, limité ou déformé, fatalement jusqu'ici, par la fixité des rythmes préétablis ».

Certes, il faut bien le dire, le mérite ne serait pas mince. Est-il bien réel, le vers libre peut-il, en toute justice, s'en attribuer le monopole, la prose rythmée, le classique « poème en

prose » n'atteignent-ils pas aussi bien et mieux le même but? Toute la question posée par notre enquête est là, elle a été discutée en détail précédemment, et il ne m'appartient pas ici de la trancher de ma seule autorité.

Il me reste à dire un mot de ce que j'appellerai les mérites « indirects » du verslibrisme : Avoir réagi sur le vers classique et l'avoir assoupli et rajeuni, avoir de ce fait influencé très heureusement et très efficacement la littérature poétique tout entière. C'est un peu ce qu'observe très consciencieusement Paul Sentenac lorsqu'il écrit : « Le vers libre inventé par les vrais poètes aura, sinon appris, du moins rappelé quelles ressources on pouvait tirer, pour différencier les valeurs, du mélange des diverses mesures — des six, huit, dix et douze pieds ; — il aura, en outre, élargissant les règles strictes de la rime, introduit la liberté de faire rimer des mots présentant avec d'autres des liens de sonorités inattendues, et aussi d'accoupler des singuliers et des pluriels. Mais surtout il aura développé l'usage de l'assonance intérieure ; car les verslibristes supprimant la musique de la rime et la cadence des césures, ont cherché à mettre dans leurs vers des éléments d'harmonie, en répétant les mêmes sonorités aux syllabes accentuées ».

Ai-je besoin d'ajouter que si l'évolution indéniable de la prosodie régulière attriste certains classiques intransigeants, les autres (qui sont, je crois, à l'heure actuelle, la majorité), et parmi lesquels nous nous classons, la revendiquent comme le résultat de leurs propres efforts et dénient au vers libre tout droit à s'en attribuer le mérite. Bieu au contraire, disent-ils, le vers libre n'a pour effet, par ses excès, que de provoquer une réaction et d'entraver notre action. Le vers régulier s'assouplissant, se libérant d'entraves surannées, se rajeunissant et s'adaptant sans difficultés à toutes les aspiration des poètes modernes, tout en demeurant vers régulier, c'est là tout le programme des successeurs des romantiques et la négation même de la théorie vers-libriste.

De quelque côté que soit la vérité, cette importante question de l'évolution nécessaire et logique de la poésie régulière et les multiples problèmes qu'elle soulève (assouplissement des césures, admission de rythmes nouveau, de l'hiatus, de l'*e* muet intérieur, du singulier rimant avec un pluriel, de l'assonance, etc...) garde tout son intérêt. Amorcée par l'enquête actuelle, elle pourra précisément faire l'objet d'une nouvelle manifestation complémentaire de celle-ci et qui permettra à *La Terre Latine* de développement librement tout son programme.

Je ne m'étendrai pas aussi longuement sur les défauts et les qualités du vers régulier, ces dernières notamment ayant été on ne peut mieux exposées dans le bel article où mon ami Henry Muchart a exprimé d'une façon si frappante la pensée essentielle de la *Terre Latine* et en même temps, mieux que je ne le ferais moi-même, celle des amis du vers traditionnel en général.

3° *Reproches adressés au vers régulier.* — Les reproches que l'on adresse au vers régulier se ramènent en substance, aux deux idées suivantes — qui ne sont d'ailleurs que la contre-partie des avantages attribués au vers libre :

Le vers régulier, disent d'abord les adversaires, est vieux, suranné, monotone. Nous sommes lassés de ses rythmes répétés à satiété ; il n'a rien d'inattendu, ni de spontané ; il est condamné par avance à fatiguer bien vite l'auditeur.

En second lieu, ajoutent-ils, il est, par suite de l'observation de règles, d'une sorte de protocole préétablis, fatalement empesé et cérémonieux ; de là son inaptitude à s'adapter à tous les sujets, surtout — ce qui est particulièrement grave — aux sujets modernes et à cette poésie intime des petites choses dont les poètes contemporains tendent de plus en plus à analyser le secret.

La variété infinie des rythmes et des combinaisons de rythme, répondent les partisans du vers régulier, suffit amplement au poète à s'exprimer sans que sa personnalité soit le moins du monde comprimée. Le tout est d'avoir un talent suffisant pour

faire rendre au vers régulier tout ce qu'il peut rendre. Quant au charme intime, les petits sujets, si à la mode de nos jours, même en laissant de côté la prose, aucun vers libre ne l'a jamais rendue mieux que le petit vers de huit ou dix syllabes, libéré de l'entrave des césures classiques et si merveilleusement assoupli par la pratique d'une ponctuation placée, de préférence, à l'intérieur et non à la fin des vers.

4° *Avantages attribués au vers régulier.* — Enfin, sans revenir sur l'article d'Henry Muchart, auquel je renvoyais tout à l'heure, je ne puis omettre de mentionner ici que l'avantage essentiel reconnu de tout temps au vers régulier est de pouvoir — précisément par suite de l'existence de rythmes préalables et auxquels l'oreille est accoutumée — produire des effets d'une nature ou d'une intensité inconnues en prose. N'est-ce pas d'ailleurs la raison d'être par excellence de la poésie tout entière?

A cet avantage les partisans du vers réguliers ne manquent pas d'en ajouter quelques autres, qui sont notamment:

D'être consacré, ennobli pour ainsi dire, par les siècles, durant lesquels il a fait ses preuves, par tous les chefs-d'œuvre qu'il compte à son actif, de Ronsard à Racine et à Victor Hugo.

D'être essentiellement français et adéquat au goût et à l'esprit français, alors que le vers libre, d'origine étrangère, peut beaucoup plutôt être utilisé avec des chances de succès dans d'autres langues que dans la nôtre, où l'accent tonique est à peu près totalement absent.

D'être merveilleusement apte à frapper la mémoire et à y rester gravé.

Enfin, par cela même qu'il est une musique savante, aux règles précises et parfois compliquées, de présenter, dans sa forme même, une valeur d'art indiscutable.

Ces diverses qualités que les partisans du vers régulier lui attachent, ne sauraient certainement s'appliquer au vers libre. C'est là un fait que je signale simplement, n'ayant pas l'intention de les discuter davantage que je n'ai discuté précédemment

les qualités spéciales attribuées au vers libre par ses adeptes. Et j'en arrive, pour terminer, au rapide exposé des conclusions, assez simples qui, tout parti-pris mis à part, ne paraissent maintenant se dégager d'elles-mêmes de l'enquête.

***

Ces conclusions peuvent, je crois, se formuler de la façon suivante :

— Il serait inexact de dire que le « vers libre », pris dans son acception générale, a disparu ou à est peu près complètement abandonné dans notre littérature poétique ; il a encore des défenseurs notoires, célèbres mêmes ; mais il est, depuis quelques années, en décadence indéniable, abandonné par un grand nombre de ceux qui l'avaient le plus énergiquement défendu naguère, et frappé, dans les milieux littéraires contemporains, d'un discrédit marqué et croissant.

— Le vers libre, dit « amorphe », dégagé de toute règle stable quant aux rythmes et aux rimes, plus particulièrement en défaveur, et que de nombreux littérateurs, dont certains illustres, déclarent nettement considérer comme « inexistant », paraît destiné à une disparition prochaine et définitive.

— Il y a place, à l'heure actuelle, dans notre littérature — et ceci se dégage des opinions mêmes des plus chauds partisans du vers régulier — pour « *quelque chose* » entre la poésie traditionnelle et la prose. Ce « quelque chose » appelé à faciliter l'expression des aspects poétiques de la vie moderne et des petits sujets, que leur intimité un peu terre à terre ou leur tendance au détail faisaient autrefois exclure de la poésie, mais dont le charme spécial est fort goûté de nos jours), pourrait assez heureusement prendre le nom de *prose rythmée* ou de *prose musicale*. La disposition typographique spéciale aux vers proprement dits ne lui serait pas applicable et surtout la rime

finale n'y serait point en usage, mais des signes particuliers de ponctuation (par exemple le tiret employé par Paul Fort dans ses strophes assonnancées) pourraient y marquer les divisions essentielles de rythme, la terminaison des membres de phrase constituant ses diverses mesures, de longueurs d'ailleurs inégales, selon l'effet visé par l'auteur. Ainsi serait évité l'aspect si souvent ridicule, choquant même de certains vers libres, et leur caractère *bâtard et faux,* auquel certains littérateurs des pays du Nord ont pu trouver un charme compliqué et étrange, mais qui ne pourrait à coup sûr jamais être goûté de l'immense majorité des poètes de race et de langue latines.

— Enfin la poésie régulière doit, désormais — sous peine d'encourir le reproche de ne plus être exactement en rapport avec les aspirations et les besoins modernes, et en raison de la grande loi d'évolution, qui veut que ne pas progresser c'est reculer, — se rajeunir, s'assouplir, se perfectionner par une série de réformes destinées à continuer et à compléter l'œuvre de progrès déjà accomplie par les romantiques à l'égard de l'ancienne poésie classique.

Si l'enquête de *La Terre Latine* a pu contribuer à mettre en lumière et à faire admettre ces quelques données essentielles, il sera permis, je crois, de dire qu'elle n'a pas été inutile.

Henry NOELL.



Le Directeur-Gérant : Henry Noell.

MONTPELLIER. — IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE.